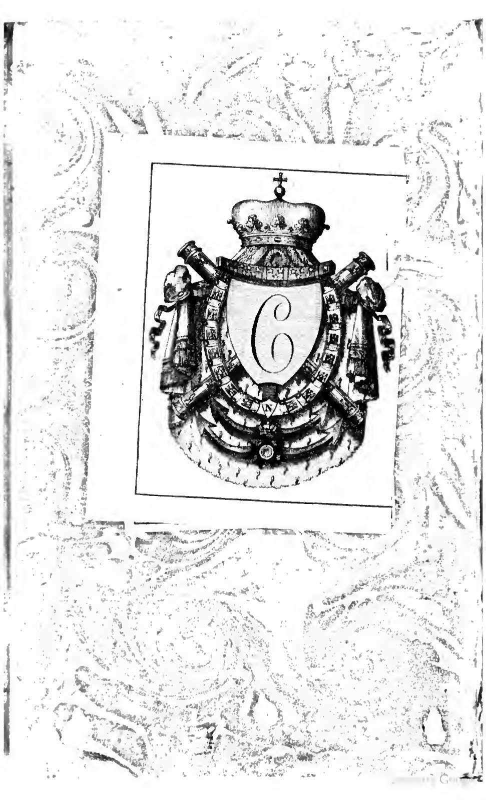
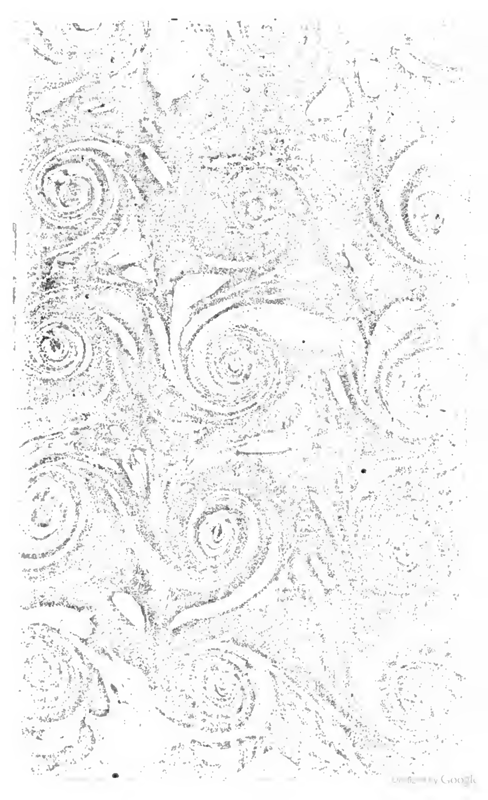


Digitized by Google





Digitized by Google

3520

Digitized by Google

Palat. XXXIV. 88

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

NOTICE

Des Ouvrages qui composent les Œuvres complètes de MILLOT, *18 vol. in-12, et qui se vendent séparément.*

	₶	ſ
Élémens d'Histoire Ancienne, 4 vol. in-12. . . .	10	
——— d'Histoire Moderne, 5 vol. in-12.	12	10
——— d'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de GEORGES II et de GEORGES III, par CH. MILLON ; 3 vol. in-12.	7	10
——— de l'Histoire de France, augmentés d'un Supplément sur le règne de LOUIS XV, continués jusqu'à la mort de LOUIS XVI, par CH. MILLON ; 3 vol. in-12.	7	10
Histoire littéraire des TROUBADOURS ; 3 vol. in-12.	7	10

Les mêmes Ouvrages, beau papier, 15 vol. in-8.° .	60
Idem sur carré fin d'Angoulême	90

L'in-8.° ne se vend pas séparément.

583594

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE ANCIENNE,

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome IV.



A PARIS,

Chez la veuve DURAND, rue de l'Hirondelle, n.° 30, hôtel Salamandre.

1800.





Digitized by Google



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

LE SIÈGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement du règne de Constantin. — Sa conversion. — Défaite de Maxence.

Doutes sur la naissance de Constantin, & sur Hélène sa mère.

QUE le grand Constantin soit né en Bithynie, ou en Angleterre, ou à Naïsse en Dardanie, (ce qui est plus vraisemblable;) qu'Hélène sa mère,

de basse ou de noble extraction, ait été la femme ou la concubine de Constance - Chlore : voilà de ces problêmes historiques sur lesquels on perd le temps à disputer dans les ténèbres. En bornant notre curiosité au vrai & à l'utile, nous ne manquerons pas ici d'objets pour la satisfaire. Un nouvel ordre de choses va fixer nos yeux ; nouvelle capitale, nouvelle religion, politique nouvelle : moins de crimes éclatans, de sang répandu, de révolutions violentes & soudaines ; mais plus d'intrigues, de perfidies & de méchanceté profonde ; l'église triomphante de l'idolâtrie, & déchirée par des discordes intestines ; l'empire se soutenant encore par son propre poids, & menaçant ruine de tous côtés : tels sont les principaux objets que présente le siècle de Constantin, & qui en sont une époque des plus mémorables. Les contradictions fréquentes qui se trouvent entre les auteurs chrétiens & les païens répandent quelques nuages sur la vérité. Jugeons par les faits constans, & non par les éloges ou les satires. C'est le moyen d'acquérir les seules connoissances qui méritent notre étude.

Idée générale de son siècle.

306. Discordes entre les princes romains.

Constantin, à la mort de son père, avoit environ trente-deux ans. Sa figure majestueuse donnoit du relief aux qualités de son ame & de

son génie. L'ambition excitoit en lui le courage; la prudence, jointe au courage, conduisoit les entreprises de l'ambition. Galérius qui le craignoit, lui refusa le titre d'*auguste*, & le donna à Sévère. Celui-ci trouva d'abord un rival dans Maxence, fils de Maximien, que Rome & les soldats proclamèrent empereur. Maxence, incapable de se soutenir par lui-même, invita son père à reprendre l'autorité impériale. Maximien la regrettoit, & la reprit après avoir sollicité inutilement Dioclétien de faire la même démarche. L'illustre jardinier préféra toujours ses légumes; soit qu'il ne voulût point renoncer au bonheur de la retraite, soit qu'il ne vît aucune apparence de rétablir le calme dans l'empire. Sévère, trahi par ses soldats, qu'on lui avoit débauchés, fut réduit au choix de la mort; il s'ouvrit les veines.

Maximien reprend le titre d'empereur.

Maximien craignit cependant bientôt d'être accablé par Galérius. Il passa dans la Gaule; il s'unit à Constantin, en lui faisant épouser sa fille Fausta. Galérius arrive sur ces entrefaites, & pénétre en Italie avec une armée redoutable. Maxence emploie contre lui la séduction : une grande partie de ses troupes l'abandonne, ou refuse de le suivre. Contraint de se retirer, il est trop heureux d'échapper à son ennemi. Ma-

Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse.

ximien de retour à Rome, encore dévoré d'ambition, ne voyant qu'un rival dans ſon propre fils, entreprend de le dépoſer. Le fils chaſſe le père. Chaſſé & furieux, il retourne auprès de Conſtantin; il s'efforce de l'armer contre Maxence. Ne pouvant y réuſſir, il va joindre Galérius lui-même, dans la vue, dit-il, de pacifier l'empire, ou, plus vraiſemblablement, dans le deſſein de ſe relever par quelque nouvelle perfidie.

En préſence de Maximien & de Dioclétien qui refuſoit toujours de remonter ſur le trône, Galérius nomme auguſte, à la place de Sévère, un Dace obſcur, vicieux, barbare, nommé Licinius, homme de guerre, ſans autre mérite. Le céſar Maximin, outré de ce choix, prend de ſon côté le titre d'auguſte. La ſcène varie perpétuellement. Maximien, brouillé avec Galérius, repaſſe dans la Gaule auprès de Conſtantin, & lui tend des pièges pour reconnoiſſance de ſes bienfaits. Pourſuivi, arrêté & encore traité avec douceur, il attente contre la vie de ce prince; ſes attentats ſont punis enfin; on le force de s'étrangler, & l'on fait abattre ſes ſtatues. Le vieux empereur avoit quitté & repris pluſieurs fois la pourpre; ennemi du repos, ennemi de ſon fils, de ſon gendre & de lui-même.

310. Il trahit Conſtantin, ſon gendre, qui le force à ſe tuer.

Galérius mourut l'année suivante. Les païens lui donnent des éloges ; les chrétiens ne le peignent que comme un tyran. C'est qu'il fut zélé pour le paganisme, & persécuteur du christianisme. Il publia néanmoins, sur la fin de ses jours, un édit de tolérance qu'on afficha dans Nicomédie.

Mort de Galérius.

Maxence, autre persécuteur, haïssoit d'autant plus les chrétiens, qu'à l'exemple de Constance-Chlore, Constantin les favorisoit, ou par bonté ou par politique. Mais sa tyrannie ne se bornoit point à eux : tout l'état gémissoit de ses cruautés & de ses rapines. Vainqueur d'Alexandre, qui s'étoit révolté en Afrique, il devint plus furieux après la victoire. Non content d'exiger de tous les ordres, même des laboureurs, de grosses contributions en forme de don gratuit, il employa toutes les injustices, toutes les violences, pour assouvir une insatiable rapacité, qu'irritoient les plus affreuses débauches. Sous prétexte de venger la mort de son père, il projettoit la ruine de Constantin. Constantin méditoit la sienne, sous prétexte d'affranchir Rome de l'oppression.

Tyrannie de Maxence

Celui-ci, toujours prudent & actif dans ses démarches, ne négligea rien pour assurer le succès. Il mit la Gaule à couvert des inva-

311. Constantin se prépare à la guerre contre lui.

ſions ; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté ; il propoſa enſuite une entrevue à Maxence. Le tyran, pour toute réponſe, fit traîner dans la boue les ſtatues de Conſtantin. C'étoit le ſignal d'une guerre inévitable. La néceſſité de laiſſer beaucoup de troupes ſur le Rhin, enlevoit à Conſtantin la plus grande partie de ſes forces. Son entrepriſe paroiſſoit téméraire aux officiers ; l'armée murmuroit ; il avoit beſoin de quelque reſſource extraordinaire.

Il embraſſe le chriſtianiſme.

Alors, ſoit qu'une lumière ſurnaturelle lui deſſillât tout-à-coup les yeux ; ſoit que les chrétiens, fort multipliés ſur-tout dans les Gaules, lui paruſſent des inſtrumens propres à ſes deſſeins ; (car les ambitieux font de la religion même un reſſort de politique,) il ſe déclara en faveur du chriſtianiſme. Selon quelques écrivains, il arbora dès ce commencement de converſion, le monogramme de Jeſus-Chriſt ſur le *labarum*, qui devint le principal étendard des Romains. Perſonne n'ignore l'apparition miraculeuſe de la croix, rapportée par Euſèbe comme la cauſe de ſa converſion; miracle dont toute l'armée fut témoin, ſelon cet hiſtorien, mais dont Lactance ne parle pas, & que d'autres écrivains eccléſiaſtiques racontent ſeulement

Apparition de la croix.

comme un ſonge de l'empereur. Encore varie-t-on beaucoup ſur l'endroit où il eut ce ſonge; non-ſeulement ſur le lieu précis, mais ſur la Contrée. C'eſt en Gaule, ſelon les uns; en Italie, ſelon les autres. De-là naiſſent les doutes de la critique, d'autant mieux fondés, qu'Eusèbe ſupprime dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique un fait ſi intéreſſant, & le réſerve pour la vie, ou plutôt le panégyrique de Conſtantin. Il aſſure le tenir de la bouche même de cet empereur. C'eſt ce qui donne le plus de poids à ſon témoignage.

Motifs que Zoſime attribue à Conſtantin.

Quoi qu'il en ſoit, Zoſime, ennemi de la foi chrétienne, ſuppoſe d'étranges motifs du grand changement dont nous parlons. Il prétend qu'après avoir fait mourir cruellement ſa femme & ſon fils, agité de remords, Conſtantin chercha des expiations dans l'ancien culte; que les prêtres idolâtres lui répondirent qu'ils n'en connoiſſoient aucune pour de tels crimes; qu'un Égyptien lui ayant alors inſinué que, parmi les chrétiens, tous les genres de crimes pouvoient s'expier en un inſtant, il avoit embraſſé avidement une religion favorable à ſes deſirs. On réfute Zoſime par le fait même. Criſpe & Fauſta, le fils & la femme de l'empereur, ne furent mis à mort qu'en 326. D'ailleurs, quoi

de plus contraire à l'esprit du christianisme, qu'une expiation si facile, momentanée, où le cœur n'a point de part? La pénitence chrétienne, au contraire, étoit un long exercice de vertus mortifiantes.

Avantages du christianisme.

Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais peut-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre? A la vérité, nous ne verrons que trop les vices anciens & de nouvelles erreurs corrompre un bien si précieux : c'est-à-dire, nous verrons souvent les chrétiens en contradiction avec leurs principes. Condamnés alors par ces principes mêmes, leurs excès serviront aussi de témoignage en faveur de la sainte doctrine dont ils auront le malheur de s'écarter.

Abus qu'en feront les hommes.

La religion la plus parfaite doit nécessairement, dans la pratique, se sentir des imperfections humaines. Si elle s'établit en un temps où les hommes ont peu de lumières & beaucoup de vices, leurs préjugés altéreront bientôt sa doctrine; bientôt elle sera le jouet ou l'instrument des passions de plusieurs. C'est ce qui arriva au christianisme, malgré les modèles ad-

mirables qu'il offroit à l'humanité. L'hiſtoire va devenir à cet égard également curieuſe & affligeante, parce que les affaires eccléſiaſtiques, dont on n'avoit pas encore d'idée, feront un des principaux mobiles de l'univers.



CHAPITRE II.

Conſtantin maître de Rome. — Ses premières lois.

312. Conſtantin, vainqueur de Maxence, eſt maître de Rome.

BIENTÔT Conſtantin paſſe les Alpes. Il prend Suze, Turin, Vérone, Aquilée, Modène; après deux batailles gagnées & tant de places conquiſes, il va camper près de Rome, Le lâche Maxence, qui s'y tenoit renfermé, quoique beaucoup plus fort par le nombre, ſort enfin après avoir diſſipé ſes craintes à force de ſuperſtitions; il livre bataille; il eſt vaincu & ſe noie dans le Tibre. Rome, délivrée d'un tyran, reçoit avec joie ſon libérateur; le ſénat conſacre des temples ſous ſon nom; l'Afrique établit même des prêtres pour le culte de ſa famille. La politique lui fit apparemment ſupporter ces reſtes d'idolâtrie; ou plutôt il n'étoit encore qu'à demi-chrétien.

Il joint la fermeté à la douceur.

Joignant la fermeté & la douceur pour affermir ſa puiſſance, d'une part, il caſſa les prétoriens, attachés à Maxence, qui leur avoit procuré des avantages; de l'autre, il s'efforça de guérir les maux qu'une tyrannie de ſix années avoit produits en tout genre. Les délateurs, *peſte exécrable*, comme il les appelle, *le plus grand*

fléau de l'humanité, furent condamnés à mort. Le sénat fut, en apparence, rétabli dans ses droits; le peuple reçut des bienfaits; Rome & plusieurs villes furent ou réparées ou embellies. Les malheurs passés firent mieux sentir le bonheur présent.

Il est singulier que des auteurs chrétiens, Théophane & Cédrénus, louent Constantin d'une prétendue ordonnance par laquelle il dévouoit au dernier supplice quiconque persisteroit dans le culte des idoles. L'esprit de persécution auroit donc déshonoré ce prince, lorsqu'il se rendoit respectable en faisant cesser la persécution contre l'Église? Mais il savoit trop combien la prudence & la douceur étoient nécessaires pour l'intérêt même du christianisme. Loin de sévir contre les sectateurs du culte établi, il accepta le titre de souverain pontife; & ses successeurs le portèrent jusqu'à Gratien, comme avoient fait auparavant les empereurs depuis Auguste.

Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé.

Il accepte le titre de souverain pontife.

Ses premiers édits accordèrent seulement aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conscience leur fut commune avec toutes les religions étrangères. L'exemple seul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illustres prosélytes. Les graces & les largesses

Il accorde seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces.

servirent d'ailleurs à ses vues. Il honoroit les évêques & les admettoit à sa table, pour faire respecter leur ministère, ainsi que leur personne. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome & à ses successeurs. (Je ne parle point de la donation imaginaire qui les rendoit souverains de Rome & de l'Occident; fiction absurde qu'on n'a plus besoin de réfuter.) Il bâtit & dota plusieurs églises. Il exempta les clercs des fonctions municipales, alors onéreuses. Mais cette exemption attirant dans la cléricature plusieurs mauvais citoyens, sans autre vocation que l'intérêt; il ordonna ensuite qu'on ne feroit de nouveaux clercs que pour remplacer les morts, & qu'on choisiroit des hommes déja exempts par leur pauvreté. Son intention étoit que les riches portassent les charges de l'état, & que les biens du clergé nourrissent les pauvres. Il voulut même que les clercs, destinés par leur naissance ou par leur fortune à des fonctions publiques, quittassent le service de l'église pour celui de la patrie. Les biens ecclésiastiques, non les patrimoines des clercs, furent exempts de tributs sous son règne. Cette exemption cessa quand les richesses de l'église parurent à ses successeurs devoir contribuer aux besoins communs du gouvernement.

Exemption des clercs, limitée.

D'excellentes lois civiles remédièrent à plusieurs désordres. La liberté, ce premier bien de l'homme, fut maintenue autant que les usages le permettoient. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de prescription contre la liberté, & que soixante ans de servitude ne privoient pas un homme libre de ses droits. Il établit en général, qu'*on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle, qu'au droit positif & rigoureux;* se réservant néanmoins la décision des cas où l'on ne pourroit les concilier. (La législation n'en devroit laisser aucun.) Persuadé, comme il le dit en propres termes, que l'intérêt des peuples est plus précieux que celui du trésor, il défendit d'emprisonner ou de punir corporellement les débiteurs du fisc, & de suppléer aux non-valeurs, en les répartissant sur les personnes solvables. En un mot, il réprima les vexations des publicains, toujours armés du nom des princes, quand ils foulent les sujets, contre la volonté même des princes. La prompte administration de la justice, l'usage de l'appel, les règles pour en prévenir l'abus, & d'autres objets importans qu'on trouve dans les lois de Constantin, mériteroient de longs détails qui ne conviennent pas ici. Je me borne à l'essentiel.

Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté & de l'équité naturelle, & contre les vexations des financiers.

Cruauté de Conftantin, après une expédition contre les Francs.

On verra fouvent avec regret ce prince législateur ternir fa gloire, par des cruautés fort contraires à fes maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repouffa & pourfuivit au-delà du Rhin, il donna un fpectacle à Trèves, où les prifonniers furent expofés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes païennes, comme de honteufes flatteries. Sa propre *divinité* y eft encenfée par l'orateur. L'ancienne religion étoit encore dominante, & il falloit, pour l'extirper, beaucoup de temps, de modération & de fageffe. Si Conftantin avoit fuivi des confeils violens à cet égard, non-feulement il auroit mis en danger fa couronne, peut-être même fa vie, mais il auroit nui aux progrès du chriftianifme, en irritant la haine de fes nombreux adverfaires.



CHAPITRE III.

Maximin défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin.

MAXIMIN, qui règnoit en Asie, & qui avoit fait un partage avec Licinius, se regardant comme le seul héritier de l'empire, parce qu'il restoit le seul de ceux que Dioclétien & Maximien avoient nommés en abdiquant, méditoit de dépouiller Licinius & Constantin. Il passa le Bosphore, barrière dont on étoit convenu; il s'empara de Byzance, & assiégea Héraclée, autrement Périnthe. Licinius venoit d'épouser à Milan la sœur de Constantin, quand il apprit cette invasion. Il marche contre son rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin poursuivi jusqu'à Tarse, désespérant d'échapper, prend du poison, & finit un règne qui avoit été une tyrannie perpétuelle, sur-tout pour les chrétiens. Aussi Lactance assure-t-il que Licinius fut averti miraculeusement en songe de le combattre.

313. Maximin veut régner seul.

Il périt dans son entreprise.

L'union subsista peu entre les deux empereurs. On ignore de quel côté vint la rupture; les uns en accusent Licinius, les autres Constantin. Ce-

314. Brouillerie & guerre entre Constantin & Licinius.

lui-ci arriva en Pannonie, lorſque ſon collégue y aſſembloit ſes troupes. Il gagna ſur lui deux batailles, qui furent ſuivies d'un traité de partage. Le vainqueur ſe fit céder la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, la Dardanie, la Dacie, toute l'Illyrie & la première Méſie. On ne peut guère douter que ſon ambition n'ait aſpiré à ces conquêtes: il ſaiſiſſoit tous les moyens d'agrandiſſement.

Le premier fait céſars ſes trois fils, par ambition.

Pour fixer le trône dans ſa famille, Conſtantin nomma céſars quelque temps après ſes trois fils, Criſpus, Conſtantin & Conſtantius, quoique les deux cadets fuſſent encore des enfans. » Il ſavoit, dit le ſophiſte Libanius, (dont je rends l'idée dans les termes de M. le Beau,) » il ſavoit » que l'eſprit des hommes prend le pli de leurs » occupations; il voulut donc nourrir ſes enfans » dans le noble exercice de la grandeur, pour » les ſauver de la petiteſſe d'eſprit, & pour » donner à leur ame une trempe de vigueur & de » force; afin que dans l'adverſité ils ne deſcendiſſent pas de cette hauteur de courage, & que » dans la proſpérité ils euſſent l'eſprit auſſi » grand que leur fortune.« Si Libanius ne s'eſt point trompé ſur le motif de Conſtantin, ce prince raiſonnoit mal, ſans doute; puiſque, pour un exemple de pareils effets de la grandeur ſur

ſur de jeunes princes, on en citeroit une infinité de contraires. On vit des céſars avant l'âge de trois ans, revêtus du conſulat, ayant des troupes. Ce n'étoit pas alors qu'ils faiſoient l'apprentiſſage de la ſouveraineté. Mais le peuple s'accoutumoit à reconnoître ſes futurs ſouverains dans des enfans; & le droit de ſucceſſion, auparavant incertain, pouvoit de la ſorte s'établir.

A la faveur de pluſieurs années de paix, l'empereur publia encore des lois, & s'appliqua aux affaires du chriſtianiſme. Le ſupplice de la croix fut aboli; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Papia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conſervant néanmoins les anciens privilèges à ceux qui avoient des enfans. Le privilège des veſtales, de teſter avant l'âge requis, fut accordé aux perſonnes des deux ſexes, qui ſe conſacreroient à la virginité évangélique. Il fut permis en 321 de donner par teſtament à l'égliſe telle partie de ſes biens que l'on voudroit. Ces deux dernières lois n'annoncent pas une politique prévoyante.

Il publie de nouvelles lois de religion.

Célibat favoriſé.

Donations à l'égliſe, permiſes.

Les aruſpices conſervèrent le droit d'exercer dans les temples leur art impoſteur; mais avec défenſe, ſous peine du feu, d'entrer dans les

Les aruſpices gênés.

maiſons particulières : défenſe que les païens regardèrent, ſans doute, comme une vraie perſécution.

Conſtantin veut dépouiller ſon collégue.

D'un autre côté, Licinius perſécutoit les chrétiens, qu'il ſoupçonnoit, non ſans apparence de raiſon, de ſouhaiter pour maître Conſtantin. Celui-ci ne ſouhaitoit pas moins de tout réunir ſous ſon empire ; & la jalouſie de ces deux princes préparoit des ſcènes ſanglantes. Conſtantin ayant attaqué les Goths & les Sarmates ſur les terres de ſon collégue, Licinius s'en plaignit comme d'une infraction des traités. Il n'en fallut pas davantage au premier, pour recommencer la guerre. Selon Eusèbe même, le prétexte de la religion perſécutée, dont ſa politique ſe prévalut, n'étoit point un motif néceſſaire dans les circonſtances : l'ambition en auroit trouvé d'autres. Après une telle autorité, on peut croire que les motifs de Conſtantin ſont fort équivoques.

La religion lui ſert de prétexte.

323. Il bat Licinius.

Ce prince avoit deux cents galères, plus de deux mille vaiſſeaux de charge, & cent trente mille combattans. Avec des forces ſi redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes aſiatiques étoient peu capables de lui réſiſter. L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à ſon armée, *Dieu ſauveur ;* & précédé

de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même temps, détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'étoit retiré à Calcédoine. Constantin le poursuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'Orient rassemblant de nouvelles troupes, la guerre se ralluma bientôt. Licinius, vaincu pour la seconde fois à Chrysopolis, assiégé dans Nicomédie, réduit à déposer la pourpre, admis ensuite à la table du vainqueur, fut envoyé à Thessalonique avec promesse d'une sûreté entière. Il fut néanmoins étranglé peu de temps après. Les partisans de Constantin supposent Licinius coupable de quelque crime inconnu; mais pourquoi ce crime est-il inconnu? pourquoi s'en tenir à des soupçons vagues? pourquoi ne pas avouer d'ailleurs, qu'une politique barbare peut seule autoriser de telles violences, contre un prince en quelque sorte respectable dans le malheur?

Il le fait mourir, lui ayant promis la vie.

On voit déja par la haine de Licinius contre les chrétiens, que la rivalité de puissance excitera la rivalité de religion, & que la différence d'opinion & de culte influera prodigieusement sur le sort politique des peuples. La carrière s'ouvre pour un long espace de siècles aux animosités de ce genre, d'autant plus dangereuses

Rivalité de religion.

que le nom de dieu ſervira toujours de prétexte aux attentats contre les droits de l'humanité. Mais auſſi l'expérience & la peinture de ces maux feront pour les ſiècles ſuivans une grande leçon de ſageſſe.



CHAPITRE IV.

Affaires de religion.

MAÎTRE de tout l'empire, Constantin modéra moins son zèle pour le christianisme. Il défendit les sacrifices aux idolâtres; il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laissa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de personne, exhortant ses sujets à une tolérance mutuelle; désapprouvant le zèle de ceux qui vouloient transformer en crimes d'état les actes de l'ancienne religion. L'Égypte conserva ses dieux & son culte. Le paganisme, sous la protection du sénat, se soutint à Rome & dans une grande partie de l'empire. C'étoit beaucoup que la croix fût honorée à la cour, que les adorateurs du vrai dieu eussent la faveur du prince; & que les autres, contenus dans le respect, n'osassent faire éclater leur haine & leur ressentiment.

Constantin inquiète les idolâtres, & exhorte néanmoins à la tolérance.

Le bien eût été plus solide, si la piété de l'empereur avoit eu plus de lumières. Tandis qu'il faisoit des sermons très-médiocres, & peu convenables à sa dignité, il se livroit aux con-

Malgré ses lois, les abus sont très-communs.

feils d'hommes avides & trompeurs, qui abu-foient de fa confiance pour arriver au but de leurs paffions. Malgré tant de fages lois contre l'injuftice & les rapines, l'état fut en proie aux rapines & à l'injuftice. Malgré tant de zèle pour la religion chrétienne, les guerres théologiques prirent naiffance autour du trône, & firent de funeftes ravages dans l'églife, par l'imprudence du prince. Nous donnerons une idée générale de ce fléau, en le confidérant du côté qui intéreffe l'ordre public, les mœurs & l'efprit humain; car les matières de théologie n'appartiennent point à notre plan.

Difputes théologiques très-dangereufes.

Le chriftianifme ne refpiroit que la charité.

Plus on étudie la doctrine de Jéfus-Chrift & des apôtres, plus on voit qu'elle ne tendoit qu'à faire des faints & des heureux. Le fauveur du monde avoit réduit toute la loi aux deux préceptes, qui font la bafe de l'évangile: *Aimez Dieu par-deffus toutes chofes; aimez le prochain comme vous-mêmes.* Une charité univerfelle étoit l'ame du chriftianifme. Elle devoit détacher les hommes de la terre, par le facrifice des paffions déréglées; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur & fans bornes. Des devoirs de la fociété humaine, elle faifoit un moyen effentiel de falut. Elle banniffoit également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la difcorde. Saint

Paul avoit même interdit févérement toute queftion propre à exciter de vaines difputes; & rien ne paroiffoit plus éloigné de l'efprit du chriftianifme, qu'un zèle amer, arrogant & opiniâtre, qui fous prétexte de fervir Dieu, porteroit le trouble dans l'églife ou dans l'état.

Tant que les chrétiens furent en petit nombre, & qu'enfuite la perfécution fervit d'aliment à leur vertu, les maximes de l'évangile foutinrent la première ferveur. Si quelque difpute s'éleva, le jugement des apôtres & des évêques, leurs fucceffeurs, termina fans peine les difficultés. On étoit fimple & modefte, on ne fe piquoit point de fcience; au lieu de raifonner fur les myftères, on pratiquoit la morale; on étoit chrétien par l'humilité de la foi, & encore plus par la fainteté des œuvres.

Les premiers chrétiens avoient été auffi paifibles que vertueux.

Mais l'églife ayant fait de vaftes conquêtes en filence, toutes fortes de perfonnes y ayant apporté leurs paffions & leurs préjugés, la paix dont elle jouit fous plufieurs princes ayant introduit le relâchement & le goût des vanités terreftres; l'ambition de dominer fur les efprits s'empara de quelques chrétiens préfomptueux.

Mais les paffions avoient altéré l'ancienne vertu.

Les Grecs, fur-tout ceux d'Alexandrie, naturellement fophiftes, voulurent difcuter, analyfer, éclaircir les dogmes: ils portèrent dans la théo-

Efprit de fophifme & de rigorifme; double principe de fectes.

logie le goût & les idées du platonisme. C'étoit soumettre les vérités divines à tous les caprices de l'opinion. D'autre part, quelques enthousiastes, prenant à la lettre les paroles des écritures ; zélateurs d'un rigorisme absurde, incompatible avec la nature humaine, firent d'autant plus de mal, qu'avec le langage & l'extérieur de la sainteté, ils entraînoient aisément le peuple, & qu'ils joignoient à la chaleur de l'imagination, l'inflexibilité du caractère.

Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes.

De-là naquirent des sectes, bien différentes de celles des philosophes. Ceux-ci ne faisoient point corps, n'avoient aucune influence sur le vulgaire, abandonnoient leurs systêmes à l'examen paisible de la raison, n'agitoient que des matières indifférentes pour la multitude ; ou du moins, s'ils attaquoient les superstitions nationales, c'étoit à couvert, dans un cercle de disciples & de lecteurs qui se contentoient ordinairement de penser, & qui ne cabaloient point. On pouvoit reprocher à la plupart de ces philosophes d'être des sophistes orgueilleux, d'inutiles citoyens : on ne pouvoit les accuser comme des perturbateurs de l'ordre public. Mais les principaux sectaires, étant ministres de la religion, se prétendant les interprètes du ciel, érigeant en vérités de foi leurs erreurs, les en-

feignant au peuple comme la religion même, inspiroient aisément un fanatisme contagieux, dont il étoit difficile de se garantir en les combattant. Les sectes devoient donc être ennemies; & quelquefois les orthodoxes, par un zèle outré, devoient irriter leur haine & leur audace.

Constantin ne se fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclatèrent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite également ferme & modérée. Il falloit sur-tout éviter soigneusement des éclats, qui ne pouvoient qu'échauffer les têtes. C'étoit aux prêtres à juger les affaires spirituelles : c'étoit au prince à veiller au maintien de l'ordre & de la paix. Une fois que l'animosité & l'enthousiasme feroient en fermentation, l'esprit de parti alloit infailliblement prendre l'essor, s'agiter, franchir les bornes. Constantin l'éprouva dans tout son règne. Des disputes ecclésiastiques, il fit des affaires d'état: loin de les calmer, il les rendit plus ardentes & plus opiniâtres.

Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets.

Le schisme des donatistes fut l'ouvrage d'un aveugle fanatisme & d'une haine furieuse. Donat, évêque africain, excité par une dévote ennemie de l'évêque de Carthage, Cécilien, souleva contre ce dernier une puissante cabale. On l'ac-

Schisme des donatistes.

cufoit d'être *traditeur*, c'eſt-à-dire, d'avoir livré les écritures dans le temps de la perſécution. Une foule d'évêques vinrent l'inſulter juſques dans Carthage, ils l'exclurent de leur communion; injuſtice d'autant plus criante que les principaux s'étoient reconnus coupables du même crime quelques années auparavant, & s'en étoient mutuellement abſous. L'Afrique ſe remplit bientôt de troubles & de ſcandales. L'empereur convoqua un concile à Rome, un autre enſuite à Arles (314), pour juger le différend; il ſe récria contre l'*impudence* des donatiſtes qui appeloient à ſon tribunal du jugement des évêques. Il jugea cependant lui-même quelque temps après. Le ſchiſme dégénéra en héréſie, & enfanta le fanatiſme barbare des Circoncellions.

Circoncellions.

Ces fanatiques couroient en armes, pour rendre la liberté aux eſclaves, & forcer les créanciers à décharger les débiteurs. Ils faiſoient vœu de continence, & n'en étoient que plus effrénés dans la débauche. Avec ce cri de guerre: *Louange à Dieu*, ils s'excitoient à toutes les horreurs du maſſacre, ſous les ordres de quelques furieux qui ſe qualifioient de *chefs des ſaints*. A des cruautés atroces, ils joignirent une frénéſie qu'ils appeloient *martyre;* ſe précipitant, ſe brûlant, ou ſe faiſant donner la mort. C'étoient

des paysans africains : le fanatisme pouvoit déployer en eux toute sa démence & toute sa rage.

Bientôt l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jésus-Christ, ouvrit une source intarissable de querelles. Des évêques courtisans, en particulier Eusèbe de Nicomédie & Eusèbe de Césarée, (l'historien de l'église,) l'un & l'autre favorables à l'arianisme, pouvoient beaucoup sur l'esprit de l'empereur. Le premier lui persuada qu'il ne s'agissoit que d'une vaine dispute de mots. Constantin écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie & à l'hérésiarque, pour les inviter à la paix & au silence; il comparoit leur dispute à celle des philosophes d'une même secte, divisés d'opinion sur quelques points, unis cependant pour l'essentiel. Sa lettre ne produisit rien. La querelle devenant plus vive, & Osius, célèbre évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens; déclamation indigne à tous égards de sa dignité, & dont la lecture n'inspire que du dégoût. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques & les peuples se divisèrent avec scandale; les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. Quelqu'un l'excitant à la vengeance :

Hérésie d'Arius.

Constantin la traite de vaine dispute, & invective contre les ariens.

Ceux-ci s'emportent contre lui.

Moi, dit-il en portant la main à ſon viſage ; *je ne me ſens point bleſſé*. Cette modération eſt d'une grande ame, ſa conduite en pluſieurs points ſemble être d'un petit génie.

325. Concile de Nicée.

Enfin il aſſemble le concile général de Nicée en Bithynie. Les évêques y ſont appelés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cents dix-huit, parmi leſquels on compte dix-ſept ariens, ils décident en préſence de l'empereur la *conſubſtantialité* du fils de Dieu avec ſon père.

Défenſe ſous peine de mort de garder les livres d'Arius, quoique ſeulement exilé.

Les écrits d'Arius furent condamnés. Conſtantin défendit d'en conſerver des copies, ſous peine de mort, & il exila ſeulement l'auteur ; ce qui paroît une contradiction dans la pratique. M. le Beau dit à ce ſujet que l'empereur étoit bien plus ſévère à l'égard des crimes à commettre, qu'à l'égard des crimes commis ; & que par l'événement, les peines prononcées dans ſes lois devenoient ſimplement comminatoires. Mais n'étoit-il pas dangereux de faire des lois, ſans vouloir qu'elles ſuſſent exécutées ? On accoutumoit les peuples à regarder la peine prononcée ſi légérement, comme une formule qui s'appliquoit indifféremment à tout. Cette imprudence, plus commune encore ſous les règnes ſuivans, fera tort & à la puiſſance légiſlative & au bien public.

Depuis long-temps une queftion, peu importante au premier coup-d'œil, excitoit auffi de vives difputes entre les chrétiens. Les uns vouloient célébrer la pâque, comme les Juifs, le quatorze de la lune de mars; les autres, le dimanche après le quatorze. Le concile prononça en faveur de ces derniers; mais ce fut l'occafion d'un autre fchifme, dont les fectateurs furent nommés *Quartodécimains*. En même temps on s'efforçoit de terminer celui des *Novatiens*, qui depuis quatre-vingts ans retranchoient de leur communion quiconque s'étoit rendu criminel après le baptême, & foutenoient que Dieu feul avoit le pouvoir d'abfoudre. Ces rigoriftes, à l'exemple des donatiftes, perfiftèrent opiniâtrément dans leur fecte. L'héréfie d'Arius fe roidit encore davantage contre le jugement de l'églife; & nous verrons Conftantin lui-même contribuer par de nouvelles fautes aux progrès qui la rendirent fi funefte. Difpute fur la pâque.



CHAPITRE V.

Fondation de Conſtantinople. — Fin du règne de Conſtantin.

326.
Conſtantin fait mourir, ſans examen, ſon fils & ſa femme.

L'EMPEREUR, après une longue abſence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur eſt ineffaçable. Criſpus, ſon fils aîné, qu'il avoit eu d'une première femme, jouiſſoit d'une haute & juſte réputation. L'impératrice Fauſta, cruelle marâtre, accuſa ce jeune prince de lui avoir propoſé un inceſte. Sans examen, Conſtantin ordonna la mort de ſon fils. L'indignation publique ſe manifeſta. Fauſta fut à ſon tour accuſée d'adultère avec un eſclave. Il la fit mourir de même ſur la ſimple accuſation. Pluſieurs hommes diſtingués périrent ſans raiſon connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, ſe trouva du nombre des victimes.

Il quitte Rome étant déteſté.

Tant de cruautés donnèrent lieu à un placard, affiché aux portes du palais, où l'on déſignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentiſſoit contre lui de malédictions & d'injures; la populace oſa l'inſulter; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïſſoit également ſa religion & ſa perſonne.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jeta d'abord les yeux sur l'ancienne Troie, dont le nom étoit si cher aux Romains; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace, baignée de trois côtés par la mer, séparée de l'Asie par un détroit de sept stades *, & enrichie de tous les dons de la nature. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de *Constantinople*, & lui sacrifia les intérêts de l'empire.

329. Il se fixe à Byzance, & lui donne son nom.

Pour y attirer une foule d'habitans, il employa des moyens extraordinaires, comme s'il avoit pu craindre que sa cour ne restât déserte. Toutes sortes de privilèges pour les uns, de largesses pour les autres, distributions de blé, d'huile, de vin, il les prodigua dans cette vue. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, fut destinée à nourrir Constantinople, d'où Athènes tiroit autrefois sa subsistance. On distribua au peuple quatre-vingt mille mesures de blé par jour, sans parler des autres distributions. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celles d'Égypte, devinrent insuffisantes.

Privilèges funestes accordés à cette ville.

* Le stade étoit d'environ six cents pieds.

Vanité de son fondateur.

Constantin sembloit donc vouloir ruiner & affamer tout l'empire, en faveur de sa fastueuse capitale. Il se hâta de la décorer de constructions qui n'eurent point de solidité. Sa statue y brilla sur une colonne de porphyre enlevée de Rome, & cette statue étoit un Apollon couronné de rayons de lumière. Il parut modeste, en n'acceptant qu'un petit nombre d'inscriptions; il tournoit Trajan en ridicule, parce qu'on lisoit son nom sur toutes les murailles de Rome. Mais Constantinople n'en étoit pas moins un monument d'orgueil, comme le nom de Trajan étoit par-tout un monument de l'amour & de la reconnoissance publique.

Impôts odieux.

Il y avoit des impôts, non-seulement sur les marchandises, mais sur les ordures qu'on enlevoit avec une permission achetée, mais sur les lieux de débauche, sur les animaux & même sur les chiens. Ces impôts, dont Zosime attribue l'invention à Constantin, quoiqu'il y en eût d'anciennement établis, fournissoient à peine aux dépenses & aux profusions. Rome perdit un grand nombre de ses principaux citoyens, que la cour devoit infailliblement attirer; elle perdit ses richesses, son lustre, sa puissance, nécessaires cependant alors pour arrêter les barbares.

Rome dépeuplée & appauvrie.

Constanti-

» C'étoit bien mal connoître les intérêts de l'empire,

» l'empire, dit l'abbé de Mably, que de conf- » truire une nouvelle capitale, tandis qu'il » étoit fi difficile de conferver l'ancienne ; de » perdre des fommes immenfes à bâtir une ville » fuperbe, tandis que l'empire épuifé par tous » les fléaux qu'il éprouvoit, pouvoit à peine » entretenir des armées. « Le nouveau gouvernement établi par Conftantin fut encore un plus grand mal. Nous en indiquerons feulement les traits principaux, qu'il importe de confidérer.

nople ruina l'empire.

Le fénat de cette ville, fans autorité dans le gouvernement.

Les mêmes ordres, les mêmes magiftratures, qu'on voyoit à Rome, fe virent à Conftantinople. Mais le fénat n'y eut pas la même confidération, parce qu'il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. Quoique le fénat romain fût efclave fous les mauvais princes, du moins l'ombre de ce corps illuftre en impofoit; &, de temps en temps, il reprenoit une partie de fes principes, avec une partie de fon autorité. Au contraire, le fénat de Conftantinople, étant dès fon inftitution efclave de la cour, le gouvernement devint arbitraire, les charges s'avilirent, les lois furent entre les mains d'un feul homme.

Deux empires, ainfi que deux capitales.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'Orient embraffa tous les pays depuis le Danube jufqu'aux extrêmités de l'É-

gypte, & depuis le golfe Adriatique jusqu'aux frontières de la Perse. L'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts, encore divisés en provinces, qu'on appela *diocèses*. Ces quatre préfectures étoient l'Orient, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule, (avec l'Espagne, la Mauritanie-Tingitane & la Bretagne.) Chaque diocèse eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* & des *comtes* furent dispersés sur les frontières pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommoient des *bénéfices :* plusieurs auteurs ont cru y voir l'origine des fiefs. Quant aux préfets du prétoire, auparavant ministres & lieutenans du prince, leur charge devint purement civile, de judicature & de finance. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice; & pour affoiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices qui eurent un rang supérieur aux préfets, mais sans fonctions.

Quatre préfectures & leurs *diocèses*.

Ducs & comtes.

Bénéfices.

Maîtres de la milice.

Patrices.

On voit du premier coup-d'œil qu'en multipliant trop les dignités, il surchargeoit les

Le nouveau gouvernement, trop

finances ; qu'il étoit presque impossible de maintenir l'harmonie dans une administration si compliquée ; enfin, qu'un changement si considérable devoit entraîner mille & mille inconvéniens, dans un état déja ruiné, dont les parties se détachoient d'elles-mêmes, & dont le chef ne pouvoit diriger l'action des membres avec assez de vigueur. C'étoit un vieux bâtiment caduc, qu'on ébranloit de toutes parts, en voulant le disposer sur un nouveau plan.

compliqué, étoit sujet à mille abus.

Zosime reproche à Constantin d'avoir retiré des frontières, & mis en garnison dans les villes, une grande partie des troupes destinées à repousser les barbares ; » ce qui, selon la remarque de Montesquieu, produisit deux maux ; » l'un, que la barrière qui contenoit tant de » nations fut ôtée ; & l'autre, que les soldats » vécurent & s'amollirent dans le cirque & » dans les théâtres. « Le séjour des villes énerva entiérement la discipline.

Troupes des frontières, mises en garnison dans les villes.

Nous pouvons mettre parmi les abus pernicieux, ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, & la *sublimité* & l'*excellence*, & la *magnificence*, & la *grandeur*, & l'*éminence*, & la *révérence*, &c. Comme la fausse grandeur inspire la petitesse, toutes les idées se portèrent

Titres multipliés à l'infini.

Petitesse d'esprit qui en résulte.

à un frivole cérémonial : les minuties & les mots prirent la place des choſes ; le mérite diſparut quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipions, les Jules-Céſar, auroient trouvé ridicule, fixa les déſirs & l'attention des principaux citoyens.

Faſte de Conſtantin.

Conſtantin donnoit l'exemple du faſte ; il portoit toujours le diadême, ſon habit étoit reſplendiſſant de perles ; la pompe de ſa cour & de ſes fêtes reſpiroit les mœurs aſiatiques. Étrange moyen de réparer les brèches de l'empire, & d'affermir la proſpérité de Conſtantinople !

Les Goths vaincus, & admis aux dignités.

Tout le reſte de ſon règne offre plus de ſujets de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire ſur les Goths, mais il en élève pluſieurs aux dignités, & ouvre en quelque ſorte l'empire à ces barbares. Les Sarmates vaincus enſuite ſont incorporés dans les légions, au riſque de corrompre & de ruiner la diſcipline.

Fer imprudemment fourni aux Perſes.

Il reçoit des ambaſſadeurs de Sapor II, roi de Perſe, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre ; mais il ſe contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne, que ce prince perſécutoit ; & il lui envoie du fer dont les Perſes avoient beſoin pour forger des armes. Il demande des prières aux évêques, à ſaint Antoine, fameux ſolitaire de la Thébaïde ; mais il

fait mourir le philosophe Sopater, dont le crime, si l'on doit s'en rapporter à Eunape, étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour : les courtisans l'accusèrent de magie pour se défaire de lui. Sopater, philosophe, injustement mis à mort.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianisme, il se livre, par le conseil de sa sœur, à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius & ses fauteurs, il admet leurs fausses professions de foi, il les protège ouvertement. Il veut obliger saint Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'hérésiarque. Fatigué de ses refus, il prête l'oreille aux calomnies, & exile cet inflexible défenseur du concile de Nicée, que les conciliabules de Tyr & de Jérusalem avoient déclaré coupable. Ariens protégés.

Sapor se servoit déja du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, sans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Mésopotamie, il insultoit l'empire romain. L'empereur, âgé de soixante-trois ans, arrive en Asie & fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereusement malade; il reçoit le baptême, (pourquoi si tard?) il dépose son testament entre les mains de ce prêtre arien qui avoit sa confiance ; & il meurt à Nicomédie après un règne de trente années. On l'a honoré 337. Constantin meurt en Asie.

comme saint dans plusieurs églises. Les Grecs & les Moscovites célèbrent encore sa fête le 21 Mai.

Jugement sur ce prince.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les faits parlent : nous les avons rapportés. Ses talens politiques mis dans la balance, ne l'emportent point sur ses fautes. » Avec quelques talens pour » la guerre, (c'est le jugement de l'abbé de Mably » trop sévère peut-être à certains égards,) qu'il » n'employa qu'à perdre ses ennemis particu- » liers, & non pas ceux des Romains, il n'eut » *aucune qualité propre au gouvernement.* Dupe » de ses ministres & de ses favoris, qui » abusoient de sa foiblesse, il ne vit que par » leurs yeux. Une inquiétude naturelle le fai- » soit continuellement agir, mais souvent sans » fruit. S'il paroissoit occupé par de grands » projets, il les avoit conçus en homme pré- » somptueux & vain, & les exécutoit en po- » litique médiocre. Il contribua plus que tout » autre à avancer la ruine de l'empire «

Eusèbe, son panégyriste, est fort suspect.

Eusèbe de Césarée, son panégyriste, élève ses vertus jusqu'au ciel. Mais un panégyriste est rarement un historien. Cet évêque courtisan porte la dissimulation, dans son histoire ecclé-

ſiaſtique, juſqu'à ne parler ni d'Arius ni de l'arianiſme; juſqu'à ne rien dire du principal objet du concile de Nicée, dont il fait une longue deſcription dans la vie de Conſtantin, & dont il réduit le jugement à la queſtion de la pâque. Il eſt étrange qu'un écrivain ſi reſpecté ait commis cette faute inexcuſable. Les païens ont encore plus noirci Conſtantin par la ſatire, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Selon le jeune Victor, les dix premières années de ſon règne, il fut un grand prince, les dix ſuivantes un brigand, & les dix dernières un diſſipateur. Euſèbe lui-même avoue, dit Fleury, » que ſa » trop grande facilité donna cours à deux grands » vices, à la violence de ceux qui opprimoient » les foibles, pour contenter leur avidité in- » ſatiable; & à l'hypocriſie des faux chrétiens, » qui entroient dans l'égliſe pour gagner ſes » bonnes graces. « On ne ſe trompera point ſur Conſtantin, ajoute ce judicieux abbé *, en croyant le mal qu'en rapporte Euſèbe, & le bien qu'en dit Zoſime.

Les ſatires des païens le font auſſi.

On lui attribue, dans le code Théodoſien, une loi qui rend les évêques juges ſans appel de toutes les cauſes qu'une des parties voudra

On ſuppoſe qu'il établit les évêques juges ſans appel.

* Voyez *l'Hiſt. Eccléſiaſtique de l'abbé Fleury.*

porter à leur tribunal. Cette loi, contraire à l'ordre civil, eſt rejetée par les meilleurs critiques comme ſuppoſée. Cujas montre-t-il aſſez de diſcernement, lorſqu'il la juſtifie par les vertus & la juſtice des évêques d'alors? Les brigues, les conciliabules, les excès d'un grand nombre, prouveroient plutôt qu'il étoit déja néceſſaire de les tenir dans les bornes de l'autorité ſpirituelle. Il y avoit beaucoup de ſaints prélats dont le jugement, ſans doute, ne pouvoit être que celui de la charité & de la juſtice. Mais combien d'autres ſe livroient à la paſſion & au préjugé!



CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'au temps où Julien fut créé César.

CONSTANTIN avoit imprudemment partagé l'empire entre ses trois fils & deux de ses neveux, Delmace & Stannibulien. Les neveux furent massacrés après sa mort par les soldats, ainsi que ses deux frères, & ses principaux courtisans. Cet horrible massacre fut, sans doute, commandé par l'ambition. On l'attribue à Constantius, le puîné des fils de l'empereur, celui qu'il chérissoit davantage, quoique le moins digne de sa tendresse. Comment un prince dont quelques auteurs exaltent la politique, n'avoit-il pas vu qu'en faisant cinq souverains, non-seulement il ruinoit l'empire, mais il allumoit dans sa famille le feu de la guerre ?

337. Massacre des neveux & des frères de Constantin.

Les trois frères firent un nouveau partage, où entrèrent les dépouilles de leurs cousins. L'aîné, Constantin, conserva la Gaule, la Grande-Bre-

Partage entre ses trois fils, Constantin, Constantius & Constant.

tagne, l'Efpagne, & acquit vraifemblablement la Thrace & Conftantinople, qu'il céda bientôt à Conftantius. Celui-ci fut maître de l'Afie entière & de l'Égypte. Conftant, le cadet, eut l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique, la Macédoine & la Grèce. Le plus âgé n'avoit que vingt ans; aucun ne paroiffoit digne du trône. On obferva que depuis Augufte, Commode feul étoit né d'un père déja empereur; & on augura mal de ces jeunes princes, qui, dès le berceau, refpiroient, pour ainfi dire, l'orgueil de la fouveraineté.

Lois contre les délations.

Ils firent cependant de concert quelques lois fages, principalement contre la fureur des délations. Ils défendirent, à l'exemple de leurs pères, d'avoir égard en juftice aux libelles anonymes. Conftantius dit dans une loi: *On doit regarder comme innocent celui qui, ayant des ennemis, n'a point d'accufateurs.* Mais pour que les délations ceffaffent, il falloit que la juftice règnât dans les cours.

Conftantin & Conftant fe font la guerre.

Bientôt Conftantin, mécontent de fon partage, ayant des prétentions fur l'Italie, ne pouvant rien obtenir de Conftant par la négociation, prit les armes (en 340,) & paffa les Alpes. Son frère, devenu fon ennemi, étoit alors en Dacie, d'où il envoya une armée, qu'il fe propofoit de fuivre avec de plus grandes forces.

Conſtantin ſe laiſſa ſurprendre dans une embuſcade, fut vaincu & tué. Conſtant ſe vit maître de tout l'Occident. Il règna ſans gloire, eſclave des plaiſirs & de ſes flatteurs ; protégeant le chriſtianiſme & la catholicité, ce qui lui attira quelques juſtes éloges de la part des chrétiens ; mais d'ailleurs ſouillé de vices, que les païens ont dépeints avec les couleurs de la haine. Magnence, Germain d'origine, eſclave affranchi, commandant deux légions, forma contre lui une conſpiration à Autun (en 350), & ſe fit proclamer auguſte. L'empereur alors occupé de la chaſſe apprit la révolte, voulut ſe ſauver en Eſpagne ; mais il fut aſſaſſiné en chemin.

Mort du premier.

Le ſecond eſt aſſaſſiné.

Dans l'intervalle de ces révolutions, les troubles de l'arianiſme continuèrent avec plus d'éclat. Conſtantius étoit déclaré pour les ariens ; ſes frères pour les catholiques. Il avoit d'abord rétabli, par complaiſance, Athanaſe dans ſon ſiège d'Alexandrie. Le ſaint évêque n'y reſta pas long-temps en repos. Les accuſations ſe renouvellent. Un concile d'Antioche le condamne, & le dépoſe encore. Grégoire qu'on nomme à ſa place, s'empare du ſiège par violence : les égliſes d'Alexandrie deviennent comme un champ de bataille & un théâtre public de déſordres ; exemple affreux, mais qui ſe renouvellera ſou-

Troubles continuels au ſujet de l'arianiſme.

vent. Les évêques s'animent les uns contre les autres; la discorde règne par-tout; l'Orient & l'Occident sont divisés, & oublient que la religion devroit les unir. Un concile général sembloit propre à concilier les esprits. On l'assemble à Sardique, sur la frontière des deux empires; mais les Orientaux, ne se voyant pas les plus forts, se séparent, & vont tenir leur assemblée à Philippopolis en Thrace (347). Les deux conciles rendent des jugemens contradictoires, absolvent & anathématisent les mêmes personnes. Celui des ariens prit le nom de concile de Sardique, de même que l'autre. De-là vient que saint Augustin, ne connoissant pas le vrai concile, a parlé de l'assemblée de Sardique comme d'un conciliabule.

Double concile de Sardique.

Le mot *consubstantiel* & la cause de saint Athanase, réunis.

Nous ne suivrons point les longs progrès de cette dispute. Il suffit d'observer qu'elle eût excité une guerre entre Constant & Constantius, si celui-ci n'eût donné les mains au rétablissement d'Athanase; & que les formules de foi des ariens auroient calmé les catholiques, si les premiers ne s'étoient obstinés à en exclure le mot *consubstantiel*. Ce mot consacré & la cause personnelle d'Athanase furent toujours l'objet des dissensions. C'est que la *consubstantialité* faisoit réellement une partie essentielle du dogme;

& qu'Athanafe étoit pourfuivi comme le plus zélé défenfeur du dogme.

Sapor II, roi de Perfe, eft la terreur des Romains.

Cependant, depuis le commencement de fon règne, Conftantius avoit dans le roi de Perfe, Sapor II, un ennemi très-redoutable; qui le devenoit d'autant plus tous les jours, que l'empereur négligeoit les affaires d'état pour celles de théologie. Les Perfes le mirent en fuite à la bataille de Singare (en 348.) Ils furent l'effroi des Romains; ils infeftèrent la Méfopotamie. Sapor affiégea pour la troifième fois Nifibe, le boulevard de l'empire dans cette contrée. Après quatre mois d'efforts extraordinaires, il ne leva le fiège que pour marcher contre les barbares qui étoient entrés dans fes états. Ce prince perfécutoit les chrétiens par politique. Autrefois, dans les temps de perfécution, ils avoient trouvé un afyle en Perfe; mais ils y parurent fufpects, & furent traités en ennemis publics, quand la religion prit le deffus dans l'empire par le zèle de Conftantin. Auffi l'évêque de Nifibe contribua-t-il beaucoup à exciter contre lui le courage des habitans.

Pourquoi perfécutoit les chrétiens

350.
Conftantius en guerre avec l'ufurpateur Magnence.

Magnence jouiffoit de fon ufurpation en Occident. Népotien, neveu de Conftantin, échappé au maffacre de fa famille, voulant lui enlever Rome, avoit péri avec fa mère & fes principaux

partiſans. Vétranion, vieux général, qui ſavoit la guerre & qui ne ſavoit pas lire, proclamé auguſte en Pannonie, étoit peu capable de ſoutenir ſa fortune. Conſtantius quitte enfin l'Aſie pour combattre & dépouiller Magnence. Il avoit raſſemblé toutes ſes forces. On prétend qu'il exhorta ſes ſoldats à recevoir le baptême. On lui fait dire : » Si quelqu'un refuſe de ſe faire » baptiſer, qu'il ſe retire ; je ne veux point de » ſoldats qui ne ſoient enrôlés ſous les étendards » de Jéſus - Chriſt. « Mais puiſqu'il ne ſe fit baptiſer lui-même qu'à la mort, n'y a-t-il pas quelque ſujet de doute ſur ce récit?

Vétranion, ligué avec Magnence, ſe laiſſe tromper.

Vétranion s'étoit ligué avec Magnence, & marchoit contre l'empereur. Au lieu de combattre, ce général fit un traité. Conſtantius le trompa, lui débaucha ſes troupes, le força à dépoſer lui-même la pourpre. Il le conſola, dit-on, par cette moralité ſurprenante : *Vous ne perdez qu'un nom frivole qui n'a de réel que les chagrins ; & vous allez jouir d'un bonheur ſolide, ſans mélange d'inquiétude.* Le bon vieillard lui écrivit de ſa retraite, où il vivoit agréablement : *Vous avez tort de ne pas prendre votre part de ce bonheur, que vous ſavez procurer aux autres.* De tels hommes n'étoient rien moins que des philoſophes; ou ils affectoient de le paroître, ou les hiſtoriens parlent pour eux.

Tandis que le lâche Constantius s'occupe d'un concile à Sirmium, Magnence approche à la tête de son armée. Sur le point de passer la Save, il reçoit un envoyé de l'empereur, qui lui fait des propositions de paix. Il les rejette, & s'avance jusqu'à Murse sur la Drave, où une bataille fameuse devoit décider de l'empire. On combat avec fureur : plus de cinquante mille hommes des meilleures troupes sont massacrés ; les Gaulois de Magnence font des prodiges de bravoure, & périssent presque tous dans l'action. Enfin, l'usurpateur prend la fuite, après avoir perdu Marcellin, à qui il étoit redevable de sa puissance.

351. Bataille de Murse, gagnée sur Magnence.

Constantius ne s'étoit point montré. Tremblant dans une église voisine, il attendoit l'événement avec Valens, évêque arien de Murse. Ce prélat fourbe avoit pris des précautions, pour être instruit du succès. Tout-à-coup il annonça la victoire, comme une nouvelle apportée par un ange. L'empereur persuadé du miracle, l'honora comme un saint, & lui attribua tout le bonheur de ses armes. On juge aisément combien de fautes grossières devoit produire cette basse superstition. Constantius échouera sur tous les écueils de la crédulité & de la foiblesse.

Lâcheté de Constantius, & fourberie d'un évêque arien.

L'année suivante (352), Magnence, dont Rome détestoit la tyrannie, s'étant enfui dans la

Fureur & mort de Magnence.

Gaule, ayant été vaincu en Dauphiné par les généraux de l'empereur, voyant ses soldats résolus de le livrer, s'abandonna aux fureurs du désespoir. Il égorgea ses parens, ses amis, sa propre mère (selon Zongras,) & se perça ensuite de son épée.

353. Constantius se livre aux eunuques, & tyrannise ses sujets.

Dès que Constantius fut délivré de cet ennemi, il devint plus lâche tout à la fois & plus cruel. Agité sans cesse de soupçons, il craignoit tout; il étoit entretenu dans ses craintes, dans ses défiances, par les eunuques dont son palais étoit rempli: car la mode infâme des eunuques s'établissoit, ainsi que tous les abus du despotisme oriental. Sous prétexte d'exterminer les partisans de l'usurpateur, Constantius exerça la plus odieuse tyrannie. Les délations encouragées produisirent l'effet ordinaire. Pour un coupable, mille innocens périrent. L'eunuque Paul, secrétaire du prince, ou plutôt son satellite, porta de tous côtés l'injustice & les alarmes. La Grande-Bretagne sur-tout fut le théâtre de son atroce inquisition. Martin, qui y commandoit, vivement touché des maux publics, prévoyant qu'il y seroit enveloppé à son tour, voulut tuer ce monstre féroce; mais il manqua son coup, & se tua. Toutes les sentences de mort présentées selon l'usage à l'empereur, étoient confirmées,

L'eunuque Paul, célèbre par ses injustices.

sans

ſans que l'impératrice Euſébie osât même demander grace pour quelqu'un. Les incurſions continuelles des Francs, des Allemands, & d'autres barbares, inſpiroient moins de terreur, que les ordres & les caprices de la cour.

Gallus, devenu céſar, tyranniſe auſſi l'Orient.

L'Orient gémiſſoit encore davantage ſous le gouvernement de Gallus, un des neveux du grand Conſtantin. Après avoir été ſix ans, avec ſon frère Julien, dans une eſpèce de captivité en Cappadoce, il étoit devenu céſar & beau-frère de l'empereur, qui l'avoit envoyé contre les Perſes. Prince dur, ſans capacité, naturellement plus cruel que Conſtantius, excité par ſa femme Conſtantine, auſſi cruelle que lui-même; Gallus, dans une cour de flatteurs & de méchans, fut un tyran impitoyable. Il remplit de meurtres Antioche & tout l'Orient; il fit maſſacrer Domitien, préfet de la province, ſous un faux prétexte de complot; il livra les innocens à la rage des délateurs, aux tortures & à la mort.

Conſtantius veut le perdre, & y réuſſit.

Cette conduite violente donna de l'ombrage à Conſtantius. Dans la crainte que le céſar ne voulût ſe rendre indépendant, il employa les inſinuations, les inſtances les plus vives pour l'attirer en Italie. Gallus prévit le danger; on conjecture qu'il forma quelque projet de ré-

volte. Forcé néanmoins de partir, il se met en route. Sa femme, son unique ressource, le devançoit. Elle meurt. Il est arrêté à Pettau dans le Norique, & on lui tranche la tête.

Les songes deviennent des crimes.

Alors Constantius, enivré de son bonheur, prend le titre de *maître du monde*, le titre d'*éternel*. Un orgueil si ridicule est accompagné de tous les rafinemens de la tyrannie. Jamais les délateurs ne déployèrent plus impudemment leur scélératesse. Les songes devinrent matière d'accusations capitales. Ceux qui avoient l'imprudence de les raconter, s'exposoient à perdre la vie, pour peu que leurs rêves fussent susceptibles d'interprétation maligne. Un délateur, digne ministre du fameux Paul, étoit appelé plaisamment le *comte des songes*, parce qu'il travailloit sur cette partie avec beaucoup de fruit. La méchanceté humaine sembloit croître, à mesure que tout dégénéroit.

Fausses louanges données à Constantius & à Gallus.

Quel abus ne fait-on pas de la plume, quand la bassesse ou le préjugé en règle l'usage? Des panégyristes ont loué la clémence de Constantius. Plusieurs anciens écrivains ecclésiastiques ne parlent de Gallus qu'avec éloge. C'est que Gallus, selon la remarque de M. le Beau, n'abandonna point la religion, comme l'empereur Julien, son frère. Dirigé par les conseils d'Aétius,

célèbre arien, s'il fut mauvais catholique, il resta du moins toujours attaché au christianisme; & des actes extérieurs de piété couvrirent ses vices & sa tyrannie. Il est si naturel de porter de faux jugemens, quand on ne considère les objets que sous une face! Ammien Marcellin, généralement estimé, historien judicieux, véridique, témoin oculaire, dément par les faits tous ces éloges, dictés par l'esprit de parti ou par l'adulation. Les faits sont des preuves certaines: souvent les louanges ne sont que des paroles trompeuses. Nous en trouvons ici un exemple très-remarquable. Le sophiste Thémistius ayant été fait sénateur de Constantinople, paya Constantius d'un panégyrique, par lequel il en fait le plus grand philosophe de l'empire.

Le sophiste Thémistius.

355. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre.

La politique de ce prince égaloit sa philosophie. Il lui restoit deux grands généraux, dont ses courtisans tramoient la perte; Ursicin qui s'étoit signalé en Orient, & Sylvain qui défendoit la Gaule contre les barbares. Celui-ci, accusé par la plus noire calomnie, exposé à mille insultes, craignant tout d'une cour ingrate & perfide, se décide à la révolte, & se fait proclamer empereur. Ursicin, déja disgracié, paroît alors le seul homme capable d'arrêter la rebellion. Ses ennemis eux-mêmes parlent pour lui,

dans l'efpérance que les deux généraux fe détruiront mutuellement. La cour fe détermine à employer Urficin, moins en homme de guerre qu'en miniftre de trahifon. On feint d'ignorer l'entreprife de Sylvain; on écrit à ce rebelle des lettres de louanges fur fa conduite. L'autre général va le trouver à Cologne, & défefpérant de réuffir à force ouverte, il ufe d'artifice; gagne fa confiance, en affectant de partager fes chagrins & d'entrer dans fes projets; lui débauche des foldats, le fait tuer, & pleure fa mort avec tout l'empire.

Les provinces en proie aux barbares.

En chargeant Urficin de cette odieufe commiffion, l'intention de la cour n'étoit pas de lui donner du pouvoir en cas de fuccès. Il demeura dans la Gaule comme général, mais fans troupes. L'armée de Sylvain s'étoit auffi-tôt diffipée; & l'empereur aimoit mieux perdre des pays, que de fournir des fecours au grand capitaine dont le mérite lui faifoit ombrage. Ainfi tout fut en proie aux barbares. Les Francs, les Allemands, les Saxons, ravageoient la Gaule, & avoient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Les Quades & les Sarmates défoloient la Pannonie & la haute Méfie. Les terribles incurfions des Perfes augmentoient les malheurs de l'Orient.

Conſtantius, livré aux querelles théologiques, convoquant des conciles, perſécutant les défenſeurs de la conſubſtantialité, irritant le zèle des évêques catholiques, excitant l'audace des ariens, fomentoit la diſcorde & le trouble dans l'intérieur de ſes états, tandis que le fer & le feu ruinoient les frontières. Tel étoit le grand philoſophe de Thémiſtius. Lorſque les gens de lettres abuſent ainſi de l'idée de philoſophie, & que les princes exercent ainſi l'autorité de la couronne, la raiſon eſt preſque ſans force & les peuples ſans reſſources.

Conſtantius occupé d'affaires théologiques.



CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien jusqu'à sa révolte.

L'empereur fait césar Julien.

Au milieu de tant de périls, Constantius, malgré ses jalouses défiances, se laissa déterminer par l'impératrice Eusébie, à créer césar le célèbre Julien, qu'il est temps de faire connoître. Ce prince, frère de Gallus, cousin-germain de l'empereur, né avec les plus heureuses dispositions, s'étoit formé par l'infortune & par l'étude, dont les leçons valent mieux d'ordinaire, que toutes celles qu'on reçoit au sein de la grandeur & des plaisirs. Elles avoient élevé son ame au-dessus de sa naissance, en lui inspirant l'amour de la vertu; la passion de s'instruire, le mépris des voluptés, la haine des vices qui dégradent l'homme. Au sortir du château de Macelle en Cappadoce, où il fut enfermé six ans avec son frère, il obtint la permission de finir ses études à Constantinople, ensuite à Athènes. Là, il ne se distingua de la foule que par sa modestie, son application & ses succès. Heureux si la vraie religion avoit toujours été la règle de sa conduite! Mais dégoûté du christianisme, soit parce que ses premiers maîtres l'avoient fatigué d'exer-

Comment ce dernier avoit passé sa jeunesse.

cices de dévotion, soit parce que les disputes opiniâtres des chrétiens avoient révolté son génie contre la foi ; il s'abandonna à Maxime d'Éphèse & à d'autres platoniciens. Il fut bientôt infatué de leur doctrine mystérieuse, fantastique, inventée pour couvrir les absurdités du paganisme, & pour opposer à la piété chrétienne une piété philosophiquement superstitieuse. Il devint enthousiaste à leur école. Séduit par de frivoles illusions, il s'attacha du moins au solide en pratiquant la morale. Celle qu'il avoit puisée dans le christianisme fut peut-être le germe de ses vertus. On ne voit pas, au contraire, que l'initiation aux mystères d'Éleusis lui ait inspiré autre chose qu'un pitoyable enthousiasme, dont les écarts déshonorèrent sa philosophie. Il se passionna pour les dieux de Rome & d'Athènes ; il adopta les extravagances de la mythologie, mal déguisées par des interprétations arbitraires. Il goûta même les évocations, les opérations magiques d'une *théurgie* insensée, que les philosophes substituoient alors à la culture de la raison, & à l'amour du vrai. Enfin, très-respectable par le génie & par les mœurs, il se dégrada par les travers les plus étranges, soit d'opinion, soit de pratique.

Les platoniciens le séduisent.

Gallus étant césar, fut alarmé du penchant

Il déguisoit

son penchant à l'idolâtrie.

que Julien montroit déja pour l'idolâtrie. Il lui envoya l'apôtre de l'arianisme, Aétius, comme un surveillant & un guide respectable. Julien affecta le zèle de l'arianisme, & dissipa les soupçons. L'habit de moine, les fonctions de lecteur lui servirent encore de déguisement, selon quelques historiens de l'église, pour échapper à la défiance de Constantius. Après la mort de Gallus, il passa sept mois dans une espèce de prison; & sans la protection d'Eusébie, qui l'estimoit, il auroit subi le même sort que son frère: car les eunuques l'y avoient condamné.

355. Constantius ne lui donne point d'autorité.

Il l'envoie dans la Gaule.

L'empereur, en le nommant césar à l'âge de vingt-trois ans, lui donna sa sœur Hélène en mariage; mais il ne lui donna point sa confiance; il le mit, pour ainsi dire, dans les entraves. Ses domestiques furent remplacés par des espions; ses amis n'osoient l'approcher; son titre lui tenoit lieu de pouvoir. Chargé du gouvernement de la Gaule, il eut un conseil, ou plutôt des maîtres qui devoient régler toutes ses démarches; peu de troupes, peu d'argent, rien à sa disposition. Quelques défauts qu'on puisse reprocher à ce prince, il est impossible de ne pas admirer sa grandeur d'ame & les ressources de son génie, quand on le voit forcer tant d'obstacles dans la carrière de la gloire.

Il avoit passé sa vie dans les écoles; il y avoit contracté même une rouille de pédanterie ; il s'étoit souvent écrié , en faisant malgré lui , quelqu'exercice militaire : *O Platon , Platon , quelle tâche pour un philosophe !* Il ne connoissoit ni la guerre ni le gouvernement; il étoit sans expérience comme sans autorité. Cependant il se montre d'abord en grand homme. A Vienne, pendant le premier hiver, il étudie les affaires de la province, la science militaire ; il donne l'exemple de la discipline & du travail ; se nourrissant comme les soldats, ne se chauffant point, couchant sur une peau de bête, se levant au milieu de la nuit, sans cesse occupé , & ne connoissant d'autre plaisir que l'étude. Les soldats l'admirent & s'attachent à sa personne ; les Gaulois respectent & chérissent son équité; ses surveillans ne font plus rien, parce qu'il fait tout sans leur secours, & que tout réussit au gré de ses vœux. Deux panégyriques de Constantius, qu'il écrivit alors, sont une preuve de ses ménagemens politiques. Il l'égale dans l'un aux héros d'Homère ; car il falloit toujours chercher dans Homère les modèles de l'héroïsme : en même temps il y trace en philosophe les devoirs d'un prince ; & c'étoit du moins mêler de nobles idées à des flatteries trop en usage. Il dissimuloit

Conduite de Julien dans cette province.

Il se fait aimer & respecter.

aussi ses sentimens de religion avec tant d'adresse, que saint Hilaire de Poitiers, trompé par les apparences, le loue comme un prince religieux, dans le même ouvrage où il invective contre l'empereur, en le peignant comme ennemi de l'église.

356-59. Il chasse les barbares.

Les exploits de Julien répondirent à l'idée que l'on avoit de son mérite. Toutes ses campagnes furent signalées par la victoire. En un mot, aussi habile que brave, il chassa les Allemands, qui l'avoient même assiégé dans Sens; & après les avoir taillés en pièces près de Strasbourg, trois fois il porta au-delà du Rhin la terreur de ses armes. Les Francs furent défaits & réprimés, ainsi que les Allemands. Une chose plus singulière, c'est que la cour tourna ses victoires en ridicule, tandis que Constantius s'en attribuoit sottement l'honneur. Dans une telle cour, les jugemens ne pouvoient être qu'injustes & bizarres.

Constantius va à Rome pour la première fois.

Constantius, qui faisoit son séjour à Milan, avoit passé à Rome pour y célébrer son triomphe sur Magnence : odieuse cérémonie, de triompher pour des guerres civiles! il ne connoissoit point encore cette capitale: il en admira les édifices; & afin d'y laisser lui-même un monument, il y fit transporter d'Égypte l'obélisque de Ra-

mesſès, haut de cent trente-deux pieds, que Conſtantin deſtinoit à l'ornement de Conſtantinople. Sixte-Quint a relevé cet obéliſque, le plus grand de ceux qui ſont à Rome.

Quoique l'empereur, avant ſon entrée, eût ordonné qu'on enlevât le fameux autel de la Victoire, rétabli par Magnence dans le ſénat, il viſita les temples des dieux; il en loua les fondateurs, conféra les ſacerdoces aux païens, maintint les privilèges des veſtales. Et cependant il avoit défendu les ſacrifices, ſous peine de mort; du moins à en juger par une loi inférée dans le code Théodoſien, qui vraiſemblablement ne fut jamais publiée *. Sa conduite, en fait de religion, fut toujours pleine d'inconſéquences. Tolérant à Rome pour le paganiſme, il ne ceſſa de troubler l'empire par ſon zèle pour l'arianiſme. Il perſécuta même tour-à-tour les ſectes d'ariens, ſelon qu'il ſe déclaroit tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre; réglant ſa conduite au gré des eunuques & des courtiſans, dont les intrigues décidoient de tout.

Il s'y montre tolérant, quoique perſécuteur.

Sapor, l'implacable ennemi des Romains, avoit rejeté des propoſitions de paix trop peu conformes à ſes prétentions. Excité par un riche

359. Sapor forme des entrepriſes, & la cour veut perdre Urſicin qui pouvoit lui réſiſter.

* Voyez *Mém. de l'académie des Inſcr.* t. 15.

transfuge de Méſopotamie, que des traitemens injuſtes avoient fait ſortir de l'empire, il réſolut de ne pas ſe contenter, comme auparavant, d'incurſions rapides & ſans fruits durables, mais de pouſſer la guerre avec vigueur. Urſicin commandoit alors en Orient. Les eunuques conſeillèrent ou commandèrent ſon rappel, dans la circonſtance où l'on avoit le plus beſoin de ſes ſervices. Tout l'Orient murmuroit d'avoir perdu ſon défenſeur; on l'y renvoya ſans autorité, pour lui imputer enſuite les fautes de Sabinien, général foible & incapable du commandement. Cette malheureuſe cour s'applaudiſſoit des maux publics, pourvu qu'elle perdît les grands hommes, objets de ſa jalouſie & de ſa haine. Sapor s'empara d'Amide en Méſopotamie, après un long ſiège qui lui coûta trente mille hommes.

On aſſemble des conciles, tandis que la Méſopotamie eſt envahie par les Perſes.

La principale affaire de Conſtantius étoit alors d'aſſembler les conciles de Rimini & de Séleucie, pour décider les diſputes théologiques, toujours plus vives à meſure que l'on multiplioit davantage les déciſions & les formules de foi. Nous en parlerons encore à la fin de ce règne.

Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

La conduite de Julien dans la Gaule formoit un contraſte ſingulier avec celle de l'empereur. Les intervalles de repos que la guerre laiſſoit au vaillant céſar, il les conſacroit à rendre la

juſtice & à ſoulâger les peuples. Florentius, ſon préfet du prétoire, vouloit augmenter les taxes, & prétendoit que les dépenſes de la guerre en exigeoient l'augmentation. Julien démontra lui-même par un calcul, que les taxes étoient plus que ſuffiſantes pour tous les frais. Il réduiſit à ſept pièces d'or, chacune d'environ quinze livres de notre monnoie, les anciennes impoſitions, qui montoient à vingt-cinq pièces par tête. Sa ſévérité contre les concuſſionnaires ne l'empêchoit point d'être en garde contre les accuſateurs. Numérius accuſé de concuſſions, nioit tout; on manquoit de preuves. L'accuſateur s'écria en plaidant: *Qui ſera jamais coupable, ſi l'on en eſt quitte pour nier les faits?* Julien répartit : *Qui ſera jamais innocent, s'il ſuffit d'être accuſé pour être coupable?*



CHAPITRE III.

Fin du règne de Constantius.

360. L'empereur ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient.

FLORENTIUS & d'autres ennemis de l'équité, ne manquoient pas de noircir Julien à la cour, de le rendre suspect, d'empoisonner toutes ses actions. L'empereur ne le regarda plus que comme un rival ; & voulant le désarmer, il lui ordonna de faire partir l'élite de ses troupes pour Constantinople, d'où elles devoient marcher contre les Perses. Après quatre campagnes glorieuses, Julien se voit ainsi au moment de perdre tout le fruit de ses travaux. Il voit la belle province qu'il a sauvée, & qu'il a rendue florissante, prête à devenir la proie des barbares vaincus par ses armes. Il obéit cependant. Il publie les ordres de l'empereur, il en presse l'exécution. Mais les troupes gauloises, ne pouvant se résoudre à abandonner leur patrie, leurs familles & leur général pour aller combattre en Asie, prennent des mesures contraires. On le proclame lui-même auguste à Paris ; on n'écoute ni ses remontrances ni ses prières ; on le presse, on le menace ; & enfin on lui fait ac-

Il obéit ; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadème.

cepter le diadême. Plusieurs écrivains l'accusent, sans aucune preuve, d'avoir dirigé secrètement le complot. Peut-être s'en montra-t-il plus affligé qu'il ne l'étoit au fond du cœur; mais puisque des ennemis passionnés n'ont pu le convaincre, l'histoire ne doit pas le condamner. Suivons ses démarches dans une conjoncture si critique.

Il pardonne d'abord à des traîtres, qui ont conjuré sa mort. Il déclare ensuite aux soldats, que les emplois militaires ou civils seront uniquement la récompense des services, & que quiconque en sollicitera pour un autre, doit s'attendre à un refus. Il écrit une lettre à Constantius, par laquelle il expose la violence qu'on lui a faite, & les motifs qui l'ont engagé à céder; il promet de lui demeurer soumis par les sentimens; mais représente d'ailleurs que jamais les troupes gauloises ne se laisseroient conduire en Asie; qu'il étoit absolument nécessaire de partager le titre de la souveraineté; & que la discorde entre les princes produiroit les plus grands malheurs. Une autre lettre, qui ne devoit pas être publique, contenoit des reproches que le ressentiment avoit dictés. Il se conduit avec prudence.

L'empereur, loin d'entrer en négociation, n'envoie que des ordres sévères. Julien les communique aux troupes, qui l'interrompent par Constantius refuse tout accommodement.

ces cris : *Julien auguste ; la province, l'armée, l'empire le demandent.* Il ne balance plus à soutenir une démarche d'où il voit dependre sa vie & celle de ses amis. Si la révolte contre un prince pouvoit se justifier, celle-ci seroit excusable par ses motifs & ses circonstances.

361. Julien marche contre lui.

N'ayant rien à espérer, ayant tout à craindre de Constantius, Julien prend la résolution de le prévenir. Il concerte ses mesures avec prudence; il pourvoit à la sureté des Gaules ; il demande à ses troupes un serment de fidélité. Les soldats jurent de le suivre par-tout, eux qui avoient refusé de quitter leur pays pour l'empereur ; tant on mettoit de difference entre ces deux princes ! Il conduit son armée à pied, la tête nue, essuyant toutes les fatigues d'un simple soldat. Il s'empare de Sirmium, où l'on ne se doutoit pas même de sa marche, également rapide & audacieuse. Il se saisit du pas de Sucques entre le mont Hæmus & le mont Rhodope, à l'entrée de la Thrace. L'Italie, la Grèce, embrassent son parti avec ardeur. Mais deux légions de Pannonie, qu'il envoyoit dans la Gaule, parce que leur fidélité etoit suspecte, se révoltent en chemin, s'emparent d'Aquilee, sous prétexte de zèle pour Constantius. Il falloit reprendre une place si importante & si forte. Le siège

Ses succès.

ſiège devoit être long; les nouvelles d'Orient inſpiroient de l'inquiétude : un événement imprévu met tout-à-coup Julien en poſſeſſion de l'empire, ſans qu'il ait le malheur de verſer le ſang romain.

Conſtantius, à qui Sapor avoit enlevé Singare & Bezabde, deux villes de la Méſopotamie, aſſiégea la dernière ſans ſuccès. La honte qu'il rapporta de ſon entrepriſe fut attribuée également par les catholiques, les ariens & les idolâtres, à ſes violences contre les trois religions; preuve remarquable de la témérité avec laquelle on interprète les décrets du ciel. Il ſe diſpoſoit à recommencer la guerre contre les Perſes, quand il apprit la marche rapide de Julien. Sapor s'étant retiré, il partit d'Antioche pour s'oppoſer aux rebelles. Une fièvre ardente l'arrêta en Cilicie, & il mourut âgé de quarante-quatre ans, après avoir reçu le baptême à l'extrémité, comme ſon père.

Mort de Conſtantius.

Quelques bonnes lois, quelques expéditions heureuſes, quelques actes de clémence, quelques ſignes de vertu, ne rendent pas ſa mémoire moins odieuſe ni moins mépriſable : il fit trop de mal & trop peu de bien. Les querelles ſeules de religion, qu'il irrita en ſe flattant de les étouffer, devinrent une plaie incurable pour l'égliſe & pour

Il fit peu de bien & beaucoup de mal.

Il trouble l'empire par la théologie.

l'empire. Ammien, attaché fans fanatifme à l'ancien culte de Rome, s'exprime ainfi à ce fujet : » Il troubla, par une fuperftition de vieille » femme, le chriftianifme, tout fimple qu'il eft » en lui-même ; & s'appliquant plutôt à l'ap- » profondir curieufement, qu'à le régler avec » gravité, il y excita de grandes divifions & » les fomenta par des difputes de mots : il épuifa » les fonds deftinés aux voitures publiques, en » faifant aller & venir fans ceffe les évêques » pour tenir des conciles, où il vouloit être » l'arbitre du culte & de la croyance. « Le témoignage de cet hiftorien a d'autant plus de poids, que fon impartialité fembloit rendre fa religion douteufe : quelques-uns l'ont cru même attaché au chriftianifme.

Sentimens & plaintes des ariens.

Sans entrer dans le détail des querelles eccléfiaftiques, envenimées fans ceffe par la divifion des évêques & par les imprudences ou les cabales de la cour, il fuffira d'obferver une chofe effentielle. Les ariens s'enveloppoient de fubtilités trompeufes ; ils confeffoient en apparence la divinité du Verbe ; ils le difoient femblable au Père (*homoioufion*), mais ils rejetoient avec obftination le mot Confubftantiel (*homooufion*) ; fe plaignant qu'on embrasât le monde chrétien pour une fyllabe, pour un mot qui ne fe trou-

voit pas dans l'écriture : comme si ce mot n'avoit pas exprimé la chose même; comme si le jugement de l'église ne l'avoit pas consacré.

Le concile de Rimini en 359, composé de quatre cents évêques, dont plus des trois quarts étoient catholiques, après avoir refusé d'abord de rien changer au symbole de Nicée, intimidé enfin par les ordres de la cour, admit une formule qui portoit que *le fils est semblable en tout au père.* Le concile de Séleucie transféré à Constantinople fit de même. » Les souscriptions que » l'on exigea par-tout, dit Fleury *, causèrent » un grand trouble dans l'église. Ce fut une es- » pèce de persécution plus dangereuse que celle » des païens, en ce qu'elle venoit du dedans. » Presque tous signèrent, même sans être per- » suadés de l'erreur : très-peu s'en exemptèrent, » ou parce qu'ils eurent le courage de résister, » ou parce que leur obscurité les fit négliger.... » Tous les autres cédèrent au temps, les uns plus » tôt, les autres plus tard, soit par crainte, » soit par intérêt, soit par ignorance. Le pré- » texte de la paix & de la soumission à l'em- » pereur fit entrer presque tous les prélats dans » la communion des ariens. « Mais la fermeté

Conciles de Rimini & de Constantinople, où ils paroissent triompher.

---

* *Hist. Ecclésiast. l.* 14.

des Hilaire, des Athanase, &c. fut invincible, & la foi de Nicée triompha enfin de tant d'orages.

Zèle outré quelques saints évêques.

Il seroit à souhaiter que, dans les transports d'un zèle ardent, on eût toujours concilié la défense de la foi avec le respect dû au souverain. Quelques saints prélats attaquèrent Constantius par des écrits outrageans, adressés à lui-même; d'autres louèrent ces invectives, & écrivirent sur le même ton *. Un premier exemple en produisit, selon la coutume, de plus dangereux. On cessa de voir la majesté impériale, dans un prince qui favorisoit l'hérésie, quoiqu'on ne l'eût pas méconnue autrefois, dans les tyrans qui persécutoient le christianisme.

Pourquoi l'on étoit moins soumis qu'autrefois aux princes.

Cette différence de conduite naissoit de la différence de situation. Les évêques, en général, comblés de biens & d'honneurs par Constantin, aigris par les travers & les vexations de son fils, dont le caractère n'étoit rien moins qu'imposant; échauffés de la chaleur des disputes, si âpres en matière de religion, devoient naturellement franchir les bornes de l'ancienne modestie. Les plus vertueux d'entre eux se livroient aux transports du zèle; les autres s'enorgueillissoient de leur empire sur les esprits; quelques-uns,

* Voyez Fleury, & l'*Hist. de l'Église Gallic.*

courtisans flatteurs, donnoient l'exemple de l'ambition & de l'intrigue; quelques autres s'imaginoient honorer Dieu en bravant les princes.

Audace de Léonce de Tripoli.

Léonce de Tripoli eut l'audace de refuser une visite de respect à l'impératrice Eusébie. Il prescrivit le cérémonial qu'il exigeoit d'elle: » Quand » j'entrerai, qu'elle se lève aussi-tôt, qu'elle » vienne au-devant de moi, qu'elle s'incline » profondément pour recevoir ma bénédiction. » Quand je serai assis, elle se tiendra modeste- » ment debout, jusqu'à ce que je lui fasse signe » de s'asseoir. « L'impératrice demanda vengeance de cette insulte: l'empereur loua l'évêque, de peur d'essuyer aussi quelque outrage.

Le mal venoit de l'empereur.

C'est à la foiblesse & à l'imprudence de ce prince, qu'on doit attribuer la plupart des maux qui infectèrent l'église, & qui refluoient nécessairement sur la société. Sous un sage empereur, ou les disputes auroient été moins violentes, ou du moins l'autorité suprême n'auroit pas été avilie.

Excès dans Alexandrie.

Pour connoître parfaitement à quel excès de fureur & de scandale ces querelles pouvoient déja porter les chrétiens, il suffit de lire ce qui se passa dans Alexandrie en 356. Constantius voulut y établir sur le siège d'Athanase l'évêque George, arien, vrai brigand qu'il appeloit *le*

plus parfait des docteurs. Le duc d'Égypte, chargé de l'expédition & excité par l'intrus, livra aux cruautés de la soldatesque les catholiques zélés, hommes & femmes, tandis que leur pasteur prenoit la fuite. George ne monta sur le siège épiscopal, que pour y signaler également sa rage & son avarice. Il s'empara de la ferme des salpêtres & des salines; il imposa un droit sur des cercueils qu'il fit faire pour les enterremens, & dont on fut obligé de se servir. On le chassa, ne pouvant plus le supporter. Il revint bientôt en état de se rendre plus redoutable. Alexandrie, le berceau de l'arianisme, sembloit destinée à donner l'exemple de toutes les horreurs que l'esprit de secte devoit enfanter.



JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien. — Ses efforts pour détruire le christianisme.

A PEINE la mort de Constantius fut-elle connue, que tous les cœurs se tournèrent vers Julien. Ses exploits & ses vertus lui attiroient la vénération publique. On voyoit du prodige dans l'événement qui lui assuroit le trône sans combat. Constantinople le reçut avec autant d'allégresse que de respect. Il fit des funérailles magnifiques à l'empereur, qu'il affectoit de pleurer, mais qu'il ne pouvoit regretter véritablement. Un de ses premiers soins fut de créer une chambre de justice, pour la punition de ceux qu'on jugeroit avoir abusé de leur crédit sous le dernier règne. Trois célèbres délateurs, Paul, Apodème & l'eunuque Eusèbe, grand-chambellan, expièrent leurs crimes par le feu. On applaudit à cet acte de sévérité. On blâma quelques jugemens arbitraires qui tombèrent sur des innocens, comme il arrive presque toujours en pareilles occasions.

361. Julien reconnu avec joie.

Il punit les délateurs.

Il réforme e palais.

Les abus à réformer étoient sans nombre, surtout dans la maison du prince, où des hommes inutiles dévoroient la substance de l'état : mille barbiers, mille cuisiniers, le reste à proportion; gens avides, corrompus, dont le luxe & la rapacité n'épargnoient rien. Le trésor public se perdoit dans cet abîme. Julien s'en apperçut d'abord. Ayant demandé un barbier, & voyant entrer un homme en habit superbe : *Je demandois un barbier*, dit il, *& non pas un sénateur.* Ce valet, outre des gages & des gratifications considérables, avoit tous les jours la nourriture de vingt hommes & de vingt chevaux. Tous les barbiers furent congédiés, excepté un. *Encore est-ce trop*, dit le prince, *pour qui laisse croître sa barbe.* Il traita de même les eunuques, & tout ce qu'il ne jugea pas nécessaire.

Il s'occupe du bien public.

Une philosophie outrée présida peut-être à cette réforme. Mais les peuples durent se féliciter d'avoir un tel philosophe pour souverain, plutôt qu'un maître fastueux & prodigue. Il les mit à couvert des vexations de finance, & de la licence des soldats; il rendit la justice avec autant de soin que de promptitude; il s'en fit un devoir indispensable, & n'y chercha que le bien de ses sujets.

Flatterie repoussée.

Ennemi de la flatterie, un jour que les avocats applaudissoient avec transport à son jugement :

Je serois, dit-il, *fort sensible à ces éloges, si je croyois que ceux qui me les donnent, eussent le courage de me censurer, en cas que j'eusse décidé le contraire.* Une de ses principales maximes de gouvernement étoit, qu'*il faut s'en tenir aux lois & aux coutumes anciennes, à moins qu'une grande utilité publique n'oblige d'y déroger.* Maxime vraie, qu'il appliqua faussement au christianisme. Maxime de gouvernement.

Parmi des traits frappans de sagesse, on apperçoit dans ce prince une affectation de modestie, qui dégénéra quelquefois en indécence, & il eut en général le défaut d'outrer les choses louables. C'étoit la coutume que l'empereur accompagnât les nouveaux consuls au sénat. Mamertin & Névitte, décorés de ce titre, viennent au palais le jour de la cérémonie. Julien court au-devant d'eux, les reçoit dans leur litière, leur demande l'ordre pour partir, les place lui-même sur leurs chaises curules, les précède à pied, confondu avec la foule. Son panégyrique, prononcé par Mamertin, est parvenu jusqu'à nous. On y voit une flatterie ingénieuse, qui auroit dû ne pas plaire à une ame philosophe. Mais Trajan avoit bien écouté le discours de Pline; & ces panégyriques flatteurs n'étoient que trop d'usage. Modestie outrée de Julien à l'égard des consuls.

L'empereur haranguant un jour le sénat, on Il honore ex-

cessivement le philosophe Maxime.

lui annonce que le philosophe Maxime arrive d'Ionie. Il se lève brusquement : il va embrasser Maxime ; le fait entrer, le comble d'éloges ; il l'honore comme un ancien maître, dont les leçons méritent la plus vive reconnoissance. Il l'accompagne ensuite, lui serrant la main. Ses invitations & les honneurs qu'il rendoit à la philosophie, attirèrent dans le palais une foule de sophistes peu dignes de sa confiance ; l'extérieur de philosophe devint un masque pour l'ambition & l'intérêt. Les vrais philosophes sont toujc rares, même quand ils sont respectés.

Son palais est rempli de sophistes.

Il se propose d'abolir le christianisme.

Depuis long-temps Julien haïssoit le christianisme. Il l'abjura aussi-tôt qu'il se vit le maître. Son principal objet fut de détruire une auguste religion, qu'il envisageoit comme ennemie de la prospérité publique ; prenant sans doute pour la religion même, les abus qu'y mêloient les passions & les préjugés. Ses philosophes l'animoient à cette entreprise, & la plupart lui suggéroient des partis violens, également opposés à ses principes & à son caractère. Trop humain pour s'exposer au reproche de tyrannie ; trop habile pour ne pas prévoir les risques d'une persécution sanguinaire ; il forma son plan avec la plus profonde politique. Sans persécuter ouvertement les adorateurs de Jesus-Christ, il fit plus de mal que tous les persécuteurs.

Mais sans persécution ouverte.

» Il favoit, dit Libanius *, qu'on ne gagne » rien à vouloir forcer les confciençes ; qu'on » peut guérir quelquefois les maladies corpo- » relles en liant les malades ; mais que ni le fer » ni le feu ne peuvent détruire la croyance. Si » la main facrifie, le cœur la défavoue, accufe » la foibleffe du corps, & conferve fes premiers » fentimens. On ne change point d'opinion, » on feint de changer. Ces hypocrites vont » enfuite demander grace au parti qu'ils ont paru » abandonner; & ceux qui ont péri dans les » fupplices, reçoivent les honneurs divins. « Libanius, à en juger par ce paffage, méritoit l'eftime de l'empereur, qui, en effet, profita de fes confeils & de fa plume. Penfée de Libanius fur ce fujet.

Suivons Julien dans une affaire fi délicate. Comme grand-prêtre, il donne l'exemple du culte qu'il fe propofe de rétablir. Il préfide avec toute la ferveur de l'enthoufiafme aux cérémonies païennes; il fe montre plein de refpect pour les dieux : il en infpire aux ames fuperftitieufes; les autres fe font un devoir de paroître l'imiter. Une religion fans morale eft méprifable quand on l'examine de près. Les chrétiens avoient un avantage infini, en reprochant au paganifme ce Julien pratique avec zèle la religion païenne.

* *Or.* 13.

défaut essentiel; car ses sectateurs étoient réduits à emprunter de la philosophie l'idée & la connoissance des devoirs. Que fait Julien? Il tire du christianisme ce qu'il ne peut s'empêcher d'y reconnoître d'excellent à cet égard, & il s'efforce de l'introduire dans le paganisme. Il veut qu'on enseigne les préceptes de la vertu, qu'on les joigne aux exercices du culte; que la charité sur-tout, qui caractérise les chrétiens, soit pratiquée avec ferveur.

Il y introduit la morale.

Il donne des règles de vertu aux prêtres.

La conduite des prêtres ayant encore plus d'influence sur les mœurs que leurs discours, il les exhorte par ses écrits, à la sainteté du sacerdoce; & leur en trace le plan, jusqu'à leur interdire des lectures *qui allument peu-à-peu le feu des passions*. Il exige l'amour des dieux & celui des hommes, comme les premières qualités de leur état. Il ordonne que les prêtres soient respectés; mais aussi qu'ils se rendent respectables. Il peint la dignité de leur ministère, en les appelant *les interprètes des dieux auprès des hommes, & les cautions des hommes auprès des dieux*. C'est uniquement pour le bien des pauvres, pour l'intérêt de la veuve & de l'orphelin, qu'ils doivent, selon lui, visiter les grands & les magistrats.

Il tourne les chrétiens en ridicule.

En relevant ainsi l'idolâtrie, il saisit tous les moyens imaginables de miner sourdement le

christianisme. Persuadé que le ridicule & le mépris sont plus efficaces pour cet effet que les tortures; il défend de maltraiter, sous prétexte de religion, les *Galiléens*, (c'est le nom qu'il donne aux disciples de Jesus-Christ,) parce qu'ils sont, dit-il, *plus dignes de compassion que de haine; aveugles qui s'égarent sur l'essentiel, & qui abandonnent le culte des dieux, pour honorer des restes de cadavres & des ossemens de morts.* Il rappelle tous ceuxque Constantius avoit exilés, catholiques ou ariens; il rend aux évêques leurs églises, dans la vue de ranimer entr'eux les funestes dissensions qui faisoient tant de ravages; car il savoit, dit Ammien Marcellin, *que les bêtes féroces sont moins cruelles pour les hommes, que les chrétiens, en général, ne l'étoient dans leurs disputes les uns pour les autres.*

Il entretient les divisions entr'eux.

Enfin, il profite des excès du faux zèle, en y opposant une modération apparente. Maris de Chalcédoine, arien, vieillard aveugle, l'insulta publiquement dans un sacrifice : *Tais-toi, malheureux aveugle*, lui dit l'empereur; *le Galiléen, ton Dieu, ne te rendra pas la vue. — Je le remercie*, reprit l'évêque, *de m'épargner la douleur de voir un apostat tel que toi.* Julien continua le sacrifice sans répliquer.

Il oppose la modération aux outrages.

Les chrétiens avoient parmi eux des hommes

Il interdit

aux chrétiens l'enseignement des lettres & des sciences ; & même la fréquentation des écoles.

habiles, qui, enseignant les lettres & les sciences, insinuoient leur religion dans les esprits, & décréditoient le paganisme. Redoutables ennemis des philosophes, ils les combattoient avec les mêmes armes dont ceux-ci faisoient usage contre la vérité. Pour leur enlever cet avantage, pour les rendre méprisables par l'ignorance, l'empereur défend aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence, la philosophie ; sous prétexte que, ne croyant pas la doctrine religieuse des Grecs, ils ne peuvent, sans une honteuse imposture, employer des livres remplis de cette doctrine. Le même édit permet aux chrétiens de fréquenter les écoles ; mais un édit postérieur le leur défend, parce que *l'évangile doit leur suffire.* Défense qu'Ammien taxe d'inhumanité, & qui n'en étoit pas moins propre à produire son effet. On ne verra que trop dans la suite combien l'ignorance peut nuire à la religion ; & la politique de Julien prenoit une voie presque infaillible.

Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir.

Comme l'intérêt est le grand mobile du cœur humain, c'est par-là sur-tout que l'empereur attaque le christianisme. Les graces, les dignités, il les réserve pour les idolâtres ; il abandonne les fidèles au mépris & aux vexations. Il anéantit les privilèges des clercs ; il abolit les distributions fondées par Constantin en leur faveur, &

en faveur des veuves & des vierges ; il fait réparer les temples aux frais des chrétiens ; il les exclut de tous les emplois, disant que leur loi ne leur permet point de se servir de l'épée ; il leur ferme les tribunaux, parce que cette loi leur interdit les procès & les querelles. S'ils se plaignent d'être surtaxés par les gouverneurs, *l'évangile ne vous apprend-il pas*, répond-il, *à mépriser les biens de ce monde, & à souffrir les maux en patience ?* Il saisit une occasion de dépouiller l'opulente église d'Édesse, *pour faciliter aux Galiléens le voyage du royaume des cieux.* Il déclare que la diversité de culte sera une cause légitime de divorce ; moyen facile de multiplier les apostasies. Enfin, il emploie tous les ressorts d'une adroite politique, contre des hommes qu'il veut séduire & ébranler, mais dont il ne veut pas faire des martyrs.

Le zèle indiscret de quelques uns occasionne des violences.

Le zèle indiscret & téméraire de plusieurs chrétiens, qui renversèrent des autels, des statues & même des temples, ou qui troublèrent avec éclat l'ordre public, fit couler le sang dans les provinces. » En divers endroits, dit l'abbé de la » Blêterie, sur-tout en Orient où le climat » échauffe plus les esprits, les païens enflés de » leur fortune présente, insultèrent publique- » ment les chrétiens, qui, de leur côté, se sou-

» venant moins des règles de l'évangile que de
» leur profpérité paffée, rendoient injure pour
» injure, & infulte pour infulte. Des paroles
» on en venoit aux coups, & des coups à la
» fédition. « Il n'eft donc pas étonnant que des gouverneurs, ennemis du chriftianifme, aient porté la rigueur au-delà des bornes prefcrites. Mais quoi qu'en difent des écrivains eftimables, il paroît douteux qu'ils fe foient conformés en ce point à la volonté fecrète du prince. Les fupplices, pour fimple caufe de religion, étoient certainement contraires au but qu'il fe propofoit, & au plan qu'il avoit tracé avec tant d'art.

Superftition de Julien.

On ne peut douter au moins des travers où, malgré fa philofophie, une aveugle fuperftition l'entraînoit. Il égorgeoit des victimes fans nombre; les bœufs fembloient devoir manquer, s'il eût vécu. C'eft l'expreffion d'Ammien lui-même, qui affure que la dépenfe des facrifices, des cérémonies, devenoit onéreufe pour l'état; que les foldats fe raffafioient prefque tous les jours de la chair des animaux immolés; qu'ils buvoient exceffivement, fur-tout les Gaulois, & perdoient alors toute retenue. Selon faint Chryfoftôme, l'empereur, dans les cérémonies religieufes, étoit invefti d'une foule de débauchés. Saint Grégoire
de

de Nazianze l'accuse d'abominations secrètes, de sacrifices nocturnes où le sang humain étoit répandu. » Mais, comme le remarque l'abbé de » la Bléterie, on doit tenir pour suspectes des » découvertes divulguées après la mort de Julien, » dans un temps où la haine publique n'étoit » pas encore ralentie; & quelquefois des bruits » populaires produisent des histoires si bien » circonstanciées, qu'elles trompent les auteurs » les moins capables de vouloir tromper. « J'ajoute une observation plus frappante. Saint Grégoire, en invectivant contre Julien, parle de Constantius, non-seulement comme d'un prince admirable, mais comme d'un saint. Cette partialité est facile à concevoir par les circonstances, sur-tout dans le genre oratoire; elle doit apprendre au lecteur impartial à régler son jugement. Il faudroit bien peu connoître l'humanité, pour être surpris de voir les hommes les plus respectables, suivre quelquefois la prévention : il faudroit n'aimer ni la vérité ni la justice, pour ne pas mettre dans la balance les raisons qui, en ce cas, infirment leur témoignage.

Imputations suspectes de quelques auteurs.



CHAPITRE II.

Guerre de Perse. — Fin du règne de Julien.

362. Guerre entreprise contre les Perses.

En même temps que l'empereur travailloit à la ruine du christianisme, il méditoit une grande entreprise contre les Perses. Il se proposoit de venger sur Sapor les outrages faits au nom romain; & par son économie, par la sagesse du gouvernement, par la terreur qu'il avoit inspirée aux barbares, il s'étoit mis en état de porter la guerre au fond de l'Asie. Il partit de Constantinople l'an 362. Les provinces occidentales s'apperçurent à peine de son absence. Tout y demeura tranquille jusqu'à sa mort. Il ne fallut que son nom pour arrêter ces peuples avides & féroces, qui menaçoient toujours l'empire. Sapor lui ayant envoyé demander la paix, il jeta sa lettre avec mépris, disant *qu'il iroit bientôt lui-même porter la réponse*. C'étoit un héros incapable de montrer de la foiblesse ; mais quel héros peut compter sur la fortune ?

Calamités publiques.

Des calamités publiques furent comme le prélude du mauvais succès de son expédition. Nicomédie, qui avoit éprouvé depuis peu un horrible tremblement de terre, fut entiérement dé-

truite par une nouvelle fecouffe. Plufieurs autres villes effuyèrent le même défaftre; quelques-unes furent englouties par la mer. La féchereffe amena la pefte & la famine. Julien crut y remédier en taxant les denrées à bas prix. Il en fit venir des provifions confidérables ; mais les marchands abandonnèrent un commerce, où ils ne pouvoient gagner fuffifamment; & des riches avares achetèrent fous main tout le blé, pour le revendre à un prix exceffif. Exemple remarquable en faveur de la liberté du commerce. Antioche, qu'habitoit alors l'empereur, éclata en murmures contre lui.

Monopoles fur le blé.

Cette ville, prefque toute chrétienne, mais également voluptueufe & frivole, qui jugeoit des hommes par l'extérieur, qui vouloit du brillant, du fafte, des plaifirs; qui s'embarraffoit peu du mérite, ou plutôt le méprifoit ouvertement; n'avoit point diffimulé fes fentimens à l'égard d'un prince, dont la cour étoit une école de philofophie, & dont les mœurs auftères étoient la cenfure des mœurs nationales. Son air fauvage, fon cortège philofophique, fes dévotions fuperftitieufes, & principalement fa barbe longue & hériffée, (car il imitoit en ce point les philofophes,) égayèrent la malignité des citoyens. On le tourna en ridicule, on eut l'infolence de l'outrager par des fatires.

Julien outragé à Antioche.

Il se venge par le *misopogon.*

Il ne se vengea que par une satire plus juste, mais peu convenable à sa dignité. Dans cet ouvrage qui subsiste encore aujourd'hui, intitulé *misopogon*, c'est-à-dire, l'*ennemi de la barbe*, il affecte de se censurer lui-même, & de se reprocher mille défauts, pour peindre avec plus de vivacité les désordres d'Antioche. On lui répliqua, il se tut. Mais il protesta en partant que jamais il ne reviendroit dans cette ville. Il y laissa pour gouverneur Alexandre, homme dur & inquiet. *Je sais bien*, dit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement, mais Antioche mérite un tel gouverneur.* C'étoit avouer que la passion dirigeoit son choix; c'étoit manquer aux principes de sagesse qui honoroient sa philosophie.

Il pardonne à des assassins, & donne l'exemple aux troupes.

Plusieurs traits louables lui méritent ensuite de grands éloges. Dix soldats chrétiens avoient formé le complot de l'assassiner: il les punit seulement par des reproches. Ayant trouvé parmi les bagages beaucoup de vins & de liqueurs; *un soldat*, dit-il, *ne doit boire que le vin qu'il se procure par son épée; je suis soldat, je ne prétends pas être mieux traité que les autres.* Et il rejette avec indignation ces superfluités de luxe. Il déclare en haranguant ses troupes, qu'il exige dans la guerre une prompte obéissance, mais qu'ensuite *peu jaloux du privilège des princes, qui substituent*

leur volonté à la raison & à la justice, il permettra que chacun lui demande compte de ses démarches, & qu'il sera prêt à les satisfaire. Toujours donnant l'exemple du travail, de la patience & de la valeur, il fait de ses soldats autant de héros, & les conduit en habile général. C'est là qu'on reconnoît le grand homme.

Après une marche périlleuse par l'Assyrie, alors inondée, après s'être couvert de gloire aux sièges de Périsabor & de Maogumalque, il s'avance vers les bords du Tigre. En deçà de ce fleuve, étoit la ville de Coqué, près des ruines de la fameuse Séleucie; au-delà, Ctésiphon, capitale des Perses. Si la flotte romaine passoit de l'Euphrate dans le Tigre, au-dessous de Ctésiphon, où les deux fleuves se réunissent, elle devoit être exposée à une perte certaine; & l'armée auroit manqué de tout en assiégeant cette place. La connoissance de l'histoire servit l'empereur. Il savoit qu'on avoit creusé autrefois en ce lieu un canal qui pouvoit servir à ses desseins. Quoiqu'il n'en restât aucun vestige, il le découvrit à force de perquisitions. On le creusa de nouveau, & il y fit descendre la flotte.

363. Il arrive au bord du Tigre, & profite de l'histoire.

Le passage du Tigre n'en étoit pas moins périlleux. Des rives fort hautes, garnies de troupes & d'éléphans armés en guerre; à cette vue, les

Il passe le fleuve avec beaucoup de danger.

ſoldats perdoient courage. Julien leur donne des jeux militaires, pour diſſiper leur inquiétude; il fait en même temps ſes préparatifs, & commande l'embarquement à la faveur de la nuit. Les Perſes mettent le feu aux premiers vaiſſeaux qui ſe préſentent. *Courage*, s'écrie-t-il; *nous ſommes les maîtres du rivage : ce feu eſt le ſignal que j'ai preſcrit.* L'armée le croit, ſe raſſure, paſſe avec aſſurance, met en fuite les ennemis après un combat opiniâtre, pille leur camp, & admire plus que jamais ſon empereur.

Il renonce au ſiège de Ctéſiphon.

Ctéſiphon étoit regardé comme l'écueil de la puiſſance romaine. Les plus ſages furent d'avis de n'en pas tenter le ſiège, parce que la grande armée de Sapor approchoit. D'ailleurs Arbace, roi d'Arménie, & deux généraux, dont on attendoit le ſecours, n'arrivoient point. Julien prit le parti de les aller joindre, & de remonter le Tigre. Mais il ſe laiſſa tromper par un tranſfuge, qui feignant des mécontentemens, & le déſir de ſe venger de Sapor, vint ſe jeter entre ſes bras, pour l'entraîner à ſa perte. Se livrant à des promeſſes perfides, à de chimériques eſpérances, il brûla ſa flotte, il s'engagea dans l'intérieur du pays. Bientôt il trouva des campagnes dévaſtées, où il falloit combattre tout à la fois la faim & les Perſes.

Dans cette affreuse position, il délibère sur la retraite; il se détermine à s'avancer vers la Corduène, province de l'empire au midi de l'Arménie. Sapor, à la tête de ses troupes, vint troubler la marche. On ne cesse de combattre. Les Romains, presque toujours victorieux, éprouvent déja les horreurs de la famine; les Perses, quoique découragés, profitent d'un temps d'orage pour faire un dernier effort. Julien, sans cuirasse, combat avec son intrépidité ordinaire; il vole par-tout où le péril est plus pressant. Percé d'un javelot au foie, il tombe; bientôt on le revoit à cheval. Il perd tout son sang; il se fait porter dans sa tente, en criant que sa blessure n'est pas mortelle. A peine lui a-t-on mis l'appareil, qu'il veut retourner au combat; mais les forces l'abandonnent, & il sent approcher sa fin.

Sapor l'attaque dans sa retraite.

Combat où il est blessé.

La mort de ce héros est aussi étonnante que sa vie. Dans un long discours qu'il adresse à ses amis, il se félicite de voir son ame prête à se dégager des liens du corps; il remercie dieu de ne l'avoir fait périr ni par une conspiration, ni par une longue maladie, ni par le glaive d'un tyran. Il assure qu'après avoir vécu sans crime, constamment occupé de ses devoirs, ennemi du despotisme, zélé pour le bien de la patrie, il reçoit un trépas si glorieux comme une faveur

Sa mort courageuse.

du ciel: *car*, dit-il, *c'eſt une lâcheté égale de ſouhaiter la mort avant le temps, & de la craindre quand il faut mourir.* Il refuſe de nommer ſon ſucceſſeur; il s'en rapporte au choix de ſes amis, & ajoute qu'en bon citoyen, il ſouhaite d'être remplacé par un homme digne de gouverner la république. Il expire enfin, âgé de trente & un ans.

Ammien, plus croyable que perſonne, ſur l'hiſtoire de ce prince.

Les contes populaires qu'un zèle mal entendu a débités ſur la mort de Julien, ne méritent pas plus de croyance que les infamies & les cruautés dont on a voulu flétrir ſa mémoire, aſſez flétrie par ſa haine pour le chriſtianiſme *. Ammien étoit témoin oculaire, & ſon récit porte l'empreinte de la vérité. Admirateur des vertus de Julien, il ne diſſimule point ſes défauts, ſa vanité, ſa ſuperſtition, ſon penchant à la ſatire. Il blâme ſur quelques articles ſa conduite envers les chrétiens. L'impartialité d'Ammien a même induit en erreur des ſavans modernes, qui l'ont cru, comme je l'ai déja remarqué, partiſan du chriſtianiſme. Cet hiſtorien eſtimable peut donc fixer notre jugement ſur un héros, dont les qualités

* Parmi beaucoup d'autres abſurdités, on peut diſtinguer celle-ci. L'auteur inconnu des actes de ſaint Théodoret, qui ſe donne pour avoir ſuivi l'empereur, dit que l'armée ennemie étoit compoſée d'anges ſous la forme humaine.

morales & politiques auroient excité l'admiration générale, malgré ses travers, si l'apostasie ne l'avoit rendu exécrable aux yeux des chrétiens de son siècle. Que n'auroit-il pas écrit à sa louange s'il eût protégé la religion, puisqu'un saint évêque, en le décriant, a cru pouvoir célébrer Constantius, arien déclaré & mauvais prince?

En qualité d'auteur, Julien mérite la préférence sur la plupart de ses contemporains. La satire des Césars & le Misopogon sont les plus curieux de ses ouvrages. Dans le premier, il place au dessus de tous les autres empereurs le modeste & vertueux Marc-Aurele. Dans le second, il se venge en satirique des satires du peuple d'Antioche. Son livre contre le christianisme, exciteroit davantage la curiosité; il n'en reste que des fragmens dans la réfutation imparfaite de saint Cyrille d'Alexandrie. Ouvrages de Julien.

Les platoniciens modernes empruntoient beaucoup de choses de la doctrine chrétienne; ils s'efforçoient de couvrir par des allégories les absurdités du polythéisme. Leurs dieux n'étoient plus que des génies subordonnés à l'Être suprême. C'est apparemment ce qui faisoit illusion à cet esprit rare, & ce qui le rendoit la dupe de leurs folles superstitions. Par où les platoniciens le séduisirent.

Éloge qu'il fait des philosophes.

Sa lettre à Thémistius est un témoignage éclatant de son estime pour la philosophie. » En formant trois ou quatre philosophes, lui dit-il, » vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne feroit un grand nombre d'empereurs. Le philosophe est chargé dans l'univers d'un rôle important. Vous dites qu'il est » capable de donner des conseils avantageux à » l'état: il fait plus; il donne de bons exemples. » Ses actions viennent à l'appui de ses discours. » Comme il est lui-même ce qu'il veut que » soient les autres, sa conduite est plus persuasive & plus efficace que les ordres de ceux » qui ne savent que commander *. « La philosophie pratique pouvoit seule justifier cet éloge. Y avoit-il alors des Socrates ou des Phocions?

Hardiesse de Libanius à son égard.

Libanius éprouva plus que tout autre l'amitié de Julien. Ce fameux sophiste enseignoit à Antioche quand l'empereur y arriva. Il ne se montra point à la cour. *J'étois son ami*, dit-il, *& non pas son courtisan.* Julien piqué de son peu d'empressement, lui écrivit un billet de raillerie & de reproche, & reçut une réponse sur le même billet, presque dans le même goût. Il mande le philosophe, le prie à diner. — *Je ne dîne point*,

* Voyez la *Traduction de l'abbé de la Bléterie.*

répondit celui-ci. — *Hé bien nous ſouperons enſemble.* — *J'ai mal à la tête, je ne le puis pas.* — *Du moins venez me voir ſouvent.* — *Je viendrai quand vous me ferez avertir; je crains de me rendre importun.* Cette hardieſſe ne déplut point à l'empereur. Il fut toujours intimement lié avec Libanius.

Rien n'eſt plus connu dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, que les vains efforts de ce prince pour rebâtir le temple de Jéruſalem. Ammien raconte que le déſir d'immortaliſer ſon règne par de grands ouvrages l'y détermina; & que des tourbillons de flammes s'élânçant de terre à pluſieurs repriſes, empêchèrent les ouvriers de continuer. Les auteurs chrétiens lui attribuent un autre motif, celui d'enlever au chriſtianiſme la preuve tirée de la ruine des Juifs & de leur temple; ils ajoutent beaucoup de circonſtances miraculeuſes dont on trouve le détail dans nos hiſtoires eccléſiaſtiques. Nous ne connoiſſons point de miracle mieux atteſté, dit le ſavant Fleury.

Projet de rebâtir le temple de Jéruſalem.



JOVIEN.

363. Jovien élu empereur.

UNE consternation générale suivit la mort de Julien. L'armée victorieuse manquoit de tout ; elle se trouvoit environnée d'ennemis. Il ne restoit aucun descendant de constance-Chlore. Salluste, préfet d'Orient, refusa l'empire, & conseilla de différer l'élection, jusqu'à ce que l'armée de Mésopotamie pût y concourir. Mais on avoit besoin d'un chef: on élut Jovien, capitaine des gardes appelés *les domestiques*. Quoique jeune, adonné à la table, au vin & aux femmes, il se distinguoit par des qualités estimables, qui pouvoient un jour le corriger de ses défauts.

Il fait une paix honteuse avec Sapor.

Sapor envoya proposer la paix, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il voulût, en les amusant, les réduire aux dernières extrémités de la disette. Jovien lui dépêche aussitôt des ambassadeurs. Quatre jours se passent en négociations : l'armée ne continue point sa marche. Selon Ammien, on auroit pu, dans cet espace de temps, gagner la Corduène, & y trouver l'abondance & la sûreté. La faim étoit devenue insupportable, quand Sapor exigea la restitution des cinq provinces sur le Tigre, que son aïeu

Narsès avoit cédées à Galérius. Il demanda encore Nisibe, Singare, & quelques autres places de la Mésopotamie. Ces honteuses conditions furent acceptées. C'est la première époque du démembrement de l'empire.

Premier démembrement de l'empire.

Jovien repassa le Tigre, sans avoir eu la prudence de stipuler que les Perses lui fourniroient des provisions. Ses troupes n'eurent pendant six jours d'autre nourriture que la chair des chameaux & des autres bêtes de somme. Nisibe, qui avoit résisté trois fois à Sapor, demanda instamment la permission de se défendre elle-même. L'empereur, fidèle à son traité, força les habitans de sortir; & leur désespoir augmenta sa honte. Julien auroit, sans doute, péri glorieusement plutôt que de signer une paix si ignominieuse.

Retraite des Romains.

La conduite du peuple d'Antioche fera juger de l'indignation générale. Quoique Jovien fût chrétien zélé, quoique la mort de son prédécesseur eût excité dans la ville parmi les chrétiens la joie la plus indécente; ce peuple, bien loin de le recevoir avec les acclamations d'usage, l'accabla de traits satiriques, & en seroit venu aux excès d'une violente sédition, si le préfet Salluste ne l'eût un peu appaisé.

L'empereur, quoique chrétien, insulté à Antioche.

Cependant le séjour du prince à Antioche fut consacré au bien public. C'est là qu'il parut

Il protège le christianisme sans violence.

vraiment ſage, en guériſſant les plaies de l'égliſe, ſans troubler les conſciences ni l'état. Les païens étoient d'autant plus inquiets, que d'abord le faux zèle ſe déchaîna, abbatit les autels, inſulta, menaça les partiſans de l'idolâtrie. Mais Jovien n'ignoroit pas que la violence, en fait de religion, eſt en général une tyrannie auſſi abſurde qu'odieuſe; puiſqu'elle révolte au lieu d'éclairer, & qu'elle produit ſeulement l'hypocriſie pire que l'erreur. Il laiſſa donc à chacun le libre exercice de ſon culte. Il rendit aux égliſes & aux clercs leurs privilèges. Il rétablit les anciennes diſtributions de blé, les réduiſant néanmoins au tiers pendant la diſette. Il rappela d'exil ſaint Athanaſe, que les ariens avoient toujours en horreur, comme leur plus redoutable adverſaire. Dans un concile d'Antioche, où l'on confirma la foi de Nicée, l'empereur déclara ſon intention de n'inquiéter perſonne ſur la croyance, & de favoriſer quiconque travailleroit à concilier les eſprits. Les hérétiques cabalèrent ſans le ſurprendre; les catholiques triomphèrent ſans perſécution. Sa conduite doit être citée pour modèle, puiſqu'elle ne lui a procuré que des éloges.

Il meurt en Aſie.

On pouvoit eſpérer un règne équitable & pacifique. Jovien étoit attendu avec empreſſement

à Constantinople & à Rome. Fort empressé lui-même d'y recevoir l'hommage de ses sujets, il partit d'Antioche au mois de décembre. Mais sa fortune ne fut qu'un éclair. En Galatie, on le trouva mort dans son lit, étouffé vraisemblablement par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour en sécher les murailles. Il n'avoit que trente-trois ans.

Quoique ce règne ait été trop court, on doit le regarder comme très-avantageux au christianisme : si le successeur de Julien eût fait comme lui profession de l'idolâtrie, & se fut conformé à sa politique contre les chrétiens; deux exemples pareils en auroient vraisemblablement entraîné d'autres : un troisième empereur païen auroit pu étendre au loin les progrès du mal. C'est un prodige, dans l'ordre de la providence, de voir la religion la plus réprimante s'affermir au milieu des obstacles, malgré les fautes mêmes & les dissensions de ses sectateurs. Ce règne très-utile au christianisme



VALENTINIEN I. en Occident, & VALENS en Orient.

364. L'armée proclame Valentinien.

APRÈS un interrègne de quelques jours, l'armée élut empereur, à Nicée en Bithynie, Valentinien qui étoit resté à Ancyre. Son père Gratien, né en Pannonie d'une famille obscure, avoit fait une fortune considérable par sa valeur & par sa force extraordinaire; d'abord simple soldat, & enfin comte d'Afrique. Le fils, marchant sur ses traces, avoit acquis de la réputation dans les armées; & quoique peu instruit, excessivement sévère, & trop avide d'argent, il se distinguoit par des vertus dignes du trône.

On veut qu'il se donne un collégue.

Dès qu'il eut été revêtu des ornemens impériaux, les soldats demandèrent à grands cris qu'il se donnât un collégue, afin que l'empire ne se trouvât plus exposé au malheur de rester sans chef. Intrépide au milieu de cette sédition, adressant la parole aux troupes: » Il ne tenoit » qu'à vous, leur dit-il, de faire un autre em- » pereur; mais à présent que je le suis par votre » choix, c'est à moi de commander, à vous » d'obéir. Je ne refuse pas de prendre un collé- » gue; je me réserve le soin d'en choisir un, » quand

Sa réponse ferme.

» quand je le jugerai convenable, qui soit digne » de vous & de moi. » Ce discours imposa silence aux séditieux. Peu de temps après, Valentinien nomma auguste son frère Valens; en quoi il eut moins d'égard au bien public, qu'à l'intérêt de sa famille. Un de ses capitaines lui avoit dit avec franchise : *Si vous aimez votre famille, vous avez un frère; si vous aimez l'état, choisissez le plus digne.* Il auroit dû profiter de ce conseil.

Il s'associe son frère Valens.

A l'occasion d'une maladie que les deux empereurs eurent ensemble, on vit naître une accusation de magie, que l'ignorance superstitieuse rendit ensuite commune. Ils se laissèrent persuader que les amis de Julien avoient employé contre eux des maléfices. Ils firent informer juridiquement sur cet attentat. On mit à la torture le philosophe Maxime, objet de la haine de Valentinien. On ne trouva contre lui ni preuves ni indices. On ne laissa pas de le condamner à une amende énorme, parce qu'on le soupçonnoit de s'être enrichi dans le temps de sa faveur; mais sa fortune n'étant que médiocre, il fallut y proportionner l'amende.

Accusation de magie.

Les barbares, n'ayant plus à craindre un Julien, s'étoient mis en mouvement, & recommençoient leurs incursions. Les Allemands fondoient sur la Gaule & la Rhétie, (le Tirol, le Tren-

Incursions des barbares, de tous côtés.

tin, &c.); les Quades & les Sarmates, ſur la Pannonie; les Pictes & les Écoſſois, ſur la Grande-Bretagne; les Goths, ſur la Thrace; diverſes nations Maures, ſur les provinces d'Afrique; & Sapor ſe croyant libre de tout engagement après la mort de Jovien, vouloit conquérir l'Arménie, qu'avoient anciennement poſſédée les rois de Perſe. Pour faire face à tant d'ennemis, les deux auguſtes ſe partagèrent l'empire. Valens eut l'Orient; c'eſt-à-dire, l'Égypte, l'Aſie & la Thrace; Valentinien ſe réſerva l'Occident. Rome, depuis Maximien, n'étoit plus le ſéjour des princes. On avoit préféré Milan, dont la poſition convenoit mieux aux beſoins de l'empire, attaqué de toutes parts. La cour d'Occident fut fixée dans cette ville.

Partage de l'empire.

Réglemens de Valentinien pour rétablir les finances.

Rien n'étoit plus eſſentiel que de rétablir les finances, épuiſées par la guerre de Perſe, & de maintenir le calme intérieur, troublé ſans ceſſe par la diverſité de religion. Valentinien fit pour cela des réglemens politiques. Il déclara que perſonne ne ſeroit exempt des impoſitions, qu'exigeoit la guerre contre les barbares; que les officiers de ſa maiſon & les magiſtrats y contribueroient; qu'ils devoient donner l'exemple du zèle, ainſi que les clercs, qui font une profeſſion particulière de ſoulager les malheureux.

Les clercs ſoumis aux impoſitions.

On obſerve que Conſtantius, préciſément par le même motif, avoit exempté les clercs de cette taxe. Leur gain, diſoit-il, retournoit au profit des pauvres. Comme s'il eût été ſûr que la charité étoit plus forte que l'intérêt.

Les préſens que les villes faiſoient au prince, en certaines circonſtances, avoient été conſidérablement diminués par Julien, qui les regarda toujours comme un hommage purement volontaire. Valentinien les changea en tributs, & n'en diſpenſa que les ſénateurs. Le beſoin peut-être l'obligeoit de ſe ménager cette reſſource. Il publia du moins des lois ſévères pour empêcher les exactions, les vexations, plus onéreuſes ſouvent au peuple que les impôts mêmes. Préſens des villes changés en tributs.

Sa conduite, par rapport au ſecond objet, fut réglée par la prudence; chrétien & catholique décidé, il toléra l'exercice de la religion païenne, qu'il ne pouvoit proſcrire ſans exciter des troubles. Il laiſſa les prêtres du paganiſme en poſſeſſion de leurs privilèges; il promit même des récompenſes à ceux qui ſe comporteroient ſagement; il ne toucha point à l'autel de la Victoire, ſi cher aux Romains. Tolérance de Valentinien.

Quant aux philoſophes, prodigieuſement multipliés ſous Julien, ceux dont les vertus ne ſoutenoient pas ce titre, il leur ordonna de re- Il renvoie les faux philoſophes.

tourner dans leur pays; parce qu'*il eſt honteux*, (ce ſont ſes termes,) *que des hommes qui ſe vantent d'être à l'épreuve des coups de la fortune, n'aient pas le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.*

Il honoré & contient le clergé.

Il ſe fit un devoir de ne point entrer dans les queſtions de théologie, laiſſant aux évêques ce qui regarde le dogme, & ne ſe mêlant que de ce qui intéreſſe l'ordre politique de la ſociété. Saint Hilaire de Poitiers, emporté par l'ardeur du zèle, ſoulevoit une partie du peuple contre l'évêque de Milan, accuſé d'arianiſme. L'empereur lui ordonna de ſortir de cette ville.

Il annulle les donations faites aux clercs & aux moines par des femmes.

Plein de vénération d'ailleurs, pour l'épiſcopat, il oppoſa une barrière aux clercs & aux moines intéreſſés, en leur défendant de fréquenter les maiſons des veuves, des orphelines, & en déclarant dévolues au fiſc les donations qu'une femme leur feroit, ſous prétexte de piété, même par teſtament. Il défendit, comme avoit fait Conſtantin, d'admettre à la cléricature ceux qui devoient porter les charges publiques. Avec de ſages précautions, on auroit pu dès le commencement prévenir la néceſſité fâcheuſe de ces lois.

L'égliſe tranquille en Occident.

Sous un tel gouvernement, les diſcordes de religion parurent éteintes, & la catholicité y

gagna beaucoup. Valens au contraire, arien impitoyable, ne cessa de persécuter les catholiques, sans pouvoir établir solidement l'arianisme.

Défenseurs, établis dans les villes.

Une institution louable, commune aux deux princes, fut de faire élire parmi les notables de chaque ville des *défenseurs*, destinés à protéger les foibles, à veiller au maintien de l'ordre & de la justice, à s'élever contre les abus & les vexations, non par la force coactive, qu'ils n'avoient point entre les mains, mais par les remontrances, les oppositions juridiques, & le recours aux tribunaux supérieurs. Malheureusement plus les désordres sont communs dans un état, moins aussi de pareilles fonctions y peuvent être exercées d'une manière efficace.

365. Tyrannie de Valens.

Tandis que Valentinien secouroit la Gaule contre les Allemands, qui n'ayant pas reçu les présens, ou plutôt l'espèce de tribut établi par un long usage, faisoient des courses au-delà du Rhin; Valens fut sur le point d'être détrôné. Procope, parent de Julien, avoit disparu après la mort de ce prince, dont on le soupçonnoit d'ambitionner la succession. Il apprit dans sa retraite la mauvaise disposition des esprits contre Valens, déja représenté comme un Tibère, parce que Pétrone son beau-père étoit un Séjan. La tyrannie de Tibère sembloit revivre dans un édit,

par lequel on condamnoit à mort, non-seulement les auteurs des libelles diffamatoires, mais ceux qui oseroient garder ces libelles.

Procope veut le détrôner, & périt.

Quoique Procope n'eût ni le génie ni le courage qu'exigent les grandes entreprises, il débuta cependant avec succès. Proclamé auguste par quelques cohortes, il se rendit maître sans peine de Constantinople & de la Thrace. Il s'empara même de Cyzique, capitale de l'Hellespont; mais l'année suivante, trahi par ses généraux, dont il ne méritoit point les services, il fut défait en Phrygie & livré à l'empereur, qui le fit exécuter sur le champ.

Guerre avec les Allemands.

Valentinien ne secourut point son frère : les Allemands exerçoient alors ses troupes. Jovin, excellent général, employé contre les barbares, les attaqua séparés en plusieurs corps, remporta sur eux trois victoires, & les força de respecter les frontières. Un roi de cette nation fut inhumainement pendu par des soldats. Jovin alloit en punir leur tribun, si les soldats eux-mêmes n'avoient protesté qu'eux seuls étoient coupables de ce meurtre.

Les Romains barbares & perfides.

Mille traits atroces flétriront désormais les Romains. Mêlés avec les barbares, ils en ont pris les mœurs, ils y ont ajouté leurs propres vices. Les trahisons, les cruautés, les crimes les

plus noirs ne les effraient plus. Ils craignoient les entreprises de Vithicabe, autre roi germain: n'ayant pu s'assurer de sa personne, ils corrompirent un de ses domestiques, & l'engagèrent à l'assassiner. Si les anciens Romains avoient eu cette conduite, Rome ne seroit rien dans l'histoire.

On reproche à Valentinien plusieurs actes d'une rigueur excessive, qui approche de la tyrannie. Il avoit pour maxime, que *la sévérité est l'ame de la justice, & que la justice est l'ame de la souveraineté.* Mais il ignoroit que pour être véritablement juste, il faut n'être sévère qu'à l'égard du crime, & qu'en outrant la sévérité on tombe dans l'injustice. Le célèbre Prétextat, préfet de Rome, fort attaché au paganisme, connoissoit mieux les règles que l'autorité doit se prescrire. La douceur tempéra toujours son incorruptible équité, & l'on respecta toujours ses jugemens, comme une source du bien public. Il appaisa les troubles que le schisme d'Ursin avoit excités. Cette affaire scandaleuse doit être rapportée en peu de mots.

Valentinien trop sévère.

Prétextat, sage préfet de Rome.

Après la mort du pape Libère, fameux pour avoir souscrit un formulaire des ariens, Damase fut élu canoniquement. La soif des honneurs & des richesses lui suscita un rival. Selon Am-

366.

Le siège de Rome excitoit déja l'ambition.

mien, les ambitieux tournoient leurs vues avec ardeur sur cette place éminente, qui, autrefois ne présentoit que des travaux & des dangers. » Ils voient, dit-il, qu'elle leur procurera le » moyen de s'enrichir par les libéralités des » dames, de se faire porter sur des chars, de » se montrer superbement vêtus, d'avoir une » table mieux servie que celle des rois : plus » heureux, s'ils imitoient la vie de quelques » prélats de province, qui, par leur frugalité, » leur simplicité, leur modestie, se rendent » chers au dieu éternel, & respectables à ses » vrais adorateurs. «

Ursin le dispute à Damase : schisme scandaleux.

Ursin, diacre de l'église romaine, voulut enlever le pontificat à Damase, forma un parti, & reçut l'ordination. Il soutint un siège contre les partisans du pape. Une basilique où il s'étoit retranché, devint un champ de bataille. Cent trente-sept personnes y périrent. L'empereur l'exila; le préfet chassa les schismatiques à main armée; mais le schisme ne fut entiérement éteint que plusieurs années après. On doit le regarder comme le prélude des maux affreux, que l'ambition fit naître au sein de l'église. Le mal, sans doute, étoit déja grand, puisque l'exemple de tant de saints évêques n'étoit plus une assez forte barrière. *Faites-moi évêque de Rome, & je me ferai*

chrétien. Prétextat le disoit par plaisanterie, à la vue des scandales dont il fut témoin.

Origine & établissemens des Goths.

Tandis que Valentinien maintenoit la tranquillité en Occident, Valens troubloit l'Orient par le zèle de l'arianisme. En même temps il attiroit sur l'empire des ennemis capables de le renverser, les Goths déja célèbres & que nous verrons bientôt établir leur domination en Occident. La Scandinavie, (aujourd'hui Suède & Norwége,) appelée par les anciens *la pépinière des nations*, dont une province conserve encore le nom de Gothie, paroît aux savans les plus judicieux avoir été la première patrie de ce peuple. Quelques siècles avant l'ère chrétienne, il en étoit sorti pour former des établissemens ailleurs. Les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Érules, peuplades gothiques, se fixèrent dans la Germanie. Le gros de la nation pénétra, au second siècle, jusques sur les bords des Palus-Méotides, s'y établit, & de-là étendit rapidement ses conquêtes. Sous le règne de Valens, les Goths possédoient la Dacie, (aujourd'hui la Valachie, &c.). On les distinguoit en Ostrogoths & en Visigoths; les premiers, établis sur le Pont-Euxin & vers les bouches du Danube; les autres le long de ce fleuve.

La Scandinavie.

Qualités de

Beaux hommes, belliqueux, sensés, chastes,

ce peuple ; ses rapports avec l'empire.

constans, ils se distinguoient de la foule des barbares par des qualités supérieures. Leurs princes ne portoient que le nom de juges, plus respectable à leurs yeux que celui de rois. Leurs lois, précises & claires, étoient invariablement observées. (Elles se trouvent dans le code Théodoric; nous en parlerons ailleurs.) Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, avoient réprimé cette nation conquérante. Galérius & Constantin en avoient tiré du secours. Les Goths s'étoient obligés de fournir quarante mille hommes de troupes auxiliaires, quand on les demanderoit. Julien les méprisa. Après sa mort, ils commencèrent de nouveau à se faire craindre. On leur paya des contributions, pour racheter la petite Scythie qu'ils ravageoient. Valens ensuite alluma la guerre par son imprudence.

Valens leur fait la guerre avec succès.

Ils avoient envoyé des troupes à Procope, le croyant légitime empereur, comme parent de Julien. Trois mille Goths, enveloppés dans leur retraite, mourant de faim, mirent bas les armes, & furent traités en prisonniers. Leur roi Athanaric les redemanda, représenta en vain que leur détention étoit injuste. L'empereur refusa de les rendre. La guerre devint inévitable. Il s'y prépara du moins avec de sages précautions. Son économie lui fournit assez de ressources, pour

qu'il pût diminuer les impôts, loin de les augmenter. La supériorité de ses forces réduisit les barbares, après trois campagnes, à recevoir les conditions de paix qu'il leur imposa, & à s'obliger de ne point passer le Danube. Mais les Goths conservèrent leur ressentiment; ils attendirent des circonstances plus favorables : Valens succombera un jour sous leurs efforts.

Perfidie des Romains, à l'égard des Allemands & des Saxons.

D'un autre côté, Valentinien défit les Allemands à Sultz sur le Necker, & conclut ensuite un traité par lequel les deux peuples s'engagèrent à ne point entrer dans le pays l'un de l'autre. Les Romains violèrent cet engagement; ils construisirent des forts sur les terres des barbares. Ceux-ci taillèrent en pièces les travailleurs. Ainsi les traités, sans bonne foi, ne servoient qu'à préparer de nouveaux massacres. Les Saxons, autres barbares, qui avec des barques légères, remontoient les fleuves, & portoient au loin leurs brigandages, éprouvèrent aussi la perfidie des Romains. On venoit de leur accorder une trève, on leur avoit permis de se retirer; on leur dressa cependant une embuscade, où ils périrent en se défendant avec fureur. Pour que ces indignités fussent utiles, il auroit fallu pouvoir exterminer des nations innombrables, d'autant plus terribles qu'on irritoit leur vengeance.

Autre affaire de Germanie.

Macrien, roi des Allemands, donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Valentinien, pour le mettre aux prises avec des ennemis étrangers, sollicite le roi des Bourguignons, qui habitoient vers la source du Mein, à venir le joindre contre eux. Les Bourguignons arrivent au bord du Rhin; mais les Romains ne paroissent point. Après les avoir inutilement attendus, furieux de se voir trompés, ils massacrent tous les sujets de l'empire qui leur tombent entre les mains, & retournent chez eux sans avoir attaqué les Allemands.

Cruauté de Valentinien.

L'empereur n'épargnoit pas ses propres sujets. Emporté & violent, quoiqu'il publiât des ordonnances très-sages, il commettoit des injustices cruelles. Un gouverneur ayant demandé un meilleur poste: *Puisqu'il n'est pas content de sa place*, dit-il, *je vais lui en donner une autre; qu'on lui tranche la tête.* L'ordre fut exécuté. Il faisoit nourrir de cadavres deux ours, dont il prenoit un soin tout particulier. Maximin, préfet des Gaules, possédoit sa confiance, homme sanguinaire, qui avoit le front de dire: *Personne ne doit se flatter d'être innocent, quand je veux qu'il soit coupable.* Les Romains se montrent plus barbares & plus vicieux de jour en jour.

Deux rois

On les voit avec horreur se fouiller par tra-

hison du sang des princes. Para, roi d'Arménie, étant devenu suspect à Valens, le comte Trajan est chargé de le faire périr; on l'invite à un festin; on l'y assassine. Gabinius, roi des Quades, se plaint de ce que Valentinien fait bâtir un fort sur ses terres. On envoie dans le pays un fils du préfet Maximin, avec le titre de duc. Ce duc invite de même le roi, qui se livre à lui sans défiance, & qui est égorgé au sortir de table. assassinés en trahison par les Romains.

Un meurtre si infâme occasionna la mort de l'empereur. Les Quades passent le Danube, mettent tout à feu & à sang. Valentinien, à son tour, porte le ravage dans leur pays. Ils lui envoient alors des députés pour demander grace. C'étoient les principaux de la nation, mais si mal vêtus & d'un extérieur si grossier, qu'il parut douter si cette députation n'étoit pas une insulte. Plus ils s'humilient, moins leurs excuses font d'effet sur lui. Transporté de colère, il leur parle avec violence, se rompt une veine, & expire bientôt après. » Il fut, dit M. le Beau, » la dernière victime de cette fougueuse colère, » qui avoit coûté la vie à un grand nombre de » ses sujets : prince guerrier, politique, reli- » gieux; mais violent, hautain, avare, sangui- » naire, & trop loué peut-être par les auteurs

375. Mort de Valentinien I.

» chrétiens, qui par l'effet d'une prévention » trop ordinaire, lui ont pardonné tous ses » défauts pour une seule vertu qui leur étoit » favorable «.



VALENS en Orient ; GRATIEN en Occident.

GRATIEN, fils aîné de Valentinien, âgé de seize ans, étoit auguste depuis sa neuvième année. Ce prince religieux, élève du poëte Ausone, nourri dans la piété & dans l'étude des lettres, plus que dans la science du gouvernement, joignoit à de bonnes qualités un caractère foible, un goût immodéré pour la chasse & pour les exercices où l'on brille par l'adresse, des penchans enfin trop peu compatibles avec les grands devoirs de la souveraineté. L'armée osa lui donner un collègue dans la personne de son frère Valentinien, enfant de quatre ans. Il montra de la modération en l'acceptant, & un bon cœur en le traitant comme son propre fils. Mais le commencement de son règne fut d'ailleurs souillé par une injustice énorme; tant les princes sont exposés à s'égarer, quand leurs propres lumières ne suffisant pas, ils se gouvernent, sans le savoir, par les passions d'autrui! Des intrigues de cour noircirent à ses yeux l'innocence même; il fit exécuter à Carthage le comte Théodose, qui venoit d'étouffer en Afrique la révolte d'un prince Maure, qui avoit auparavant sauvé la

375. Gratien succède à Valentinien.

Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme.

Grande-Bretagne; qui, dans toutes les occasions, s'étoit montré le plus ferme appui de l'empire; & qui relevoit la gloire de ses triomphes par le mérite de la modestie. Le préfet Maximin fut vraisemblablement l'auteur de sa condamnation; mais ensuite convaincu lui-même de plusieurs crimes, il eut la tête tranchée, ainsi que deux autres ministres de tyrannie. L'empereur renouvela l'ancien privilège des sénateurs, de n'être point mis à la question; privilège que le barbare Maximin avoit toujours méprisé.

Maximin puni justement.

Valens n'est plus qu'un tyran.

L'Orient devenoit tous les jours plus malheureux sous l'empire de Valens. Ce prince défiant, lâche & cruel, avoit quelque temps contenu ou dissimulé ses vices. En persécutant la religion catholique, il avoit du moins à d'autres égards donné des marques d'équité. Sa victoire sur les Goths lui faisoit honneur. Des avantages médiocres remportés sur le roi de Perse lui enflèrent l'ame. Il crut pouvoir n'écouter que ses flatteurs & ses passions : il immola tous ceux que lui dénonçoit la calomnie; il se rendit inexorable dans l'exercice du despotisme, *parce que*, disoit-il, *quiconque s'appaise facilement, s'écarte facilement de la justice.* La haine publique & de fréquentes conspirations prouvèrent combien

bien ſa maxime étoit fauſſe & ſon gouvernement injuſte.

On ſoupiroit pour le moment où il ceſſeroit de vivre ; on conſultoit la magie pour connoître ſon ſucceſſeur. Théodore, un de ſes ſecrétaires, homme reſpectable & chéri, ſe laiſſa tromper par les preſtiges de quelques devins, qui lui annonçoient l'empire. Ce complot donna lieu à de terribles exécutions ; les innocens périrent, confondus avec les coupables ; le crime ſuppoſé de magie fit abandonner aux bourreaux ceux que l'on ne pouvoit accuſer de crimes réels.

Conſpiration de Théodore cruellement punie.

Alors les feux s'allumèrent pour le ſupplice des philoſophes, la plupart infatués de viſions abſurdes. Avec leurs livres, on en brûla pluſieurs de phyſique, de juriſprudence & même de littérature. Le célèbre Maxime, le maître de Julien, eut la tête tranchée à Éphèſe. Il avoua qu'il étoit inſtruit de l'oracle en faveur de Théodore ; mais il ajouta que l'honneur de la philoſophie ne lui permettoit pas de trahir le ſecrèt de ſes amis. » Sa mort, ſelon M. le Beau, ne » parut injuſte qu'aux zélés partiſans de l'ido- » lâtrie. « Le crime, pour lequel il mourut, ne paroît cependant ni conſtaté ni capital. Suppoſa-t-on qu'il falloit le punir alors d'avoir enſeigné des erreurs à Julien ?

Supplice de Maxime, & d'autres philoſophes.

Les Huns vont causer une révolution.

Tout ce que l'empire avoit souffert des barbares, n'est rien en comparaison de ce qui nous reste à raconter. Pour se former une idée juste de la révolution, il est nécessaire de connoître les Huns, dont elle fut proprement l'ouvrage, ce peuple si terrible, que l'historien des Goths, Jornandès, le dit né du commerce des diables avec des sorcières. Le savant M. de Guines a puisé dans la littérature chinoise les notions, qu'on ne pouvoit trouver ailleurs sur cette matière. Les Huns, absolument inconnus en Europe, où ils devoient causer tant de malheurs, étoient connus à la Chine plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. Ils habitoient au nord de cet empire, cinq cents lieues de pays, d'occident en orient, jusqu'aux Tartares Mantchéous ; & trois cents lieues, du septentrion au midi, jusqu'au Tibet & à la grande muraille de la Chine.

Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siècles.

Mœurs de ce peuple féroce.

Ces Huns étoient également hideux & féroces; vivant de racines crues, ou de chair simplement mortifiée entre le dos du cheval & les membres du cavalier; regardant comme un sépulcre toute espèce d'habitation fermée ; errant avec leurs troupeaux à travers les montagnes & les forêts ; transportant leur famille sur des charriots; presque toujours à cheval, & ne combattant point à pied; d'une adresse prodigieuse à tirer de l'arc,

même en fuyant ; sans lois pour l'usage des femmes ; ne connoissant d'autre vertu qu'une valeur intrépide, & une rare fidélité à leur parole ; faisant des incursions continuelles sur les terres de leurs voisins, & cherchant avec ardeur à envahir des pays plus favorisés de la nature que leurs déserts. Les empereurs chinois avoient construit la grande muraille d'environ quatre cents lieues pour se mettre à couvert de leurs entreprises. C'étoit, en un mot, ce que la Tartarie a jamais produit de plus redoutable.

Les Huns fondent sur l'Europe

Des guerres civiles s'étant allumées parmi les Huns, ceux du nord, vaincus, se retirèrent à l'occident. Plusieurs hordes se réunirent vers la Sibérie. De nouvelles peuplades, qui fondoient sur la Tartarie occidentale, les poussant vers le midi, ils passèrent le Wolga. Ils attaquèrent les Alains, établis aux environs des Palus-Méotides, (la mer de Zabache ou d'Azow ;) nation nomade comme eux, mais composée d'hommes bien faits & moins sauvages ; barbares cependant qui écorchoient leurs ennemis après les avoir tués ; & qui de la peau, enlevée avec la tête, faisoient des housses pour leurs chevaux. Les Alains se dispersèrent, les uns en-deça, les autres au-delà du Tanaïs (le Don), d'autres vers le Danube. Le vaste pays entre le Wolga & le

Tanaïs fut occupé par les Huns. Ils ne s'y fixèrent pas long-temps.

Ils chassent les Alains, ensuite les Goths.

Avides de nouvelles conquêtes, ils franchirent le Tanaïs, massacrèrent les Alains & les barbares du voisinage, ou les forcèrent de se joindre à eux. Ils chassèrent les Ostrogoths au-delà du Borysthène (le Dnieper,) ensuite du Niester. Enfin ils attaquèrent les Visigoths, qu'ils firent reculer jusqu'au Danube. » Il sembloit, dit Montesquieu, que ces nations se précipitassent les » unes sur les autres; & que l'Asie, pour peser » sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids. «

376. Les Visigoths demandent le passage du Danube.

Les Goths, dont le roi Ermanéric avoit étendu les conquêtes, depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique, saisis de terreur, se figurant les Huns comme des monstres qui venoient dévorer les hommes, ne pensoient qu'à trouver un asyle contre leur furie. Les Visigoths, au nombre de près de deux cents mille, se présentent sur le rivage du Danube. Ils conjurent les Romains de leur permettre le passage, de les recevoir dans l'empire en qualité de sujets; ils s'offrent à le défendre jusqu'à la mort. On envoie prendre les ordres de Valens. Flatté d'acquérir un peuple entier de soldats, sans prévoir qu'ils pourroient devenir bientôt de formidables ennemis, il leur accorde un établissement en Thrace, à condition

Valens les reçoit.

qu'ils remettront leurs armes avant de paſſer le fleuve, & que leurs enfans ſeront diſperſés en Aſie pour ſervir d'otages. Mais les Romains s'empreſſent plus à les dépouiller, qu'à les déſarmer au paſſage. Les barbares, profitant de leur funeſte avarice, conſervent preſque tous leurs épées & leurs javelots: ils les achetoient volontiers en abandonnant tout le reſte; ils ſacrifioient même l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. On fait monter le nombre de leurs guerriers, ſeulement à deux cents mille hommes.

Parurent enſuite les Oſtrogoths, après avoir campé quelque temps aux environs du Nieſter. Cette multitude d'hôtes dangereux parut trop à craindre: on rejeta leur demande. Mais tandis que les troupes s'éloignoient du Danube pour eſcorter les premiers venus, qu'on vouloit éloigner du fleuve, les autres le paſsèrent ſans obſtacle. Dès-lors plus de barrière entre les Romains & la nation qui les menaçoit depuis longtemps. Les Oſtrogoths paſſent malgré lui.

Ces barbares étant une fois dans l'empire, il falloit veiller ſur eux avec prudence, & ne pas les irriter par des traitemens injuſtes. Lupicin, comte de la Thrace, fit tout le contraire. Il les laiſſa manquer de tout, les réduiſit à vendre leurs propres enfans pour des nourritures dé- Ces barbares maltraités, pillent la Thrace.

testables, tels que des chiens; il les mit en fureur par une perfidie qui fut le signal de la révolte. Il avoit invité à un festin Fritigerne & les principaux chefs des barbares. Tout-à-coup on entend les cris de leurs gardes que les Romains massacroient. Les Goths qui étoient hors de la ville, déja furieux de ce qu'on les empêchoit d'acheter des vivres au marché, accourent en armes. Le tumulte augmente, Fritigerne voit le péril avec un sang froid admirable: *cette querelle entre les deux nations*, dit-il, *pourroit avoir de funestes conséquences, si nous n'allons rétablir le calme en nous montrant.* Aussi-tôt il sort l'épée à la main avec les autres chefs; il rejoint ses guerriers, se met à leur tête, & se déclare l'ennemi des Romains. Marcianopolis en Mésie fut le théâtre de cette scène. Les Goths inondent bientôt la Thrace, y répandent la désolation & la terreur. Ils invitent les Huns & les Alains, qui les avoient chassés de leurs terres, à grossir leur armée & à partager les dépouilles: c'est en se réunissant que les barbares devenoient si forts.

Valens marche contre eux avec de mauvaises troupes.

Valens conclut la paix avec Sapor, pour venir en personne défendre la Thrace. Follement persuadé que les Goths seroient les défenseurs de l'empire, il avoit licentié la plupart des an-

ciennes troupes; il avoit exigé une taxe, au lieu des ſoldats que devoient fournir les villes & les provinces; enfin, il avoit attiré l'ennemi, & s'étoit privé du ſecours le plus néceſſaire. De nouvelles troupes, levées à la hâte, composèrent ſon armée. Cependant on avoit grand beſoin de courage & de diſcipline.

378. Il néglige le ſecours de Gratien, & perd la bataille d'Andrinople.

Il arrive à Conſtantinople, dont les environs étoient déja infeſtés par les barbares. Gratien, vainqueur des Allemands, marchoit en perſonne à ſon ſecours. La jalouſie & la vanité l'empêchent de l'attendre; il veut avoir tout l'honneur de la victoire. La bataille d'Andrinople trompe cruellement ſes eſpérances. Fritigerne emploie avec ſuccès la ruſe & la valeur, & taille en pièces les Romains. Valens périt. Les circonſtances de ſa mort ſont incertaines. On raconte qu'étant bleſſé, il ſe retira dans une chaumière, & que les Goths y mirent le feu ſans ſavoir qu'il y étoit. On ajoute que le peuple d'Antioche qui le haïſſoit, avoit coutume auparavant de dire, par manière d'imprécation : *Qu'ainſi Valens puiſſe être brûlé vif.* Le rapport de l'imprécation avec le feu de la chaumière, ſuffiſoit pour rendre ce récit le plus commun, puiſqu'il approche le plus du merveilleux.

Circonſtances incertaines de ſa mort.

Si les Goths avoient connu l'art des ſièges,

Les Goths

échouent dans les sieges par ignorance.

toute la Thrace devoit être subjuguée. Ils ne connoissoient pas même les machines que l'on y employoit. Une énorme pierre, lancée du rempart d'Andrinople, étonna tellement leur bravoure, qu'ils auroient pris la fuite, s'ils n'avoient été retenus par les généraux. Andrinople, Périnthe, Constantinople, furent attaquées sans succès. Mais ils étendirent au loin leurs ravages.

Mais ils portent le ravage depuis la Grèce jusqu'à la Pannonie.

D'autres barbares s'étant joints à eux, ils pénétrèrent jusques dans l'Achaïe, d'une part, & dans la Pannonie, de l'autre. Fritigerne, étonné de ne point trouver de résistance, admiroit l'imprudence des Romains, qui se croyoient les maîtres d'un pays qu'ils ne savoient pas défendre: *ils le possèdent sans doute*, disoit-il, *au même titre que des troupeaux possèdent les prairies où ils paissent.*

Principe des barbares.

Ces mots expriment le premier principe de tous les barbares du nord. Ils croyoient que la force faisoit le droit ; que ce qu'on enlevoit avec l'épée étoit légitimement acquis ; que ce qu'on ne pouvoit défendre avec l'épée étoit légitimement perdu. Ces féroces conquérans, accoutumés dès l'enfance à braver la mort, & à regarder comme un bonheur de mourir les armes à la main, devoient bientôt mépriser un peuple d'esclaves, & des princes mous,

faſtueux & imprudens. Les barrières de l'empire une fois rompues, ils devoient le démembrer comme la proie du plus fort.



Digitized by Google

GRATIEN & VALENTINIEN II en Occident; & THÉODOSE en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien.

379. Gratien s'associe Théodose, & lui cède l'empire d'Orient.

GRATIEN, arrivé à Constantinople, sentant le besoin qu'il avoit d'un puissant appui, jeta les yeux sur Théodose, fils de ce grand général dont il avoit ordonné le supplice. Théodose, après la mort de son père, s'étoit retiré en Espagne sa patrie, où il se rendoit également cher & respectable par sa conduite. Quoiqu'il eût acquis dans les armées une réputation brillante, il vivoit tranquille dans l'obscurité d'une campagne. Ce qui lui fait peut-être le plus d'honneur, c'est qu'on le jugeoit incapable de vouloir venger un père illustre, victime de l'injustice.

On le rappelle; on lui donne le commandement des troupes. Il défait une armée de Goths & de Sarmates, près du Danube. L'empereur le fait son collégue, & lui cède l'empire d'Orient, auquel il ajoute une partie considérable

de l'Illyrie, la Dacie, la Mésie, & toute la Grèce, pays que désoloient les barbares.

Qualités de Théodose.

Le nouvel auguste, âgé de trente-deux ans, ne manquoit ni de courage ni de magnanimité; à plusieurs égards il étoit digne du rang suprême. *L'essentiel pour un bon prince*, disoit-il, *n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.* Sa femme Flaccille l'excitoit sans cesse à la vertu, & lui en donnoit l'exemple. Elle lui disoit souvent : *n'oubliez jamais ce que vous avez été, & ce que vous êtes.* Zosime peint Théodose comme un prince voluptueux, injuste, environné de bouffons & d'eunuques qui le gouvernoient; ne méritant par lui-même aucun éloge, redevable à ses généraux de toute sa gloire. Mais la partialité de cet auteur contre les princes chrétiens rend son témoignage fort suspect.

Reproches que lui fait Zosime.

Les barbares admis dans les troupes.

Il reproche avec plus de raison à Théodose d'avoir multiplié les commandemens, déja trop à charge au public par leur nombre; & d'avoir reçu les barbares dans les troupes, dont ils ne pouvoient qu'altérer la discipline, en apprenant l'art de vaincre les Romains. Une infinité de Goths vinrent de l'autre rive du Danube, comme soldats de l'empire; ils ne furent que des ennemis pour la plupart. Les faits fixeront notre jugement sur Théodose.

Zèle de Théodose en faveur de la religion.

Indiquons ici quelques-unes de ses premières lois, qui ont un rapport particulier à l'ordre général de la société. Ayant reçu le baptême dans une maladie dangereuse, la seconde année de son règne, il s'occupa sérieusement des intérêts de la religion. Une loi adressée au peuple de Constantinople porte, qu'il veut que tous ses sujets professent la foi catholique sur la Trinité, & que ceux qui ne la suivent point soient appelés ignominieusement hérétiques; *en attendant*, ajoute-t-il, *qu'ils éprouvent la vengeance de Dieu & la nôtre, selon ce que la divine providence daignera nous inspirer*. Il ordonne, par une autre loi, de suspendre toute procédure criminelle pendant le carême. Son motif est que *les juges ne doivent pas punir les criminels, dans un temps où ils attendent de Dieu la rémission de leurs propres crimes*. Motif d'autant moins digne d'un législateur, que tout acte de justice est conforme aux lois de Dieu, & que celui-là sur-tout doit être prompt pour être efficace. A l'exemple de Valentinien, il fait grace, en l'honneur de la fête de Pâques, à tous les criminels, excepté les crimes énormes. On voit que des idées fausses de dévotion influoient déja beaucoup dans les affaires civiles & politiques. C'étoit un grand mal, qui deviendra toujours

Il proscrit l'arianisme.

Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême.

Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques.

plus grand, à mesure que l'on perdra de vue les vrais principes du gouvernement.

Peine du talion pour les faux accusateurs.

Une loi vraiment avantageuse tend à proscrire l'abus affreux des délations, que tant de princes avoient condamné sans le détruire; elle ordonne que l'accusateur soit détenu prisonnier, pour subir la peine du talion, s'il est reconnu calomniateur; & que le procès soit promptement jugé, afin que le coupable ne tarde point à être puni, & l'innocent à obtenir sa délivrance.

Concussions réprimées dans les provinces.

L'empereur défendit aux officiers envoyés dans les provinces, d'y faire aucune acquisition, d'y recevoir aucun présent; il fit les meilleures ordonnances, pour empêcher les concussions des magistrats. Quelques-uns de ses prédécesseurs avoient fait la même chose, mais avec peu de fruit, parce que les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont exécutées. Et peuvent-elles s'exécuter sous de mauvais gouvernemens?

Lois trop rigoureuses & inefficaces contre les hérétiques.

A en juger par celles de Théodose, l'hérésie semble pour jamais détruite. Il interdit aux hétérodoxes toute assemblée, même dans les maisons particulières. En cas qu'ils en tiennent, il permet aux catholiques d'employer contre eux les voies de fait. Il déclare les apostats & les manichéens incapables de tester, & de recevoir

aucune donation teſtamentaire. Il va juſqu'à déclarer dignes de mort les manichéens, qu'il abhorroit. Il convoque coup ſur coup pluſieurs conciles, pour fixer la foi, déja fixée par de nombreuſes déciſions. Mais, ſans parler de l'inconvénient énorme des voies de fait permiſes aux particuliers, nous obſerverons ſeulement que Théodoſe renouvela ces lois preſque chaque année, tant elles remédioient peu au mal. Trop ignorant pour avoir des idées juſtes ſur des matières ſi délicates, il croyoit peut-être que les opinions religieuſes changent au gré d'un maître abſolu. Ce n'étoit certainement pas le ſentiment de Lactance, ni celui des anciens Pères de l'égliſe.

Gratien révolte les païens par ſa conduite.

Gratien montroit le même zèle & encore moins de prudence. Loin de tolérer, comme ſon père Valentinien, un culte qu'il n'avoit pas la force d'abolir, il irrita le paganiſme par des coups violens. L'autel de la Victoire fut abattu dans le ſénat, les revenus des pontifes confiſqués, les privilèges des prêtres & des veſtales anéantis. En vain les ſénateurs païens préſentèrent une requête, pour faire changer ces diſpoſitions. Prévenu par ſaint Ambroiſe, évêque de Milan, qui eſpéroit la ruine totale de l'idolâtrie, l'empereur refuſa même d'entendre les députés. Le refus du titre de grand-pontife, aliéna encore

les esprits. Tous les empereurs chrétiens l'avoient porté jusqu'alors; & si ce titre les engageoit à quelques ménagemens pour l'ancienne religion, il les rendoit du moins plus respectables aux yeux de ses partisans.

Une famine désola Rome, & l'on ne manqua pas de l'attribuer à la vengeance des dieux. Gratien, se voyant exposé à la haine de ses sujets, prodiguoit les faveurs à des Alains, à d'autres barbares, qu'il aimoit sur-tout comme chasseur, pour leur adresse à tirer de l'arc; il leur donnoit les places de la cour & de l'armée, il portoit même leur habillement. Tout se disposoit à une révolte. Maxime, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, profita des circonstances. Ses troupes, ne voulant plus reconnoître pour empereur celui qu'elles accusoient de méconnoître les Romains, proclamèrent Maxime & le revêtirent de la pourpre. Il la désiroit; il parut ne l'accepter que malgré lui. L'hypocrisie, quoique honteuse, est souvent chère à l'ambition.

Il donne sa faveur aux barbares.

Maxime, proclamé empereur, marche contre lui.

Bientôt Maxime traverse la Gaule septentrionale, & rencontre près de Paris l'armée de Gratien. Ce prince, abandonné de ses soldats, s'enfuit précipitamment vers les Alpes. On lui ferme par-tout les portes. Il se déguise pour

383. Gratien abandonné & assassiné.

échapper à ses ennemis ; il ne trouve que des traîtres, & il meurt assassiné. La prévention peut avoir eu part aux éloges que lui prodigue saint Ambroise. Les historiens, en général, le peignent cependant comme un prince chaste & modéré, quoique Philostorge, arien, l'ait comparé à Néron.

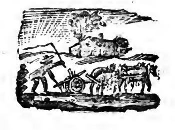
Mérite & crédit de S. Ambroise.

C'étoit un grand avantage pour l'église, qu'Ambroise respecté & chéri des princes, unissant à beaucoup d'esprit l'ascendant des antiques vertus, affermît la religion encore plus par ses exemples que par son autorité. Si l'on n'approuve pas également tous les principes & toutes les démarches de son zèle, on ne pourra suspecter les intentions d'un homme, qui se faisoit un devoir de vendre les vases sacrés pour le soulagement des malheureux.

Comment il étoit devenu évêque.

La manière dont il étoit devenu évêque en 374, n'étant pas encore baptisé, prouve l'empire qu'il devoit avoir sur les esprits. Une violente animosité entre les catholiques de Milan & les ariens, rendoit l'élection fort difficile. On s'échauffoit jusqu'à commencer une sédition. Ambroise, gouverneur de la province, se présente à l'église, & tâche par son éloquence d'inspirer des sentimens de concorde. Les deux partis le proclament évêque. Il se retire aussi-tôt ; il

il tente tous les moyens imaginables d'éluder l'élection ; il fait même entrer publiquement chez lui, dans cette vue, des femmes déshonorées. Le peuple s'obstine ; & l'empereur Valentinien, alors absent, envoie ses ordres conformes au vœu de la ville.



CHAPITRE II.

Depuis l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique.

383. Valentinien II s'accommode avec Maxime.

VALENTINIEN II, frère de Gratien, n'avoit que douze ans, & sa mère Justine gouvernoit pour lui. La foiblesse de l'état ne permettant point de soutenir une guerre, il conclut un accommodement avec Maxime, qui eut la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne, & qui lui assura la possession des autres provinces. Théodose reconnut lui-même le titre illégitime d'un tyran qu'il ne pouvoit encore détrôner.

Lois de Théodose sur les mariages entre cousins-germains.

Ce prince, souvent vainqueur des barbares, travailloit toujours à affermir sa puissance. Il joignoit aux soins de la guerre ceux de la législation, mais quelquefois avec trop peu de sagacité, pour être un grand législateur. On remarque ici une loi par laquelle il défend, sous peine du feu, les mariages entre cousins-germains, à moins que l'on n'ait obtenu du prince une dispense. Attacher la peine du feu à des alliances long-temps permises, & les permettre encore par dispense, après y avoir attaché la peine du feu, c'est une bizarrerie choquante. Justinien

rétablit l'ancien droit par rapport à ces mariages. Le droit canonique a maintenu la prohibition de Théodose; & y en a ajouté beaucoup de nouvelles avec le temps.

La guerre entre l'ancienne & la nouvelle religion de l'empire agitoit encore l'état, malgré tant d'édits favorables au christianisme. Prétextat, le plus ferme appui de l'idolâtrie, parce qu'il en étoit le plus vertueux partisan, mourut estimé des chrétiens eux-mêmes. Symmaque, nouveau préfet de Rome, hérita, en quelque sorte, de ses sentimens. Il eut le courage d'écrire à Valentinien, au sujet de plusieurs intrigans parvenus aux dignités, que *les honnêtes gens ne manquent jamais pour remplir les postes; qu'afin de les discerner, il faut écarter d'abord ceux qui briguent, & que parmi les autres se trouveront sûrement ceux qui méritent.* M. le Beau soupçonne qu'un rescrit adressé à Symmaque, servit de réponse à cette remontrance. En voici les termes, selon sa traduction : *Il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain; c'est offenser la majesté impériale que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* Ici, l'on voit tout l'orgueil du despotisme; là, toute la liberté d'un magistrat zélé pour le bien public.

384. Mort de Prétextat.

Symmaque, son successeur, fait une remontrance à Valentinien.

Réponse despotique.

Malheureusement ce magistrat n'avoit pas

Requête de Symmaque

en faveur de l'idolâtrie.

moins de zèle pour l'idolâtrie; soit qu'il la crût bonne en elle-même, soit plutôt qu'il la crût liée à la constitution de l'empire. En qualité de préfet, il présente à l'empereur une requête au nom du sénat, pour le rétablissement de l'autel de la Victoire & des privilèges du sacerdoce. Il insistoit sur la tolérance de Constantin, de Jovien & de Valentinien I. Il attribuoit l'ancienne prospérité de Rome au culte des dieux, & ses malheurs récens à leur vengeance.

Il faisoit parler cette capitale du monde, qui demandoit du temps pour examiner le nouveau culte, qui se plaignoit qu'on lui fît injure en voulant la corriger dans sa vieillesse. Il insinuoit d'ailleurs que c'étoit de part & d'autre le même Dieu adoré sous différens noms: idée philosophique dont les idolâtres n'étoient pas moins éloignés que les chrétiens.

Saint Ambroise la fait rejeter.

Saint Ambroise dressa aussi-tôt une requête contraire, où il soutenoit éloquemment la cause du christianisme, où il s'élevoit avec force contre l'injustice des païens : » Ils se plaignent de » leurs pertes, écrivit-il à l'empereur, eux qui » n'ont jamais épargné notre sang, & qui ont » renversé nos églises. Ils demandent des privi- » lèges, eux qui, sous Julien, nous ont refusé » la liberté commune de parler & d'enseigner. «

Sa réponse à Symmaque est encore plus vive. Le conseil avoit opiné conformément à la demande du préfet. Le jeune Valentinien se régla sur l'avis d'Ambroise, & la requête fut rejetée. Il falloit s'en tenir là : les chrétiens étoient satisfaits. Cependant des calomniateurs tentèrent de perdre Symmaque. Il se justifia par le témoignage même du pape Damase, aussi-bien que par celui de toute la ville.

Valentinien favorable à l'arianisme.

Si quelque chose avoit pu empêcher le triomphe du christianisme, ç'auroient été les divisions fatales des chrétiens. Justine, mère de Valentinien II, maîtresse de son esprit, arienne obstinée, lui inspira sans peine ses erreurs. Elle vouloit procurer à la secte une église dans Milan. L'empereur la demande à l'évêque : Ambroise la refuse ; *car de quel droit*, dit-il, *ôteroit-on à Dieu sa maison, tandis qu'on n'a pas le droit de l'ôter à un particulier ?* On envoie des soldats avec ordre de s'en emparer : Ambroise les excommunie, & la plupart se retirent. L'eunuque Calligone, grand-chambellan, vient de la part de son maître, faire au prélat de sanglans reproches : *quoi ! vous osez désobéir à l'empereur*, lui dit-il ? *je vais vous abattre la tête.* Le saint lui répond : *Frappe, je suis prêt à mourir ; tu feras l'office d'un eunuque, & moi celui d'un évêque.* Dès-lors Va-

Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens.

lentinien le regarda comme ſon ennemi. Les ſeigneurs de ſa cour le priant d'aller à l'égliſe pour faire la paix, *je crois*, leur dit-il, *que ſi Ambroiſe vous l'ordonnoit, vous me livreriez à ſa diſcrétion, pieds & mains liées.* Maxime s'intéreſſa en faveur des catholiques, & la perſécution ceſſa, parce qu'on le redoutoit.

Zèle affecté de Maxime.

Cet uſurpateur avoit toujours affecté un grand zèle de religion. Dès le commencement, ſa cour, qu'il tenoit à Trèves, étoit remplie d'évêques, dont l'affluence ſembloit juſtifier ſa révolte. Selon Sulpice Sévère, auteur eccléſiaſtique du temps, ils proſtituoient leur dignité à la flatterie. Mais ſaint Martin de Tours ſoutint l'honneur de l'épiſcopat, en ne paroiſſant jamais devant Maxime que comme un vrai miniſtre de Dieu, pour le bien des hommes, & pour la gloire de la religion. Modèle de patience & de charité, il enſeigna ſur-tout par ſon exemple la manière dont il falloit corriger l'erreur.

Priſcillianiſtes condamnés à mort, à l'inſtigation de deux évêques.

La ſecte des Priſcillianiſtes, ſemblable à pluſieurs autres auxquelles on donna le nom de manichéiſme, faiſoit du bruit en Eſpagne où elle étoit née. La ſpiritualité & le rigoriſme dont elle ſe piquoit, ne la garantirent pas du reproche, ſouvent haſardé trop légérement, de favoriſer de honteuſes & ſecrètes débauches. Priſcillien,

évêque espagnol, son auteur, devoit être condamné dans un concile de Bordeaux. Il refusa de répondre, en appela à l'empereur, & fut conduit à Maxime avec ses disciples. Idace & Ithace, deux évêques furieux, le poursuivent avec l'acharnement du fanatisme. Martin s'oppose en vain à la violence. Malgré ses raisons, ses remontrances & ses prières, Maxime condamne à mort les Priscillianistes. Tel fut le fruit du zèle meurtrier de ces prélats, de ce faux zèle que le sauveur du monde avoit si clairement réprouvé, & qui outrageoit également la raison & l'évangile. L'église en témoigna une juste horreur; les deux évêques furent excommuniés. L'expérience démontra l'absurdité de leurs principes; car les partisans de Priscillien l'honorèrent comme un martyr, & son hérésie se perpétua jusqu'au milieu du sixième siècle. Presque toujours la persécution a produit le même effet. Nous n'en verrons que trop d'exemples.

Saint Martin s'y oppose inutilement.

Effet de la persécution.

Maxime, sous un masque de zèle & de piété, couvroit de nouveaux desseins d'usurpation. Il menaça Valentinien de la guerre, s'il continuoit de favoriser l'arianisme; vain prétexte pour envahir ses états. Ambroise fut envoyé, comme négociateur, à cet ardent catholique, & ne fit que l'aigrir, en refusant de communiquer avec

388. Maxime veut dépouiller Valentinien.

les évêques coupables du supplice de Priscillien. Tout-à-coup maxime passe les Alpes. Le jeune empereur se réfugie auprès de Théodose. Celui-ci prend les armes. Il grossit son armée d'une multitude de barbares endurcis à la fatigue, mais toujours disposés à la trahison. Il remporte dans la Pannonie deux victoires sur Maxime, qui auroit peut-être été invincible, avec ses nombreuses troupes, s'il avoit eu la prudence de se tenir derrière les Alpes Juliennes. On le poursuit; on l'arrête près d'Aquilée, on le conduit au vainqueur. Théodose, après quelques reproches, alloit lui pardonner, selon la plupart des historiens; lorsque les officiers l'enlevèrent de sa présence, & lui firent trancher la tête, probablement parce qu'il crut devoir sacrifier cette victime. Les païens s'étoient déclarés pour l'usurpateur dans l'espérance qu'il rétabliroit leur religion; & Symmaque prononça lui-même son éloge : les chrétiens étoient contre lui, parce qu'il avoit ordonné de rétablir la synagogue des Juifs, brûlée par la populace de Rome.

Il est vaincu par Théodose, & tué.

Les chrétiens étoient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie.

Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir.

Cependant une synagogue ayant été détruite de même à Callinique par des chrétiens, & un temple d'hérétiques par les moines, Théodose ordonna de les rebâtir & de punir de telles violences. Ambroise, qui venoit de le dissuader de

rendre au sénat l'autel de la Victoire, obtint encore la révocation de cet ordre, qu'il jugeoit contraire à la loi divine. Il écrivit au prince, » que les chrétiens feroient prévaricateurs, s'ils » obéissoient, ou martyrs, s'ils aimoient mieux » obéir à Dieu. On avoit laissé impunies (ajou- » toit-il) les violences tant de fois exercées » contre l'église : quelle honte pour un empereur » chrétien, qu'on pût lui reprocher de n'armer » son bras que pour venger les hérétiques & » les Juifs ! « Il étoit cependant nécessaire, & l'expérience le prouva bientôt, de réprimer une licence dont les effets sont toujours aussi dangereux que condamnables.

Quelques chrétiens, enhardis à détruire & à piller les synagogues, commirent de si grands excès, que Théodose fut obligé dans la suite de les faire punir sévèrement. Il déclara que la secte judaïque n'étant proscrite par aucune loi, devoit avoir par tout le monde le libre exercice de sa religion.

Ces violences sont enfin défendues par une loi.

Modéré dans la victoire, il avoit rendu tout l'Occident au jeune Valentinien. Pendant trois années de séjour en Italie, il gouverna pour lui, comme un père ou un tuteur. C'est alors que le projet de détruire le paganisme fixa principalement ses soins. Il vint à Rome; il ex-

Théodose gouverne pour le jeune Valentinien.

389.

Il veut détruire l'idolâtrie.

horta les sénateurs à embrasser une religion, *dont la morale, également simple & sublime, peut élever sans étude le dernier des hommes au-dessus des plus grands philosophes.* On lui représenta que Rome, depuis près de douze siècles, subsistoit avec gloire sous la protection de ses dieux; & qu'*il y auroit de l'imprudence à les abandonner pour une religion nouvelle, qui, peut-être, ne produiroit pas d'aussi grands biens.* Il congédia les sénateurs, après avoir déclaré que le trésor public ne fourniroit plus aux frais de sacrifices impies, l'état ayant besoin de soldats & non de victimes. C'étoit fermer les temples, que de supprimer les fonds destinés aux sacrifices.

Les temples fermés ou abattus.

Théodose permit encore d'abattre les monumens de l'idolâtrie, réservant néanmoins les statues pour l'ornement de la ville. Il envoya de toutes parts des ordres sévères. Théophile, évêque d'Alexandrie, mit dans l'exécution une ardeur qui excita des séditions. Les Égyptiens, peuple toujours excessivement superstitieux, virent démolir leurs temples; ils virent avec horreur démasquer les fourberies de leurs prêtres, dont les statues creuses facilitoient l'imposture des oracles. Les mêmes ordres s'exécutèrent en Syrie. La résistance fut si forte en quelques endroits, que l'on se contenta d'y fer-

Violences à Alexandrie & ailleurs.

mer les temples. Comme la religion populaire étoit, en quelque sorte, attachée aux objets sensibles, elle devoit tomber avec ces objets de son culte.

Sacrifices particuliers rigoureusement défendus.

Une loi de l'empereur (en 392) défend à tout homme de faire même aucun sacrifice & aucune offrande, dans l'intérieur de sa maison; d'allumer des cierges, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes, en l'honneur de ses dieux domestiques; elle déclare criminel de lèse-majesté quiconque osera sacrifier, ou consulter les entrailles des victimes; elle ordonne la confiscation de la maison où l'on aura offert de l'encens, & de la terre où l'on aura orné les arbres de bandelettes : elle enjoint aux officiers, aux *défenseurs* des villes, de déférer les coupables; & condamne les magistrats & leurs subalternes à trente livres d'or, s'ils ne font pas leur devoir. Malgré des lois si rigides, les sacrifices particuliers continuèrent long-temps, & même quelques solemnités païennes.

Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques.

Théodose établit des *inquisiteurs* pour la recherche des hérétiques. Il chassa de Rome les manichéens, comme infâmes; il ordonna que leurs biens fussent distribués au peuple après leur mort. Le pape Sirice, imitant cette rigueur, défendit de recevoir à la communion aucun de

Manichéens poursuivis.

ceux qui auroient suivi leur héréſie; & en cas qu'ils fuſſent vraiment convertis, il ordonna de les enfermer dans des monaſtères, où ils feroient une rude pénitence, & de ne leur accorder l'Euchariſtie qu'à la mort. Ce n'étoit pas rendre les converſions faciles. Le nom de manichéens devint commun à des ſectes innombrables de fanatiques, toujours accuſées de ſecrètes abominations. Le manichéiſme, l'une des plus anciennes héréſies, avoit proprement pour baſe la doctrine des Perſes ſur le bon & le mauvais principe. Saint Auguſtin en fut infecté dans ſa jeuneſſe.

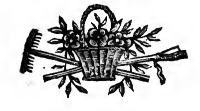
Inconvéniens de ces lois pénales.

Sans examiner juſqu'où les princes peuvent étendre avec ſageſſe le droit de ſévir en matière de religion, j'obſerve en hiſtorien que les lois de Théodoſe occaſionnèrent des excès intolérables; car chacun ſe croyant en droit de tuer les manichéens comme des proſcrits, il fut obligé de le défendre ſous peine de mort. Rien n'eſt plus dangereux que d'armer un fanatiſme pour détruire un fanatiſme; rien n'eſt plus difficile que de trouver le point où des lois pénales, de cette nature, ne ſont contraires ni à l'intérêt de la religion, ni aux droits de la ſociété.

Trop peu de ſageſſe dans la légiſlation.

Il s'en falloit bien qu'on eût alors aſſez de lumières, pour que les lois dictées par le zèle

religieux fussent conformes aux vrais principes de la législation. Les Ordonnances politiques s'en écartoient beaucoup elles-mêmes. Théodose en fit une qui ordonnoit à toute personne revêtue de dignité civile ou militaire, de ne paroître en public que sur un char attelé de deux ou de quatre chevaux; & une autre, qui permettoit l'intérêt à douze pour cent par année, & condamnoit les usuriers à rendre le quadruple de ce qu'ils prendroient de plus.



CHAPITRE III.

Fin du règne de Théodose.

390. Massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose.

Le fameux massacre de Thessalonique obscurcit la gloire que Théodose avoit acquise, & par son zèle, & par ses exploits. Thessalonique, capitale de l'Illyrie, étoit pleine d'un peuple licencieux, passionné pour les spectacles. Le commandant ayant mis en prison un cocher du cirque, très-punissable, & refusant de le rendre, au temps où devoient se faire les courses, fut tué dans une sédition, avec plusieurs des principaux officiers. A cette nouvelle, l'empereur se livra aux transports de sa colère. Il fut appaisé ou parut l'être par les évêques d'un concile de Milan. Mais Rufin, son favori, courtisan adroit, hypocrite, qui en imposoit à Symmaque, qui avoit même gagné l'amitié de saint Ambroise; Rufin & ses partisans l'excitèrent à faire un exemple; & il ordonna le massacre des Thessaloniciens. Cet ordre barbare ne fut que trop bien exécuté. On rassembla les habitans dans le cirque, comme pour un spectacle; on fit main basse sur eux, sans distinction d'âge ni

de ſexe. Sept mille, ſelon les uns, quinze mille, ſelon les autres, la plupart ſans doute innocens, furent immolés à une atroce vengeance.

Saint Ambroiſe le ſoumet à la pénitence.

C'étoit le cas où la charité chrétienne devoit animer le zèle épiſcopal en ſaveur de l'humanité. Saint Ambroiſe avoit acquis tout l'aſcendant que les vertus, dans un miniſtre de l'égliſe, peuvent prendre ſur un prince religieux. Il avoit même fait ſortir l'empereur du ſanctuaire, comme d'un lieu ſacré où les prêtres ſeuls pouvoient avoir place, quoique l'uſage contraire fût établi à Conſtantinople. Après le maſſacre de Theſſalonique, il lui refuſa l'entrée du temple où l'on adore le dieu de paix. Ce prince alléguant l'exemple de David : *Puiſque vous avez imité ſa faute*, lui répondit-il, *imitez ſa pénitence.* Théodoſe ne réſiſta point. Après huit mois de retraite, pénétré de repentir, il demanda inſtamment d'être réconcilié. L'évêque voulut que, pour prévenir les effets de la colère, il ordonnât par une loi, que les ſentences de mort & de confiſcation ne ſeroient exécutées que trente jours après qu'on les auroit prononcées. Enſuite il l'admit dans l'égliſe, & régla ſa pénitence. Tant qu'elle dura, Théodoſe ne porta point les ornemens impériaux, ſans rien perdre d'une autorité qu'il n'appartient aux pontifes ni de donner, ni d'ôter, ni de ſuſpendre.

Théodose avoit pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche.

Quelques années auparavant (387), la religion avoit remporté sur lui une victoire plus glorieuse, en l'empêchant de se venger, & en prévenant ses remords. Le peuple d'Antioche se souleva au sujet d'un impôt extraordinaire, exigé pour les *décennales* de l'empereur. On célébroit sous ce nom la dixième année de son règne, aux dépens des peuples déja surchargés. La sédition fut si violente, que les statues de Théodose & de sa famille furent ignominieusement abattues. Quoique les magistrats eussent sévi avec la dernière rigueur, il résolut, dans son premier mouvement, d'ensevelir les habitans sous les ruines de la ville. Un peu calmé par la raison, il se contenta d'ordonner qu'on la dépouillât de son territoire, de ses privilèges, & qu'on la réduisît à l'état de simple bourg, après l'exécution de tous les coupables. Flavien, évêque d'Antioche, vint se jeter à ses pieds, implora sa clémence, fit valoir les motifs de religion ; & obtint grace pour des malheureux qui n'attendoient que des supplices. A ces traits pouvoit-on méconnoître les avantages du christianisme ?

Les moines devenus dangereux en Orient.

Comme tout dégénère dans l'humanité, les moines, dévoués par leur institution à une profonde solitude & à des vertus extraordinaires, étoient

étoient devenus trop nombreux pour vivre en moines. Dès-lors, n'ayant la plupart qu'une fausse vocation, ou perdant de vue leurs devoirs, ils se répandoient dans les villes, disputoient, intriguoient, sollicitoient, cabaloient, vouloient se mêler de tout, affaires ecclésiastiques, affaires civiles; & leur zèle fanatique se signaloit souvent par des violences. Les magistrats se plaignirent. Théodose défendit aux moines de paroître dans les villes, & de sortir de leurs retraites. Deux ans après, il révoqua son édit. Le désordre augmenta de plus en plus; & ce fut la principale cause des troubles continuels de l'Orient. Les moines y parvinrent à gouverner les peuples, à dominer même dans les cours; ils acquirent tant de pouvoir, qu'on ne put être évêque sans être moine.

Théodose les réprime trop foiblement.

L'Occident, après le départ de Théodose, vit encore une révolution, semblable à celle dont Gratien avoit été la victime. Valentinien s'étoit corrigé de ses défauts. Juste, sobre, appliqué, revenu de ses préventions pour l'arianisme, il promettoit un gouvernement équitable, lorsque l'ambition d'un sujet altier l'exposa aux plus grands malheurs. Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine, respectable par ses services, honoré même de la confiance de Théodo-

392. Arbogaste fait périr Valentinien II.

ſe, prit tout-à-coup, de ſa propre autorité, le titre de général. Valentinien voulut l'en dépouiller. *Ce n'eſt pas de vous que je tiens ce titre*, lui dit inſolemment Arbogaſte, *je le conſerverai malgré vous.* Ce général s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit aſſurer ſa vie que par un crime. Il fit périr l'empereur, âgé ſeulement de vingt ans, & mit à ſa place Eugène, ſous le nom duquel il ſe propoſoit de gouverner.

Eugène, nouvel empereur.

Eugène avoit enſeigné la rhétorique, étoit devenu ſecrétaire de Valentinien, avoit eu l'art de s'inſinuer dans l'amitié de ſaint Ambroiſe, mais ne pouvoit être qu'un fantôme d'empereur. Il envoya des députés à Théodoſe, ſur-tout beaucoup d'évêques & de prêtres, gagnés par ſes artifices. Théodoſe diſſimula, les reçut avec bonté, leur donna des eſpérances, & fit des préparatifs de guerre. Eugène, maître de l'Occident, arrivé en Italie, conſentit après quelques refus au rétabliſſement du paganiſme. Les temples ſe rouvrirent; les adorateurs s'y jetèrent en foule. Rome ne pouvoit ſe détacher des anciennes ſuperſtitions. On vit combien les rigueurs avoient enflammé l'enthouſiaſme.

Théodoſe diſſimule.

394. Il défait Eu-

Cependant Théodoſe paroiſſoit tranquille, mais pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe.

Ayant enfin raſſemblé ſes forces, il franchit les Alpes, & remporta près d'Aquilée une victoire déciſive. Eugène eſt traîné à ſes pieds, chargé de chaînes : il le condamne à mort : Arbogaſte fugitif, pourſuivi avec ardeur, ſe garantit du ſupplice en ſe tuant. L'empereur traita les autres avec clémence. Il mourut l'année ſuivante, la cinquantième de ſon âge. Il avoit partagé l'empire à ſes deux fils, Arcadius & Honorius, & aſſigné au premier l'Orient, l'Occident à l'autre.

gène, & le condamne à mort.

Il meurt l'année ſuivante.

Le règne de Théodoſe paroît d'autant plus glorieux, qu'après lui on ne verra que ruines & malheurs. Il falloit un homme rare pour ſuſpendre les révolutions. Tout annonçoit la décadence. Un gouvernement arbitraire, qui n'avoit point de règles fixes ; un mélange de barbares, qui avoient altéré les anciens principes ; des millions d'autres barbares, qui attendoient le moment d'engloutir l'empire, comme une proie digne de leur rapacité ; des cours faſtueuſes, remplies d'eunuques, d'artiſans de la volupté, où l'intrigue & l'adulation dominoient preſque toujours ; un luxe porté ſi loin au milieu de la misère, qu'il y avoit, dit-on, dans quelques maiſons juſqu'à deux mille domeſtiques, ornés de bracelets & de colliers d'or ; une corruption

Tout annonçoit de fatales révolutions.

Luxe.

de mœurs, qui des palais se répandoit sur la populace; des haines de religion qui rompoient toute concorde entre les citoyens divisés par la croyance; un commencement d'ignorance, qui éteignoit de jour en jour les lumières de la raison, ainsi que le sentiment du vrai beau. Aux idées justes, aux choses solides, succédoient les jeux de mots & les vaines subtilités. Quand les lettres tombent, & que les esprits cultivés s'égarent dans de fausses routes, la science du gouvernement doit s'obscurcir. Aussi avons-nous déja observé beaucoup de lois peu judicieuses & même nuisibles.

Littérature.

Auteurs profanes.

Les auteurs profanes de ce temps les plus estimables sont Ammien Marcellin, dont j'ai parlé plusieurs fois; l'abréviateur Eutrope; Libanius, sophiste quelquefois éloquent; Symmaque, dont nous avons les lettres en dix livres; Thémistius, préfet de Constantinople, philosophe que tous les empereurs estimèrent; * les

* Voyez dans l'*Essai sur les éloges*, par M. Thomas, le chapitre 21, concernant cet orateur philosophe. Les morceaux qu'il cite de lui sont également dignes d'un beau génie & d'une belle ame. Constantius, Julien, Gratien & Théodose récompensèrent, honorèrent en lui le vrai mérite littéraire.

historiens Eunape & Zosime, à qui l'on reproche la partialité contre les chrétiens; Végèce qui a écrit sur l'art militaire; enfin, Pappus & Théon, mathématiciens d'Alexandrie. Théodose condamna au feu les ouvrages de Porphyre.

Auteurs ecclésiastiques.

On admire encore le style des pères grecs, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme. Les latins leur sont très-inférieurs à cet égard; & l'on ne peut guère leur comparer saint Ambroise, ni saint Augustin, sans s'imaginer qu'ils écrivoient dans des siècles différens. C'est que la décadence des Latins étoit beaucoup plus rapide que celle des Grecs, quoique les deux empires sentissent déja les approches de la barbarie.

L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent.

Il n'est pas étonnant que l'on ignorât les vrais principes des finances, puisque les Romains n'en avoient eu de tout temps qu'une théorie fort imparfaite. Mais la loi de Théodose, qui, pour réprimer l'usure, fixa l'intérêt de l'argent sur l'ancien pied, à douze pour cent, n'en est pas moins remarquable dans un gouvernement chrétien.

Invention des vitres.

On rapporte à son siècle l'invention des vitres: c'est une chose étrange, que le verre étant connu & fort commun depuis plusieurs siècles,

on n'eût pas encore imaginé d'en faire cet usage. Combien d'arts utiles n'avoient pu encore se développer ! Les horloges à roues, les moulins à vent, les moulins à eau, étoient des inventions réservées aux siècles de barbarie, où l'esprit humain devoit bientôt s'ensevelir dans les plus épaisses ténèbres.

Horloges à roues, moulins à vent & à eau.



DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie

DEUX jeunes princes, plus foibles par leur caractère que par leur âge, en qui l'éducation n'avoit rien produit, parce qu'elle avoit trouvé un fonds stérile, vont règner dans un temps d'orages, où de grands hommes auroient peine à soutenir le poids du gouvernement. Leurs ministres, des femmes, des eunuques règneront pour eux; & l'empire, croulant de toutes parts, éprouvera tout à la fois les maux d'une administration vicieuse, & les coups d'une

395. Arcadius en Orient, Honorius en Occident, princes foibles & incapables.

infinité d'ennemis étrangers. Arcadius n'avoit que dix-sept ans, Honorius que dix. Rufin, ministre du premier, Stilicon, de l'autre, abusèrent bientôt de l'autorité que Théodose avoit mise imprudemment entre leurs mains.

Rufin & Stilicon, leurs ministres.

Rufin, né en Gascogne, s'étoit élevé, sur la fin du dernier règne, à la préfecture d'Orient, par la ruine de Tatien revêtu de cette charge, & de Proculus fils de Tatien, préfet de Constantinople, deux hommes recommandables, qu'il accusa lui-même, & dont il fut lui-même le juge. Comment Théodose l'avoit-il souffert? Ce ministre étoit donc un vil ambitieux, capable de tout sacrifier à son intérêt, en se couvrant avec adresse des apparences de la justice. Stilicon, Vandale d'origine, allié de la famille impériale, passe pour n'avoir été ni moins ambitieux ni moins injuste; mais plus circonspect, plus magnifique, avec de plus grands talens, il avoit réellement un mérite peu commun, & le poëte Claudien, son panégyriste, l'élève au premier rang des héros.

Tout est vénal, & les emplois sans nombre.

Tout fut vénal sous les deux ministres; & les emplois étoient si prodigieusement multipliés, que les *agens* du prince, réduits à dix-sept par Julien, se trouvoient au nombre de dix mille. Qu'on juge du reste à proportion.

Rufin, jaloux de Stilicon, ainsi que de l'eunuque Eutrope.

La patrie n'eſt rien pour quiconque n'a en vue que la fortune. Des miniſtres de ce caractère vendront leur prince même, quand ils croiront pouvoir y gagner. Rufin craignoit Stilicon, qui prétendoit avoir reçu de Théodoſe la régence des deux empires. Il devint encore plus jaloux d'Eutrope, vil eunuque, ſorti de la fange, qui prenoit l'aſcendant ſur l'eſprit d'Arcadius, qui même lui fit épouſer Eudoxie, fille du comte Bauton, général des Francs au ſervice de l'empire. Rufin deſtinoit ſa propre fille à l'empereur ; ſon ambition ſe portoit juſqu'à vouloir partager en quelque ſorte avec lui le titre d'auguſte. Il prit une réſolution déſeſpérée, digne d'un caractère ſi odieux.

Il invite les barbares à une invaſion.

Pour arrêter d'une part les entrepriſes de Stilicon, pour ſe rendre de l'autre plus néceſſaire à Arcadius, il invite ſecrètement les barbares à pénétrer dans l'empire. Auſſi-tôt les Huns paſſent le Tanaïs, deſcendent du Caucaſe, ravagent l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, & font trembler Antioche. Les Goths en même temps, ſous la conduite d'Alaric, ayant paſſé le Danube, inondent les provinces entre la mer Adriatique & Conſtantinople. Rufin va dans leur camp négocier avec eux, & les engage à s'éloigner de cette ville. Le ſuccès

Sa négociation avec Alaric.



de sa négociation, quoiqu'il osât s'en faire honneur, n'étoit pas une légère preuve contre lui.

Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient.

Déja Stilicon avoit, par son habileté, par ses soins infatigables, & par sa réputation de grand capitaine, inspiré la paix aux barbares d'occident. Il marcha bientôt contre Alaric; il le joignit dans les plaines de la Thessalie, avec une armée nombreuse, composée des troupes d'Eugène & de celles de Théodose. Au moment de la bataille, ces dernières, qui appartenoient à Arcadius, reçoivent ordre de se détacher des autres, & de revenir à Constantinople; ordre que Rufin avoit dicté pour arrêter les progrès de son rival.

Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin.

Stilicon ne voulut point les retenir; il les renvoya sous la conduite de Gaïnas, officier goth, confident de ses projets de vengeance, & résolu de les exécuter. L'armée d'Orient se sépare avec douleur de celle d'Occident. Arcadius va recevoir l'hommage des troupes hors de la ville, accompagné de Rufin, qu'il devoit le même jour nommer son collégue. Gaïnas donne un signal; Rufin est massacré par les soldats en présence de l'empereur. L'eunuque Eutrope le remplace, & s'enrichit de ses dépouilles, pour devenir, comme lui, le fléau du peuple & de l'état.

Après la retraite de Stilicon, (car il n'avoit pu risquer la bataille après la séparation des deux armées) Alaric tomba sur la Grèce, prit Athènes, & ruina le Péloponnèse. Quoique ce pays appartînt à l'empire d'Orient, le brave Stilicon, sans consulter Arcadius endormi dans la mollesse, vint y attaquer les Goths. Il les serra dans les forêts d'Arcadie, où ils auroient dû périr, si ce général, croyant sans doute que sa proie ne pouvoit lui échapper, n'avoit perdu le temps en plaisirs, au lieu de poursuivre ses avantages. Alaric profita de ses fautes, gagna l'Épire, & emporta tout son butin.

396. Alaric tombe sur la Grèce.

Eutrope, auparavant lié avec Stilicon par haine de Rufin, devenu déja son ennemi par jalousie, le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans la Grèce que lui-même abandonnoit à leurs rapines. Non content de cette insulte, il eut la bassesse de traiter avec Alaric, & de lui procurer le commandement de l'Illyrie orientale, où la Grèce étoit comprise. Cet esclave insolent se rendoit également odieux & ridicule, tantôt proscrivant des têtes illustres, & accablant de vexations les malheureux, tantôt se mettant à la tête des troupes, sans vouloir ni pouvoir exécuter aucune entreprise. Il imagina de faire

Stilicon le repousse; & Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire.

Insolence de cet eunuque.

voyager le prince tous les ans à Ancyre, fort loin de Constantinople. Là, on passoit l'été en fêtes brillantes; après quoi Arcadius revenoit comme en triomphe dans sa capitale. L'eunuque l'amusoit ainsi pour le maîtriser.

Il amuse Arcadius pour le maitriser.

Loi tyrannique en faveur des ministres.

Dans un de ces voyages, fut publiée une loi terrible, où l'intérêt même de l'empereur se trouve sacrifié à celui de son ministre. Quiconque aura conspiré, ou seulement formé le dessein d'une conspiration, contre la vie des conseillers du prince ou des principaux magistrats, non-seulement est condamné à mort, comme criminel de lèse-majesté, quand même le complot n'auroit pas eu d'exécution, mais ses enfans sont condamnés à une infamie & à une misère perpétuelle; ceux qui intercéderont pour eux, déclarés infâmes; & tous ceux qui participent au crime soumis aux mêmes peines, eux & leurs enfans: des récompenses promises à ceux qui donneront avis du complot, dès le commencement, & l'impunité aux complices qui le découvriront. Séjan lui-même n'avoit rien conçu de pareil sous un Tibère. Le crime de lèse-majesté, ainsi étendu, perdoit beaucoup de son horreur par rapport à la personne du prince; mais Arcadius n'avoit pas assez de raison pour le comprendre: il ne pensoit que d'après Eutrope.

Honorius ressembloit à son frère. Le mépris qu'inspiroient ces deux princes disposoit à la révolte. En Afrique, le comte Gildon, vieux débauché, scélérat cruel, osa secouer le joug de l'empire. Son frère Mascezil s'étant réfugié à Rome, il égorgea les enfans de ce frère, qui dès-lors fut son ennemi le plus irréconciliable. Stilicon envoya contre lui Mascezil avec une petite armée, & se proposoit d'aller lui-même finir la guerre. La première campagne la finit. Gildon fut vaincu ; il s'étrangla de sa propre main. Pour toute récompense, le vainqueur à son retour n'éprouva qu'une noire perfidie. Stilicon, soit par défiance ou par quelque autre motif inconnu, le fit précipiter du haut d'un pont dans une rivière où il se noya. Selon un récit plus vraisemblable, sa chûte fut accidentelle, & Stilicon fit assez voir qu'il ne souhaitoit pas qu'on le secourût.

397. Révolte en Afrique contre Honorius.

Ce ministre avoit du moins des talens & du courage. Eutrope n'avoit que de la turpitude avec la méchanceté, & régnoit cependant, maître de l'empereur, encensé par la cour, haï de tout le monde. Arcadius, après l'avoir décoré du titre de patrice, y ajouta celui de consul; car lorsque l'empire étoit partagé, chaque empereur nommoit un consul, l'un pour l'o-

Eutrope élevé au consulat.

rient, & l'autre pour l'occident. Cet opprobre inoui du consulat excitoit une indignation muette. L'eunuque triomphoit, comme s'il eût été à l'abri des coups de la fortune. Mais il éprouva bientôt la fragilité d'une grandeur odieuse, fondée sur la bassesse même & sur le crime.

399. Tribigilde & Gaïnas ligués contre Eutrope.

Le comte Tribigilde, officier goth, son ennemi secret, se révolte & ravage l'Asie. Gaïnas, parent du comte, d'intelligence avec lui, est envoyé pour le combattre. On envoie une autre armée sous les ordres de Léon, cardeur de laine, digne favori d'Eutrope. Tribigilde, avec trois cents hommes, surprend de nuit ce ridicule général; & secondé par Gaïnas, remporte la victoire la plus complette. Gaïnas écrit ensuite à l'empereur, qu'on ne peut vaincre Tribigilde; mais qu'il offre la paix, à condition qu'Eutrope lui soit livré. Il ajoute qu'on ne doit point balancer entre le salut du prince & la fortune du ministre.

L'eunuque insulte l'impératrice.

Arcadius ne sait quel parti prendre : les Goths l'effraient; Eutrope le captive. L'eunuque poussa un jour l'impudence jusqu'à menacer l'impératrice Eudoxie de la chasser du palais.

Arcadius consent à le faire arrêter.

Cette altière princesse, à force de plaintes, de cris, de prières, arracha de son mari un ordre

de l'arrêter. Il se réfugia dans une église. L'évêque saint Jean Chrysostôme, entraîné par les idées du temps, qui rendoient les asyles inviolables, défendit l'entrée contre les gardes du prince; & le prince vint conjurer les soldats de ne point violer l'asyle. Eutrope en étant sorti dans les ténèbres, prêt à s'évader, fut saisi & relégué pour toujours.

Procédure extravagante pour le perdre.

Gaïnas vouloit sa mort; Eudoxie la désiroit. On fit une espèce de procédure extravagante contre l'exilé. On l'accusa d'avoir usurpé les droits de la puissance impériale, parce que, dans les fêtes de son consulat, il avoit employé les chevaux de Cappadoce, qui ne servoient que pour l'empereur. On le condamna sur ce frivole prétexte, comme si les crimes avoient manqué; & on lui trancha la tête.

400. Gaïnas se révolte, & fait la loi à Arcadius.

Délivré de ce maître impérieux, Arcadius en trouva un autre dans sa femme. Elle devint l'arbitre de l'empire, qu'elle ne méritoit pas plus de gouverner, gouvernée elle-même par des femmes & des eunuques. Gaïnas, dont la perfidie étoit visible sous quelques dehors de fidélité, se révolte bientôt ouvertement, & marche vers Constantinople. L'empereur se hâte de lui écrire, qu'il est prêt à le satisfaire, dès qu'il connoîtra ses demandes. Le général

des Goths demande d'abord qu'on lui livre entre ses mains les trois premiers seigneurs de la cour. On y consent, & ils vont d'eux-mêmes se livrer. Il exige de plus que l'empereur vienne le trouver à Chalcédoine pour conclure le traité de paix. Arcadius se rend à Chalcédoine, conserve au rebelle la qualité de général, y ajoute les ornemens du consulat; & Gaïnas rentre dans Constantinople, toujours disposé à la révolte. Qu'étoit-ce que l'empereur devant lui?

Il se révolte encore, parce que S. Chrysostôme a refusé une église aux Goths.

Comme les barbares changeoient aisément de religion par intérêt, les Goths de l'empire avoient embrassé le christianisme. Mais étant ariens pour la plupart, les églises leur étoient fermées. Gaïnas en demande une pour lui & pour ses gens. Arcadius représente à saint Chrysostôme combien il seroit dangereux de la refuser. L'intrépide évêque la refuse; les Goths prennent les armes, irrités d'ailleurs par des marques de défiance. Gaïnas étoit absent. Une partie de ses soldats fut massacrée, & plus de sept mille brûlés dans une église. Réduit à se retirer, poursuivi par Fravita, Général goth, qui commandoit les Romains, manquant de toutes subsistances, il tenta le passage de l'Hellespont devant une flotte ennemie, avec de simples radeaux.

radeaux. Il ne réussit point, & perdit encore beaucoup de monde. Alors il s'avança vers le Danube, pour chercher un asyle au-delà du fleuve. Les Huns, qui ne vouloient pas de tel voisin, l'attaquèrent, le défirent : il périt en combattant.

Fin de Gaïnas.

Quelques années auparavant, Synésius, depuis évêque de Ptolémaïs, député à l'empereur par sa province, lui avoit en vain représenté les devoirs du trône, les abus & les désordres de la cour, le danger sur-tout auquel on s'exposoit en élevant aux honneurs les ennemis naturels de l'empire. Ce prélat doit être distingué parmi les personnages de son siècle. Né d'un sang illustre, voué par goût à l'étude de la philosophie, il n'étoit pas seulement baptisé, lorsque le peuple de Ptolémaïs le demanda pour son évêque. On voit dans une de ses lettres les raisons qui l'éloignent d'une telle place. Il dit que ses principes de philosophie ne s'accordoient point avec la doctrine chrétienne; & qu'il est bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire. Sans doute, selon la remarque de Fleury, les évêques s'assurèrent de sa docilité & de sa foi dans les points essentiels. Il fut ordonné en 410. Sa conduite fut toujours également digne d'un sage évêque & d'un excellent citoyen.

Synésius, évêque philosophe.

CHAPITRE II.

Alaric en Italie. — La Gaule ravagée, & l'Eſpagne conquiſe par les Vandales, &c.

401. Alaric, roi des Viſigoths, menace Rome.

ALARIC, plus grand capitaine que Gaïnas, n'avoit pas été long-temps paiſible dans l'Illyrie, où il commandoit. Proclamé roi des Viſigoths par ſes troupes mécontentes des Romains, il méditoit de pénétrer en Italie & de s'emparer de Rome. Après une première tentative infructueuſe, il paſſa les Alpes, tandis que les légions étoient occupées en Rhétie contre les Germains. Déja la Vénétie, la Ligurie même, étoient en proie aux ennemis. Rome trembloit.

Stilicon le trompe deux fois, & ne peut le vaincre.

Stilicon en répara les murs. Il raſſura Honorius qui vouloit quitter Milan & ſe retirer dans la Gaule. Il aſſembla des troupes, trompa Alaric en lui promettant au nom de l'empereur un établiſſement au-delà des Alpes, & l'attaqua bruſquement à Pollentia, ſur le Tanaro. C'étoit le jour de pâques. Les Viſigoths, ſans défiance, étoient occupés d'exercices de religion. Cependant Alaric ſe défendit avec tant d'habileté &

de courage, que la victoire fut indécise. Sur la foi d'un nouveau traité, il avoit repris le chemin des Alpes Juliennes. Stilicon qui le suivoit l'attaqua de nouveau près de Vérone, mais ne put le vaincre. Abandonné de ses soldats que la faim & la séduction firent déserter, il retourna en Illyrie, détestant la trahison des Romains, & respirant la vengeance.

Honorius transfère sa cour à Ravenne.

C'est alors que le timide Honorius, après avoir reçu dans Rome les honneurs pompeux du triomphe, transféra sa cour à Ravenne, ville très-forte, d'où l'on pouvoit aisément gagner l'Épire. Elle devint la capitale de l'occident. Autrefois Maximien s'étoit fixé à Milan, pour être à portée de secourir ses provinces. Honorius ne pensoit qu'à la sureté de sa personne. Milan & Rome lui envoyèrent d'inutiles députations, pour obtenir la préférence sur Ravenne.

405. Desseins ambitieux de Stilicon.

Les barbares ayant trouvé la route de l'Italie; l'empire n'ayant presque plus à leur opposer que des troupes mercénaires, parmi lesquelles se trouvoit une foule de barbares disposés à le trahir; la discipline étant détruite dans les armées, ainsi que les sentimens d'honneur & de patriotisme dans les ames; on devoit s'attendre à voir les désastres renaître les uns

des autres. La politique ambitieuſe de Stilicon, ſi l'on peut s'en rapporter à des récits fort ſuſpects, contribua aux malheurs publics. Il eſpéroit le diadême, du moins pour ſon fils Euchérius, couſin des deux empereurs; & la ſtérilité de la femme d'Honorius fortifioit ſes eſpérances. Pour arriver à ſon but, il vouloit d'une part affoiblir l'empire d'Occident; de l'autre, troubler plus que jamais celui d'Orient. Voilà ce que diſent les hiſtoriens, dont les conjectures ſe prennent quelquefois pour des vérités certaines. Alaric, ſelon eux, lui parut un inſtrument néceſſaire : il le gagna par ſes offres; il s'unit à lui dans la vue de conquérir l'Illyrie orientale, comme appartenante à Honorius. Une irruption imprévue de Goths ſuſpendit l'exécution de ce deſſein.

Invaſion de Radagaiſe en Italie.

Radagaiſe, leur chef, à la tête de deux cents mille hommes, paſſa le Danube, & ſe jeta ſur l'Italie. La ſuperſtition avoit tellement dépravé les cœurs, que les Romains attachés à l'idolâtrie, ſe félicitèrent de cette attaque.

Les païens s'en réjouiſſent ; mais Stilicon défait les Goths.

Perſuadés que les dieux alloient venger leurs autels, ils inſultèrent au chriſtianiſme, qu'ils appeloient *la ruine des états, & le fléau de l'univers.* Leurs eſpérances furent heureuſement trompées. Radagaiſe aſſiégeoit Florence; mais

sans précaution, sans art militaire. Stilicon renforcé par les Huns & par un capitaine goth, l'attaqua, le vainquit, le fit prisonnier, & le condamna à être décapité. De cette multitude d'ennemis, il n'échappa que douze mille hommes. La faim & les maladies en tuèrent plus que le fer.

406. La Gaule inondée de barbares.

A peine l'Italie étoit délivrée, qu'une fameuse irruption de barbares, Alains, Vandales, Suèves, accabla la puissance romaine dans la Gaule. On raconte sans vraisemblance, que Stilicon les avoit invités à une pareille entreprise; mais qu'il n'avoit pas imaginé qu'elle pût être si prompte, ni qu'elle s'exécuteroit avant la conquête de l'Illyrie, projetée avec Alaric. Étrange moyen pour règner, que de livrer l'état à la fureur de ses ennemis!

Vandales.

Les Vandales, Goths d'origine, devenus en quelque sorte Germains par leur mélange avec les anciens Viniles, avoient communiqué leur nom à plusieurs peuples de Germanie; car on le donnoit aux Bourguignons, aux Ruges, aux Hérules, aux Lombards, aux Angles ou Anglois, aux Thuringiens, &c. Ceux dont nous parlons ici habitoient dans la Pannonie, sous les lois de l'empire. Stilicon étoit né parmi eux.

Suèves.

Les Suèves, d'une nation nomade, avoient

anciennement occupé tout le pays entre l'Elbe, la Viſtule, le Danube & la mer Baltique. Diviſés en pluſieurs hordes ſur la ſurface de la Germanie, ceux qui conſervoient le nom de Suèves, du temps d'Auguſte, habitoient à la droite du Rhin; ils furent contraints de ſe retirer dans la Bohême, dont une partie leur fut enlevée par les Vandales.

Alains.

Nous avons déja parlé des Alains. Ils erroient le long du Danube, depuis que les Huns les avoient chaſſés des bords du Tanaïs. Ils avoient ſervi utilement Théodoſe & Stilicon; mais en vendant leurs ſervices, ils avoient appris à vaincre, & à dépouiller ceux qu'ils ſervoient ſans attachement.

Ces peuples ne trouvent point de réſiſtance; & ſont ſuivis des Allemands & des Bourguignons.

Ces trois peuples, auxquels ſe joignirent dans la route des Huns, des Sarmates, &c. paſsèrent le Rhin près de Mayence. Ne trouvant aucune garniſon romaine, ils ſe répandirent comme un torrent de toutes parts, juſqu'aux Pyrénées. Les Allemands, les Bourguignons ſuivirent leurs traces, & s'établirent, ceux-là, ſur les bords du Rhin, depuis Bâle, juſqu'à Mayence; ceux-ci dans l'Helvétie, enſuite dans le pays des Séquanois & des Éduens. La Gaule fut toute jonchée de cadavres. Les troupes de la Grande-Bretagne, effrayées de ce déluge d'ennemis, ſans eſpérance

de secours, firent empereur un simple soldat, nommé Constantin, qui fut reconnu en Gaule, dont le fils Constant se rendit maître de l'Espagne, & qu'Honorius se vit forcé de recevoir pour collégue.

Un soldat, nommé Constantin, est proclamé empereur.

En même temps, Alaric ennuyé d'attendre Stilicon depuis trois ans pour la conquête de l'Illyrie, s'avance vers l'Italie avec son armée. Il demande une somme en dédommagement de son voyage & de ses préparatifs. L'empereur étoit à Rome. On délibère dans le sénat sur le parti que l'on doit prendre. La plupart proposent la guerre. Stilicon fait décider qu'on donnera quatre mille livres pesant d'or. Un sénateur s'écrie, comme autrefois Cicéron : *Ce n'est point ici un traité de paix ; mais un contrat de servitude.* Le ministre soutenoit qu'Alaric ne demandoit rien que de juste, ayant demeuré trois ans en Épire pour le service d'Honorius. Un homme qui devoit sa fortune à Stilicon, saisit alors l'occasion de le perdre.

408. Alaric repasse en Italie.

Olympius, c'est le nom de ce courtisan, représenté par les païens comme un hypocrite, & par des chrétiens comme un sujet fidèle & vertueux, persuade à l'empereur que le ministre veut usurper le diadême ; qu'il est l'auteur de l'invasion des barbares ; que son fils Euchérius,

Olympius conjure la ruine de Stilicon.

élevé dans le paganiſme, eſt l'eſpérance des païens; & que déja on frappe des médailles qui porteront l'empreinte du père & du fils. L'accuſateur, ſe défiant de la foibleſſe du prince, trouve moyen de le forcer à un coup d'éclat. Les troupes étoient raſſemblées à Pavie, pour une expédition contre le tyran de la Gaule, Conſtantin. L'empereur ſe trouvoit dans cette ville avec Olympius. Celui-ci excite une émeute militaire, & fait maſſacrer tous les amis du miniſtre. Les ſoldats mettent la ville au pillage, ſans reſpect pour Honorius, qui tâche en vain de les calmer.

Stilicon arrêté & exécuté.

Stilicon apprend à Bologne le ſoulévement, mais d'une manière trop confuſe pour ſavoir quel en étoit l'objet. Sarus, fougueux capitaine, vouloit, avec les principaux Officiers, qu'il marchât droit à Pavie. Sur ſon refus, ces barbares ſe révoltent; il leur échappe, & ſe ſauve à Ravenne, où il ne pouvoit plus dominer. Là il ſe réfugie dans une égliſe, ſachant qu'Olympius a envoyé de la part de l'empereur un ordre de le ſaiſir. Les officiers vont le trouver, & lui jurent qu'on n'en veut point à ſa vie. Sur cette aſſurance, il ſe livre entre leurs mains. Auſſi-tôt on produit un ſecond ordre, par lequel il eſt condamné à mort, comme traître au prince &

à la patrie ; & on lui tranche la tête. Son fils subit le même sort. Ceux de ses principaux amis qui vivoient encore, un secrétaire d'état, un capitaine des gardes, furent mis à la question, mais les tourmens ne leur arrachèrent aucun aveu contre cet illustre général, dont les crimes paroissent fort douteux, & dont le caractère avoit une grandeur imposante.

Enrichi de la dépouille de Stilicon, Olympius gouverna comme lui en maître absolu, & disposa de tout en faveur de ses créatures. En supposant même Stilicon coupable, on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans la conduite d'Olympius, le caractère d'un méchant homme. Conduite odieuse d'Olympius.

Les soldats romains, pour comble d'inhumanité, massacrèrent les femmes & les enfans des barbares, attachés à l'ancien ministre. Ceux-ci, au nombre de trente mille, transportés d'indignation & de colère, coururent au camp d'Alaric, pour se ranger sous ses drapeaux. Massacre & révolte.

Puisque Olympius a été loué par Symmaque, on ne doit pas être étonné des louanges, que lui prodiguent saint Augustin & d'autres auteurs ecclésiastiques. Ceux-ci trouvoient un assez grand motif d'éloges, dans les lois qu'il publia en faveur de l'église & du clergé ; car les lois d'Honorius étoient celles de ses ministres. Tout Olympius, zèlé pour l'église.

Lois en faveur de la jurisdiction épiscopale, & contre les païens & les hérétiques.

plaideur fut autorisé à porter sa cause devant l'évêque, dont la sentence devoit être sans appel : les officiers de la justice séculière eurent ordre de la faire exécuter. Les tribunaux étoient anéantis par cette loi, si on l'avoit maintenue. Saint Augustin s'étant plaint à Olympius des violences que commettoient les païens & les hérétiques, on les déclara exclus de toutes les charges; on ordonna que les catholiques fussent mis en possession de toutes les églises; on abolit toutes les solennités païennes; on chargea les évêques de veiller à l'exécution de ces ordres, & les officiers publics de seconder les évêques, sous peine de vingt livres d'or d'amende. On condamna enfin à mort quiconque troubleroit avec violence l'exercice de la religion catholique, & à l'exil quiconque contrediroit publiquement ses dogmes. C'étoit le moyen de s'attacher le bon parti; mais de rendre furieux les autres, qu'il importoit de ménager.

Il fallut révoquer celle qui excluoit des charges les païens.

L'empereur fut obligé en 409 de révoquer la loi qui excluoit des charges les païens. Géneride, barbare de naissance, honnête homme, & brave officier, s'étoit retiré du service plutôt que de trahir sa religion. *La loi n'est pas faite pour vous*, lui dit Honorius; comme si les lois ne devoient pas être pour tout le monde. Gé-

néride refusa constamment la qualité de général, jusqu'à ce que cette loi fût révoquée.

Alaric, à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie.

Après la mort de Stilicon, Alaric prévit bien qu'on lui refuseroit la somme promise. Il l'envoya demander, pour paroître aussi juste que les Romains se montroient perfides. L'empereur méprisa la demande. Olympius nomma des généraux incapables, sans pourvoir à rien, sans rassembler des troupes suffisantes. Le roi Goth part du Norique (dans les cercles de Bavière & d'Autriche,) où il attendoit, traverse l'Italie avec la vîtesse d'un voyageur qui ne rencontre aucun obstacle, & arrive aux portes de Rome. Telle étoit la barbarie des Romains, que le sénat fit alors étrangler Sérène, veuve de Stilicon & nièce de Théodose; princesse qu'Honorius avoit long-temps honorée comme sa mère, & qu'on soupçonnoit injustement de s'entendre avec Alaric.

Il réduit Rome à l'extrémité, & impose des conditions de paix.

Cet habile & brave conquérant, maître du Tibre, affama bientôt la ville, & la réduisit à l'extrémité. Une maladie pestilentielle suivit les horreurs de la famine. En vain attendoit-on du secours : Ravenne sembloit être à une distance infinie. Le sénat envoie enfin une députation à l'ennemi. On offre de se rendre, pourvu qu'il n'impose pas des conditions honteuses; autre-

ment, difent les fénateurs, le peuple romain ne demande qu'une bataille. Cette fanfaronade fait rire Alaric, qui de fon côté demande toutes les richeffes de Rome. *Que laiffez-vous donc aux habitans*, répliquent les députés? Il répond fièrement, *la vie*. On convint que Rome lui donneroit cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, & les enfans des principaux citoyens pour otages. A cette condition, ratifiée par l'empereur, il fe retira en Tofcane.

Trait particulier de ce grand homme.

Le roi Goth n'étoit barbare que de nom. Quelques-uns de fes foldats ayant enlevé un convoi de vivres, il les punit févérement, & fit rendre le convoi; action de juftice, plus humiliante peut-être pour les Romains que fa victoire. Nous les verrons encore perfides à fon égard, & traités felon leur mérite.

409.
La Grande-Bretagne abandonnée.

Le nom de Conftantin, qui avoit paru de bon augure, quand les troupes de la Grande-Bretagne élurent empereur le foldat dont nous avons parlé, étoit un foible obftacle aux progrès de ces peuples de brigands, répandus dans toute la Gaule. La cour de Ravenne fut obligée d'abandonner la Grande-Bretagne, toujours défolée par les Pictes & les Écoffois. On écrivit aux Bretons de fe défendre eux-mêmes. Ils recouvrèrent ainfi leur liberté, mais en perdant une pro-

teсtion néceſſaire. Les Armoriques, habitans des côtes entre la Seine & la Loire, voulant être libres à leur exemple, chaſsèrent les Romains & ſe gouvernèrent en république. Ces pertes n'égaloient pas celle de l'Eſpagne, qui les ſuivit de près.

Les Armoriques ſecouent le joug.

Conſtant, fils de l'uſurpateur Conſtantin, y étoit alors en guerre avec Géronce, le meilleur de ſes généraux, révolté contre lui; ainſi la fureur des guerres civiles ſe joignoit à tant d'affreuſes calamités. Les Alains, les Suèves & les Vandales, profitant de la diviſion des Romains, franchirent les Pyrénées, & mirent toute l'Eſpagne à feu & à ſang. L'imagination ne pourroit tracer le tableau des horreurs qu'on y éprouva une année entière. La famine & la peſte ſe joignirent aux maſſacres. Les hommes ſe dévoroient les uns les autres. Une mère rôtit & mangea ſes quatre enfans; exemple unique dans toute l'hiſtoire. Enfin, les barbares partagent entre eux leur conquête, & s'y établiſſent.

L'Eſpagne conquiſe par les barbares.

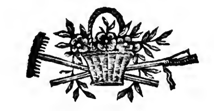
On les voit s'humaniſer, dès qu'ils poſsèdent tranquillement. Ils cultivent les terres; ils traitent les habitans avec douceur; ils fourniſſent des ſecours à ceux qui veulent ſe retirer; ils gardent inviolablement leur parole. Leur réputation de juſtice ramène la plupart des fugitifs

Ces conquérans s'humaniſent.

dans cette fertile contrée, que le despotisme opprimoit auparavant. L'Espagne devient presque heureuse sous ses nouveaux maîtres, regardés d'abord comme des monstres féroces. On les a tous confondus sous le nom de Vandales; on a même quelquefois donné ce nom aux Sarasins.

Ils laissent aux Romains quelques provinces.

Comme Géronce avoit facilité leur entreprise, ils laissèrent aux Romains le pays en-deça de l'Èbre, ce qu'on appelle la nouvelle Castille depuis Tolède, & les royaumes d'Aragon & de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte.



CHAPITRE III.

Alaric à Rome, &c. — Fin du règne d'Arcadius.

EN perdant de vastes provinces, & se voyant menacé de tout perdre, l'imbécille Honorius ne devenoit ni plus clairvoyant ni plus sage. Alaric, campé en Toscane, attendoit l'exécution du traité conclu avec lui pour sauver Rome. La cour osa lui manquer de parole. Olympius ne pensoit qu'à se maintenir, en ruinant ceux qu'il haïssoit, ou qu'il soupçonnoit. L'indigne ministre fut renversé à son tour par une intrigue d'eunuques. Rétabli quelque temps après, banni ensuite de nouveau, il eut les oreilles coupées, & mourut sous les coups de bâton. Jovius, son successeur, n'étoit qu'un brouillon & un traître sans génie. Ce Jovius entame une négociation avec Alaric; il ne réussit point faute de prudence; & de peur d'être soupçonné de trahison, il jure *sur la vie de l'empereur ;* il fait jurer pareillement tous les officiers, l'empereur lui-même, de ne jamais consentir à un accommodement avec les Goths. Des propositions équitables d'Alaric sont ensuite rejetées sous ce pré-

409. On viole le traité conclu avec Alaric.

Olympius supplanté par Jovius.

Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths.

texte extravagant, que si l'on eût juré *par le nom de Dieu*, on pourroit espérer qu'il pardonneroit un parjure ; mais qu'ayant juré *par la vie du prince*, violer le serment feroit exposer la vie du prince. Quand de pareils motifs décident les grandes affaires d'état, l'état doit périr, puisque c'est la folie qui gouverne.

Alaric fait Attale empereur, & le dépose.

Bientôt Alaric se présente aux portes de Rome, oblige les Romains de se détacher d'Honorius ; leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, homme dont il ne craignoit rien. Attale, aussi présomptueux que foible, s'approche de Ravenne, accompagné du Roi Goth. Honorius tremble, & lui propose un partage de l'empire. Il répond qu'il veut tout avoir. Ensuite il fait des fautes si grossières, qu'Alaric perdant patience, le dépouille du diadême, & renoue la négociation avec Honorius. L'imprudence d'Attale avoit fait manquer la conquête de l'Afrique : sans égard pour les conseils de son protecteur, il y avoit envoyé de mauvaises troupes, & en trop petit nombre ; leur défaite avoit été le fruit de cette expédition. Rome ne reçut point les blés d'Afrique, nécessaires à sa subsistance.

La famine y fut si affreuse, que le peuple, dans les jeux du cirque, s'écria, transporté de fureur : *Qu'on mette en vente la chair humaine, & qu'on en taxe le prix.* Cette

Cette ville infortunée se croyoit hors du péril, quand une nouvelle perfidie attira sur elle de plus grands malheurs. Honorius, moins scrupuleux sur son serment, traitoit enfin avec Alaric. Mais Sarus, capitaine Goth, ennemi de ce roi & attaché à l'empereur, le même Sarus qui avoit contribué à la perte de Stilicon, attaqua les Visigoths, tandis que les conférences étoient ouvertes. Il en tua un grand nombre. Alaric furieux assiège Rome pour la troisième fois, y entre, la livre au pillage. Son cœur généreux avoit toujours craint d'en venir à cette cruelle extrémité. Les soldats eurent ordre d'épargner le sang, de respecter l'honneur des femmes, de ne point brûler les édifices consacrés à la religion. Deux vastes églises furent désignées comme un asyle inviolable.

410. Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie.

Son humanité.

Il étoit impossible, en pareille circonstance, de contenir les fureurs de la soldatesque. Les rues & les maisons furent inondées de sang; les flammes firent même de grands ravages. Mais les églises & les édifices publics furent épargnés; & Alaric sauva un grand nombre de Romains. Aucun sénateur connu ne perdit la vie. Des contemporains assurent que dans l'irruption des Gaulois, dans les anciennes guerres civiles, & dans l'incendie même du temps de Néron, la

Malheurs de la ville.

ville avoit incomparablement plus souffert. Elle se repeupla bientôt, sans pouvoir néanmoins réparer une perte si considérable. Son enceinte, qui étoit de vingt & un milles, conserva toujours de tristes monumens de la destruction & du massacre. Alaric ne demeura que peu de jours à Rome. Il marcha ensuite du côté de la Sicile, & en pillant les plus belles contrées de l'Italie.

Saint Augustin & d'autres attribuent ces calamités à la vengeance divine.

Pour réfuter les païens, dont les injustes préjugés attribuoient ces malheurs au christianisme, saint Augustin écrivit son livre *de la Cité de Dieu;* & Orose, disciple d'Augustin, composa une histoire universelle. L'un & l'autre représentent les calamités humaines comme la punition des crimes. Salvien, plus éloquent, suivit la même route. Quelque pieuse que soit leur idée, quelque utile impression qu'elle puisse faire sur les ames; cependant, puisque le crime prospère souvent ici-bas, & que les plus vertueux sont trop souvent les victimes des méchans; puisque la justice divine s'exerce dans une autre vie, il importe sur-tout d'examiner les causes morales & physiques des événemens naturels. L'action de la cause première est invisible : celle des causes secondes est à portée de nos recherches. C'est en les observant, que se forment la prudence & la politique. Rome sera

Mais il importe d'en chercher les causes naturelles.

toujours un grand ſpectacle, où l'on peut voir l'influence néceſſaire des vices, des paſſions, des erreurs, d'un mauvais gouvernement, d'une grandeur exceſſive; en un mot, de tout ce qui peut concourir au malheur des particuliers & à la ruine des empires. Les citoyens fugitifs ſe retirèrent en grand nombre à Carthage. Leur premier ſoin fut de courir au théâtre, & d'y prendre parti dans les factions des ſpectateurs. Voilà ce qu'étoient les Romains : faut-il donc s'étonner de leur foibleſſe & de leurs déſaſtres?

Romains à Carthage.

Si Alaric avoit voulu prendre Ravenne & règner en Italie, il le pouvoit ſans doute. On conjecture qu'il préféroit l'Afrique, dont une victoire lui eût aſſuré la poſſeſſion. Il vouloit auparavant piller la Sicile. Une partie de ſes troupes étoit embarquée; la flotte fut détruite à ſes yeux par une tempête. Pénétré de chagrin, il délibéroit à Coſence ſur les moyens de réparer ce malheur; mais il y mourut, laiſſant pour ſon ſucceſſeur Ataulfe, ſon beau-frère, & le compagnon de ſes exploits.

Mort d'Alaric.

Les Goths avoient une coutume ſingulière, fondée apparemment ſur quelque ſuperſtition : ils cachoient la ſépulture de leurs grands hommes, que d'autres peuples décorent de ſuperbes monumens. Ils détournèrent le cours d'une pe-

Comment les Goths l'enterrèrent.

tite rivière, & dans son lit creusèrent une fosse, où le corps d'Alaric fut déposé avec de riches dépouilles. Ensuite on rendit aux eaux leur cours naturel, & l'on égorgea les prisonniers qui avoient fait ce travail.

Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, & périssent.

Une multitude d'événemens rapides se présentent ici, dont les circonstances intéressent peu. Géronce, établi en Espagne, vient attaquer Constantin en Gaule. Il surprend à Vienne Constant, fils de cet usurpateur; il lui fait couper la tête : il assiège le père dans Arles. Mais Constantius, le seul général d'Honorius qui n'eût pas été choisi parmi les barbares, met en fuite Géronce. Celui-ci se tue de sa propre main. Maxime, qu'il avoit orné de la pourpre, est tué bientôt après. Constantius force la ville d'Arles. Constantin se réfugie dans une église, où il est ordonné prêtre : on lui promet la vie avec serment, au nom de l'empereur. L'empereur désavoue ce serment, & le condamne à mort lui & son fils. Jovien, illustre Gaulois, qui prit ensuite la pourpre, fut décapité comme les autres. Hercalien tenta la même fortune, fut vaincu, subit le supplice à son tour. Ces exemples tragiques n'arrêtoient pas l'ambition, & ne raffermissoient pas le trône.

Ataulfe épouse Placidie.

Ataulfe, digne successeur d'Alaric, généreux,

ami de la paix, ne désiroit qu'un établissement dans l'empire, avec la main de Placidie, sœur d'Honorius, qu'Alaric avoit emmenée captive. Ayant traité avec ce prince, & ayant été trompé selon la coutume, il ravage la Gaule. Il prend Narbonne & Toulouse; il obtient par ses bonnes qualités le consentement de la princesse; & il l'épouse. On lui cède enfin un pays en-deçà de l'Èbre, à condition de ne point avoir de vaisseau, ni faire de commerce avec l'étranger. Il se contente d'un si médiocre établissement, qu'il auroit pu rendre meilleur par les armes. A peine établi, il est assassiné par un de ses écuyers; il meurt en recommandant à son frère de rendre Placidie à l'empereur, & d'entretenir la concorde entre les deux nations. Honorius céda vers le même temps aux Bourguignons une partie de leurs conquêtes dans la Gaule.

Honorius lui cède un pays en Espagne.

Pendant ces vicissitudes, les donatistes, toujours fougueux & obstinés, remplissoient l'Afrique de troubles. L'empereur publia de nouveaux édits contre eux, & déclara coupable de crime capital quiconque voudroit altérer la foi. Les évêques catholiques ayant proposé une conférence, comme un moyen de conciliation, il chargea le comte Marcellin d'y présider, de prononcer même un jugement définitif, après avoir

Jugement d'un comte contre les donatistes.

entendu les raiſons de part & d'autre. Marcellin prononça en faveur des catholiques, déclara les donatiſtes auteurs du ſchiſme, & les ſoumit aux peines portées par les lois. Leurs violences ne firent qu'augmenter.

Les clercs exempts des tribunaux ſéculiers.

A l'occaſion d'un ſoulèvement du peuple d'Arles contre l'évêque, Honorius, par une loi célèbre, déclara que tous les clercs ſans exception ne pourroient être accuſés que devant l'évêque, & que les accuſateurs ſeroient notés d'infamie, s'ils manquoient de preuves. Nous verrons de grands abus naître de ces immunités. En y mettant les reſtrictions convenables, on auroit pu prévenir le mal. Mais on ne prévoyoit rien; & l'ordre civil & la puiſſance ſouveraine, tout tomboit en décadence.

Ignorance parmi les chrétiens.

Comme la religion influoit tous les jours davantage ſur l'état civil & politique des peuples, on doit remarquer un canon du concile de Carthage, tenu en 398, qui défend aux évêques de lire les livres des païens, & même ceux des hérétiques, ſans néceſſité. C'eſt une des plus fortes preuves du progrès de l'ignorance. Il y avoit ſi peu de temps que l'empereur Julien avoit employé, pour la ruine du chriſtianiſme, la défenſe d'élever les chrétiens dans l'étude des lettres profanes! Et les évêques en particulier

n'étoient-ils pas obligés de favoir ce qu'ils étoient obligés de réfuter ? De l'ignorance naiffoient tous les jours de nouvelles pratiques, beaucoup plus dangereufes qu'édifiantes. Saint Auguftin, dans une lettre à Januarius, fe plaint qu'on néglige les préceptes des livres divins, & que tout foit plein d'inftructions humaines; il décide qu'on doit retrancher ces pratiques, dont on ne voit pas de raifon, qui ne font ni contenues dans l'écriture, ni ordonnées par les conciles, ni confirmées par l'ufage univerfel, & qui changent en fervitude la religion que Dieu a voulu rendre libre. Nulle maxime de fageffe n'a été moins fuivie. Auffi les progrès de la fuperftition abrutiront-ils bien-tôt le genre humain.

Les affaires d'Orient, que nous avons laiffées à l'écart, afin d'éviter la confufion, n'offrent jufqu'ici que des objets triftes, foit pour l'églife, foit pour l'état. Deux exils de faint Jean-Chryfoftôme, évêque de Conftantinople, l'homme le plus éloquent, & l'un des plus vertueux de fon fiècle, occafionnèrent des mouvemens féditieux dans cette ville. Le prélat vouloit réformer les mœurs du clergé, des moines, du peuple & de la cour. Il fe fit par-là beaucoup d'ennemis de tous les ordres. L'impératrice Eudoxie gou-

En Orient, exil de faint Jean-Chryfoftôme.

vernoit l'imbécille Arcadius, femme impérieuſe & vindicative. On accuſa Chryſoſtôme de la déſigner dans ſes diſcours ſous le nom de Jézabel. Eudoxie l'ayant fait condamner par un conciliabule, l'empereur le bannit. Les cris du peuple obligèrent de le rappeler; & ſon zèle s'anima plus que jamais. Il s'étoit plaint des jeux & des danſes, par leſquels on avoit célébré la dédicace d'une ſtatue d'Eudoxie, & qui avoient troublé indécemment l'office divin. L'impératrice lui en témoigna ſon reſſentiment. Alors oubliant la majeſté impériale, & ne penſant qu'à l'abus que l'on en faiſoit, il commença un ſermon par ces paroles : *Voici encore Hérodiade en furie ; elle danſe encore ; elle demande encore la tête de Jean.* Un ſecond exil ſuivit de près. Chryſoſtôme y paſſa trois ans, & mourut en 407. Eudoxie étoit morte en 404. Arcadius mourut en 408, laiſſant l'empire à Théodoſe le jeune, ſon fils, âgé de ſept ans.

Le ſaint invective contre l'impératrice Eudoxie.

Mort d'Arcadius.

Sentences en latin & en grec.

Il avoit abrogé une ancienne loi, qui ordonnoit aux juges de prononcer leurs ſentences en latin; langue inconnue dans la plus grande partie de l'Orient : il permit de prononcer en grec ou en latin. Le grec devoit être préféré, comme la langue du pays.

THÉODOSE II en Orient; HONORIUS en Occident.

Sous un empereur enfant, tel que Théodose, tout étoit à craindre, & les ennemis du dehors, & les dissensions civiles, & les manèges de cour. Mais Anthémius, préfet du prétoire, qui prit les rênes de l'état, sous Théodose le jeune, possédoit toutes les qualités d'un ministre habile & courageux. S'il ne put pas étouffer les intrigues des eunuques dont le prince fut obsédé, du moins il réprima beaucoup d'abus. Il contint les ennemis de l'empire. Isdegerd, roi de Perse, se déclara le protecteur de Théodose. (Une fable absurde l'en a supposé le tuteur.) Uldès, roi des Huns, fit des courses jusques dans la Thrace, exigeant pour se retirer qu'on lui payât le tribut qu'il imposeroit. Mais on l'attaqua, & il disparut. La Cyrénaïque, contrée de la Libye, en proie aux incursions des barbares Austuriens, & encore plus aux vexations de gouverneurs avides, que les eunuques plaçoient & protégeoient, recouvra enfin la tranquillité, par le zèle sur-tout du sage Synésius.

412. Anthémius, sage ministre de Théodose le jeune.

Ennemis du dehors, réprimés.

Anthémius reconstruisit les murs de Constan-

Loi sur les biens confis-

ĸués aux hérétiques. tinople, dont l'enceinte étoit devenue trop petite. (On ne pouvoit pas diminuer, sans doute, l'immense multitude des habitans, source d'une infinité de maux pour l'empire.) En maintenant les lois contre les hérétiques, il tâcha d'en prévenir les abus. Leurs biens étoient dévolus au fisc, faute d'héritiers naturels ; il fit défendre aux catholiques de profiter de la confiscation, même en vertu d'une donation du prince, qui seroit regardée comme subreptice. C'est que la dépouille des hérétiques excitoit la cupidité de leurs adversaires, & multiplioit sans doute les accusations d'héréfie.

414. Pulchérie gouverne.

On ne parle plus d'Anthémius, depuis que Pulchérie se montre à la tête du gouvernement. Cette princesse, sœur de Théodose II, déclarée auguste, n'ayant encore que quinze ans, deux ans plus que lui, se chargea du poids des affaires, & gouverna comme si elle avoit eu une longue expérience. Elle s'engagea par vœu à garder sa virginité, exemple qu'elle fit suivre à ses deux sœurs. Les exercices d'une piété fervente ne l'empêchèrent pas de se livrer aux soins du gouvernement. Elle parut vivre en religieuse, mais agir en prince éclairé. L'éducation de son frère fut l'objet de ses sollicitudes. Après avoir éloigné l'eunuque Antiochus, précepteur intrigant &

avide, elle s'efforça d'inspirer au jeune prince la piété, la vertu, l'amour du travail, les sentimens qui conviennent aux souverains.

Mais Théodose n'avoit qu'un esprit foible, une ame lâche, incapable de se porter aux grandes choses. Il ne fut qu'un dévot sans passions, & qu'un mauvais théologien. Son palais devint une espèce de monastère, où dès la pointe du jour il chantoit l'office avec ses sœurs. Peut-être Pulchérie ne connut point assez elle-même que la piété, sur le trône, doit être moins chargée de pratiques, plus laborieuse que dans le cloître; qu'elle doit donner l'exemple du culte aux sujets, & sans perdre le temps destiné à remplir les fonctions publiques, & sans que la majesté se dégrade par une dévotion mal entendue.

Théodose profite peu de son éducation.

Le trait suivant prouve bien que Théodose étoit plus superstitieux que religieux. Un moine choqué de ce qu'il lui refusoit quelque grace, osa lui dire en se retirant: *Je vous excommunie.* L'empereur, tremblant de ce ridicule anathême, résolut de ne point manger qu'il n'en eût été absous. Il conjura un évêque de lui obtenir cette faveur; & malgré les représentations de l'évêque, il s'abstint de toute nourriture, jusqu'à ce que le moine insolent lui eût donné l'absolution.

L'excommunication d'un moine le fait trembler.

Pulchérie ne put jamais vaincre l'ascendant

Il se livre

aveuglément aux eunuques.

que les valets de cour prenoient sur son frère. Des eunuques faisoient les lois & les ordonnances. Il les signoit sans les lire, & soutenoit à sa sœur qu'il lisoit tout. Pour lui desiller les yeux, elle lui présenta un écrit à signer; c'étoit un acte par lequel il livroit sa femme en esclavage. Il signa comme à l'ordinaire, sans examen. Pulchérie eut beau l'avertir; cette expérience l'humilia, mais ne le corrigea point. On peut prédire que son règne, de quarante-deux ans, sera un long tissu de fautes, & ne produira rien de glorieux.

415. Lois en faveur du christianisme.

Des lois sévères en faveur de la religion exclurent les païens de toute charge; condamnèrent à la perte de leurs biens & à l'exil, ceux qu'on surprendroit faisant des sacrifices; & ordonnèrent de détruire ou de changer en églises les temples & les autres lieux consacrés à l'idolâtrie, avec peine de mort pour quiconque s'y opposeroit.

Sédition d'Alexandrie.

Les idolâtres, réduits en Orient à un petit nombre, pouvoient être accablés plus aisément qu'autrefois. Mais les chrétiens d'Alexandrie se rendirent odieux par une des plus furieuses séditions qui ait agité cette ville turbulente. Les juifs y formoient contre eux un parti considérable. On prit querelle pour un danseur; ce fri-

vole sujet aigrit les haines de religion. La querelle fut suivie d'un complot des juifs pour massacrer les chrétiens, dont il y eut un grand nombre de tués la nuit, au milieu des rues.

Saint Cyrille attaque les Juifs & les chasse.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, d'un caractère impétueux, & qui, avec des intentions droites, pouvoit passer les bornes du zèle, attaqua les synagogues & chassa les juifs. Leurs biens furent pillés ; plusieurs périrent dans le tumulte. Les moines du voisinage, habitans des montagnes de Nitrie, étoient des séditieux qui, sous l'évêque Théophile, prédécesseur & oncle de Cyrille, avoient commis toutes sortes de violences. Ils viennent au nombre de cinq cents se signaler de nouveau : ils insultent dans les rues le préfet Oreste, brouillé avec l'évêque ; un d'eux le blesse même d'un coup de pierre. Ammonius (c'est le nom de ce moine) saisi, traîné devant le préfet, est mis à la torture & y rend l'ame. Cyrille prononce son éloge & lui donne le titre de martyr. Le peuple, qu'on venoit de voir défendre Oreste contre les moines, se joint alors à l'évêque par légèreté ou par fanatisme.

Cinq cents moines lui prêtent main-forte.

La fameuse Hypatie, mise en pièces par les chrétiens.

Une atrocité exécrable mit le comble aux horreurs de la sédition. Hypatie, fille du géomètre Théon, plus savante que son père, donnoit des leçons publiques de philosophie avec le

plus grand succès. Elle étoit respectable par la pureté de ses mœurs, jointe à une rare beauté & à tous les genres de mérite; mais parce qu'elle étoit païenne, & qu'elle avoit la confiance des magistrats, on la soupçonnoit d'agir contre Cyrille. Elle devint un objet d'exécration pour ce peuple fanatique. Des furieux, ayant un clerc à leur tête, la saisissent en pleine rue, la traînent dans une église, la dépouillent, la déchirent de coups, la mettent en pièces, & vont brûler publiquement ses membres.

Ce crime reste impuni.

Théodose, touché de cette barbarie, vouloit en tirer vengeance. On acheta la protection des eunuques, & le crime fut impuni. On publia une loi impuissante, pour contenir des clercs audacieux d'Alexandrie, appelés *parabolans*, c'est-à-dire, *qui affrontent les périls.* C'est le seul remède que nous voyons avoir été appliqué au désordre.

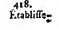
Mariage de Théodose avec Athénaïs.

Le mariage de l'empereur avec la célèbre Athénaïs (421), fait un contraste frappant avec le meurtre d'Hypatie. Léonce, sophiste d'Athènes, père d'Athénaïs, l'avoit déshéritée en faveur de ses autres enfans, parce que, disoit-il dans un testament bizarre, *son mérite, qui l'élevoit au-dessus de son sexe, étoit, pour elle, une assez grande ressource.* Elle vint à Constantinople demander

juſtice. Ses graces, ſon eſprit, ſes mœurs, enchantèrent Pulchérie & Théodoſe. Le prince l'épouſa. Païenne comme ſon père, elle ſe fit baptiſer; ſon nom fut changé en celui d'Eudoxie. Elle cultiva toujours les lettres, & Photius vante beaucoup ſes poëmes ſur des matières de religion.

Le zèle imprudent d'Abdas excite une perſécution & une guerre en Perſe.

Peu après ce mariage, une perſécution violente que les chrétiens eſſuyoient en Perſe, rallume la guerre entre les deux nations, ſi long-temps ennemies. Abdas, évêque du pays, avoit brûlé un temple de Perſe, & avoit refuſé de le rebâtir, malgré les ordres du roi, qui laiſſoit aux chrétiens l'exercice de leur religion. La tolérance dès-lors ne ſubſiſta plus. Les égliſes furent détruites, & les bourreaux armés contre les fidèles. Un grand nombre ſe réfugioit chez les Romains. Varane V, fils d'Iſdegerd, les envoya redemander. Sur le refus de Théodoſe, il retint des ſujets de l'empire. On fit la guerre. Après quelques campagnes où les Romains eurent l'avantage, ils demandèrent eux-mêmes la paix; elle fut conclue pour cent ans (422); mais la liberté de religion, qu'Abdas avoit fait perdre, ne ſe rétablit qu'imparfaitement.



418. Établiſſe-

L'état de l'Occident nous intéreſſe davantage; nous y trouverons les barbares continuant avec

ment des Visigoths dans la Gaule.

fuccès leurs entreprifes. Ataulfe eut pour fucceffeur Sigéric, fon ennemi déclaré, qui maffacra fes enfans, & ne règna que fept jours. On fe hâta d'étouffer la tyrannie par le meurtre du tyran. Wallia, que les Vifigoths élurent enfuite, également politique & brave, fit un traité avec le général Conftantius, par lequel il s'engageoit à rendre Placidie, & à combattre pour le fervice de l'empereur, à condition qu'on lui donneroit fix cents mille mefures de blé. Il battit en effet les Vandales & les Alains. Soit pour récompenfe de fes fervices, foit de peur qu'il ne voulût garder fes conquêtes, on lui accorda en échange de ce qu'il poffédoit au-delà des Pyrénées, un établiffement bien plus digne de fon ambition: on lui céda la feconde Aquitaine & la Novempopulanie; (aujourd'hui le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gafcogne.) On y ajouta Touloufe, dont il fit fa capitale. Ce pays fut nommé Gothie, & les Goths y régnèrent quatre-vingt-huit ans, jufqu'à l'invafion de Clovis.

Ceffion faite à Wallia.

Établiffement des Francs.

Selon la plupart des auteurs, les Francs s'établirent deux ans après (420) fous leur roi Pharamond, dans le pays fitué entre Maeftricht & le confluent de la Meufe & du Wahal. Mais l'exiftence de Pharamond eft un problême. De meilleurs

meilleurs critiques attribuent à Clodion en 438, la fondation de la monarchie françoise. Clovis mérite d'en être regardé comme le vrai fondateur, * puisqu'avant lui, elle n'offre guère que des fables. Contentons-nous d'observer ici que les Francs, depuis Gordien, avoient fait de fréquentes courses dans la Gaule; & que, selon l'opinion la plus probable, c'étoit une ligue de plusieurs peuples de Germanie entre le Rhin, le Mein & le Weser, réunis pour défendre leur liberté contre les Romains: le nom de *Franc*, dans leur langue, signifioit *libre*. Les Sicambres se distinguoient parmi eux.

421. Constantius épouse Placidie, parvient à l'empire, & meurt.

Constantius, après avoir servi utilement l'empire contre les barbares, épousa enfin Placidie, sœur de l'empereur & veuve d'Ataulfe. Il gouvernoit depuis dix ans les affaires. Il ambitionnoit, ainsi que sa femme, le titre de la souveraine puissance. Honorius, qui n'avoit point d'enfans, le leur conféra. Mais Constantius mourut la même année. Placidie, brouillée avec son frère, eut ordre de quitter Ravenne, & se retira auprès du jeune Théodose.

* Je commence l'Histoire moderne à l'établissement de la monarchie françoise, par Clovis; mais il faut continuer ici l'Histoire romaine, pour ne pas brouiller ensuite les matières.

Mort d'Honorius.

La mort d'Honorius, arrivée en 423, auroit été un bien pour l'empire, si les malheurs de son règne avoient pu se réparer. Ce prince, presque tyran par foiblesse, plutôt que par inclination, commit toutes les injustices qu'on voulut.

Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius & d'Honorius.

A en juger par les nombreuses lois d'Arcadius & d'Honorius, (elles se publioient ordinairement au nom des deux empereurs,) on croiroit d'abord que le gouvernement veilloit au bonheur de l'humanité. On y voit de beaux sentimens, de bons principes. Mais ce n'étoient au fond que des paroles. Plusieurs lois vicieuses en elles-mêmes augmentoient les maux publics. Les meilleures tomboient sans exécution. Il falloit sans cesse y déroger, y changer, y ajouter; & la législation, qui doit être simple & précise, devenoit un chaos de ténèbres & d'incertitudes.

Spectacles des gladiateurs, abolis.

Les spectacles inhumains des gladiateurs s'étoient maintenus, malgré une loi de Constantin. Honorius les abolit en 403, parce qu'un anachorète, nommé Télémaque, venu exprès d'Orient pour en combattre l'abus, s'étant jeté dans l'arène au milieu des combattans, & voulant à toute force les séparer, fut tué à coups de pierres par les spectateurs.

Richesses

On assure qu'avant la prise de Rome par Alaric,

il y avoit plusieurs familles dont le revenu montoit à plus de quatre millions de notre monnoie, & que les familles du second ordre avoient communément au moins un million de revenu. Il est facile d'en conclure que cette ville absorboit tout en Occident ; que l'extrême opulence des uns y faisoit l'extrême misère des autres ; que les peuples étoient foulés au profit de ces hommes insatiables, qui n'ont jamais assez pour leurs plaisirs ; enfin, que les richesses & l'indigence contribuoient également à éteindre le courage, à étouffer la vertu, & à faire de mauvais citoyens. Les provinces gémissoient d'un joug accablant & tyrannique : les lois annonçoient toujours le désir de les soulager ; le gouvernement étoit toujours en contradiction avec les lois. Il ne faut donc pas s'étonner que les barbares aient détruit l'empire. concentrées à Rome. Les provinces accablées.



THÉODOSE II en Orient, & VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Valentinien associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique.

423. Théodose le jeune s'associe Valentinien III.

THÉODOSE, n'ayant point reconnu le titre d'augustes dans Constantius & Placidie, pensa d'abord à réunir dans sa personne les deux empires. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, prit la pourpre, donna la liberté aux esclaves, pour en faire des soldats, & envoya le célèbre général Aétius demander aux Huns du secours. L'empereur sentit alors la nécessité d'un partage. Il conféra le titre de *nobilissime*, qui avoit remplacé celui de *césar*, à Valentinien, fils de Constantius, âgé de cinq ans, & le titre d'auguste à sa mère Placidie. Il les fit partir avec une armée. Jean fut pris & décapité, après deux ans de règne, & Valentinien III proclamé empereur. Ce prince céda l'Illyrie occidentale, en épousant la fille de Théodose.

Ce dernier

Une de ses premières lois renferme la maxime

la plus digne des vrais monarques : *La majesté souveraine*, dit-il, *se fait honneur en se reconnoissant soumise aux lois. La puissance des lois est le fondement de la nôtre. Il y a plus de grandeur à leur obéir, qu'à commander seul sans elles.* « C'est, » dit M. le Beau, la plus grande leçon qu'un » souverain ait jamais faite à ses pareils. « se reconnoît soumis aux lois.

On trouve vers le même temps une loi de Théodose II, qui n'annonce pas à beaucoup près tant de sagesse. Il défend, comme crime de lèse-majesté, non-seulement de porter des étoffes de la teinture des ornemens impériaux, mais d'en garder chez soi. C'est là qu'on reconnoît le despotisme. Le motif de cette loi étoit, sans doute, la crainte que des usurpateurs ne prissent la pourpre, & ne se fissent reconnoître pour souverains. Si quelqu'un en avoit formé le dessein, on l'avertissoit par là de bien prendre ses mesures, plutôt qu'on ne l'empêchoit de les exécuter. Et la seule démonstration d'une telle crainte ne rendoit-elle pas le gouvernement méprisable ? Par une autre loi, aussi sage que la première est absurde, il établit la prescription de trente ans, pour assurer les droits dont on a joui paisiblement dans cet intervalle. Rien n'est plus commun, sous les derniers règnes, qu'un mélange de bonnes & de mauvaises lois; preuve

Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne.

Prescription de trente ans.

certaine d'un gouvernement capricieux, qui flotte au gré de l'opinion & des conjonctures.

Rivalité d'Aëtius & de Boniface.

Parmi beaucoup de faits isolés, confus, choisissons ce qu'il y a d'intéressant, & formons-en un tableau, où les objets analogues soient rapprochés sans détails minutieux. En Occident, se trouvent deux grands généraux, dont la rivalité devient funeste à l'état. Aétius, né en Mésie, élevé parmi les gardes de l'empereur, est la terreur des barbares; mais il est jaloux de Boniface, comte d'Afrique, recommandable par ses services, ses talens & ses vertus. Il veut le perdre à la cour; il en vient à bout par la plus noire perfidie.

D'une part, il donne un faux avis à Boniface qu'on veut le rappeler, & ensuite le faire mourir. De l'autre, il persuade à Placidie de le rappeler en effet, sous prétexte de quelque projet criminel. Le comte reçoit l'ordre, & n'obéit point.

Les Vandales en profitent & s'emparent de l'Afrique.

Ainsi calomnié & condamné, il appelle en Afrique les Vandales d'Espagne, qui, sous les ordres du roi Genséric, mettent tout à feu & à sang. L'impératrice rend bientôt ses bonnes graces au général dont elle a reconnu l'innocence. Il s'efforce de réparer un mal sans remède. Ne pouvant engager les barbares à la retraite, il prend les armes contre eux. Il est battu. Ex-

cepté Cirthe & Carthage, les Romains n'ont plus rien en Afrique ; les Vandales y exercent impunément leur cruauté (431).

Boniface, à son retour, eut toute la confiance de Placidie ; l'un & l'autre déteſtoient la perfidie d'Aétius. Celui-ci prévint les coups de leur haine, en levant l'étendard de la révolte. Il fut vaincu par son rival, mais il le bleſſa dans la mêlée, & Boniface en mourut peu de jours après. On veut arrêter Aétius. Il va en Pannonie implorer le ſecours des Huns. La cour tremble; Placidie le rappelle, lui rend toutes ſes dignités, & y ajoute celle de patrice. Telle eſt la punition de la révolte dans un état chancelant & mal gouverné.

Révolte d'Aétius.

Mort de Boniface.

La Gaule, en proie à l'avarice des magiſtrats, ainſi qu'aux armes des barbares, éprouvoit ſans ceſſe de nouveaux malheurs. Les payſans, ſous le nom de Bagaudes, ſe ſoulevèrent, ſe déchaînèrent comme des bêtes féroces. Les Viſigoths rompirent le traité conclu avec les Romains, & aſſiégèrent Narbonne, que les Huns auxiliaires défendirent avec ſuccès. Clodion, roi des Francs, s'empara de Cambrai, de Tournai, d'Amiens (438). On lui céda ces conquêtes, parce qu'on ne pouvoit l'en chaſſer. Trèves fut ſaccagée par les Francs pour la quatrième fois, & ils ſe ren-

Progrès des barbares.

Les Francs s'établiſſent dans la Gaule, ſous leur roi Clodion en 438.

dirent maîtres de Cologne. Genséric demeura paisible possesseur des meilleures provinces de l'Afrique, où il déploya le zèle de l'arianisme. Les Suèves soumirent à leur domination la Bétique, & les autres pays que les Vandales avoient abandonnés en Espagne. On ne voit de toutes parts que massacres, révolutions, démembremens de l'empire, dont les détails fatigueroient sans rien apprendre.

Nestorius trouble l'Orient par son hérésie.

En Orient, la foiblesse & l'incapacité de Théodose fomentent de nouvelles guerres théologiques. Nestorius, évêque de Constantinople, enseignoit qu'il y avoit deux personnes en Jesus-Christ, comme deux natures; & que Marie n'étoit pas la mère de Dieu, mais la mère du Christ. Ce prélat, auparavant persécuteur des hérétiques, s'attira bientôt par cette hérésie subtile un orage dont il fut accablé. L'empereur lui étoit favorable, quoique Pulchérie fût déclarée contre lui. Le concile général d'Éphèse s'assemble pour décider la question. Saint Cyrille d'Alexandrie y préside. Dès la première séance, on condamne, on dépose l'hérésiarque. Jean d'Antioche, qu'on n'avoit pas voulu attendre, tient un conciliabule, où il dépose à son tour Cyrille & l'évêque d'Éphèse. Les esprits s'échauffèrent de plus en plus; & les accusations réciproques

431. Concile d'Éphèse.

furent également vives & amères. Théodose approuva enfin le jugement du concile. Nestorius fut relégué ; mais le nestorianisme ne fut pas détruit. Il subsiste encore de nos jours dans plusieurs pays de l'Orient.

Rigueurs inutiles contre les Nestoriens.

L'empereur en 435 ordonna de brûler publiquement les livres des nestoriens; & défendit, sous peine de confiscation de tous les biens, de donner retraite à ces novateurs pour tenir aucune assemblée. Il ajouta ensuite peine de mort contre les réfractaires. Il ordonna que les évêques & les clercs infectés de cette erreur fussent chassés de leurs églises, & les laïques anathématisés. On oublioit que de pareilles rigueurs avoient augmenté les progrès & les violences de l'arianisme. L'expérience prouva, & tout le monde convient aujourd'hui, qu'avec plus de modération, on auroit mieux servi l'église.

Loi pour enrichir les églises.

La dévotion de Théodose dicta une loi, par laquelle les biens des ecclésiastiques & des moines, morts sans héritiers, furent donnés aux églises ou aux monastères. Jusqu'alors ils avoient été dévolus au fisc. Les moines conservèrent encore long-temps l'usage & la propriété de leurs biens.

43 Code Théodosien.

Quoique peu d'hommes fussent moins capables

que Théodose II de soutenir le rôle de législateur, il exécuta cependant un projet de législation, qui mérite de nous occuper quelques instans. Des lois sans nombre, parmi lesquelles on en trouvoit beaucoup de contradictoires, de peu sensées, embarrassoient & dégradoient la jurisprudence. Il fit composer un code où l'on ne plaça que les lois des empereurs chrétiens, édits, rescrits, ordonnances, actes & décrets du conseil, &c. Il déclara en le publiant, que ces lois auroient seules autorité dans l'empire. Valentinien III adopta le code pour l'Occident; & les lois qu'on y ajouta depuis furent appelées Novelles.

Remarques sur ce code.

Les critiques relèvent de grandes imperfections de ce recueil, plusieurs lois tronquées, obscures, mal choisies, mal arrangées, quelques-unes marquées au coin de la superstition. Ils le jugent néanmoins préférable, pour ce qu'il renferme, à celui que Justinien y substitua. C'est une chose singulière que le code Théodosien n'ait subsisté que quatre-vingt-dix ans parmi les Orientaux; & qu'il ait subsisté en Occident après la ruine de l'empire. Les Visigoths l'adoptèrent. Il disparut dans les siècles d'ignorance. On le retira de l'obscurité au seizième siecle, & Jacques Godefroy, jurisconsulte parisien, l'enrichit d'un commentaire fort estimé.

Peu de temps après la publication de son code, l'empereur abrogea une mauvaise loi de Constantin, qui défendoit à ceux qui avoient certaines terres en Asie, d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison à Constantinople. Les capitales ne s'agrandissent que trop sans des voies si odieuses.

Abrogation d'une loi qui tendoit à l'agrandissement de Constantinople.

On doit s'étonner qu'un prince dévot ait facilité le divorce, que Constantin & Honorius avoient rendu plus difficile qu'autrefois. Il abolit leurs lois à cet égard comme trop dures, déclarant qu'il falloit s'en tenir aux anciennes lois romaines, & aux décisions des anciens jurisconsultes. Nous verrons l'usage du divorce subsister encore long-temps.

Loi de Théodose en faveur du divorce.

Selon toute apparence, Théodose, quand il fit cette dernière loi, étoit déja infecté du poison de la jalousie, dont sa femme éprouva bientôt les effets. Il aimoit dès l'enfance Paulin, un des principaux personnages de sa cour. L'impératrice Eudoxie (Athénaïs), pleine d'estime & de reconnoissance pour ce favori, qui avoit contribué à sa fortune, le voyoit volontiers, lui confioit ses pensées & profitoit de ses conseils. Leur commerce innocent parut un crime à l'empereur. Paulin est tué par ses ordres. Eudoxie se croit déshonorée, & obtient la per-

Ce prince fait tuer Paulin par jalousie.

miſſion de ſe retirer à Jéruſalem, où elle avoit été auparavant en pélerinage. Un prêtre & un diacre qu'elle a emmenés avec elle, ſont encore un objet de ſoupçons pour le prince; le comte Saturnin, chargé d'ordres ſanguinaires, les fait mourir ignominieuſement ſans aucune forme de procès.

Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs.

La princeſſe ne contient plus ſa colère; elle fait aſſaſſiner Saturnin. On la prive alors de ſes officiers. Réduite à une condition privée, elle conſacre le reſte de ſes jours aux bonnes œuvres. Cyrus, ſavant égyptien & bon poëte, qui par ſa protection étoit parvenu à la dignité de patrice, fut dépouillé quelque temps après de tous ſes biens; parce que les acclamations du peuple à ſa louange bleſsèrent la vanité ombrageuſe de Théodoſe. L'eunuque Chryſaphe s'empara, & de l'eſprit du prince & de l'autorité du gouvernement. Pulchérie elle-même n'eut plus de crédit auprès de ſon frère. Ce légiſlateur ſe montra digne de haine & de mépris: tout alla au gré des paſſions.

L'eunuque Chryſaphe, maître de tout.

441. Genſéric formidable par la marine en Afrique.

Cependant les barbares gagnoient du terrein de jour en jour. Genſéric avoit pris Carthage, capitale ſuperbe & floriſſante. Quoiqu'il n'eût pas un vaiſſeau au commencement de ſon expédition d'Afrique, il s'étoit formé une marine

formidable, avec laquelle il avoit déja porté en Sicile la terreur. L'eunuque Chrysaphe s'imagina pouvoir le vaincre, & lui enlever ses conquêtes. Il épuisa l'empire, pour équiper une flotte de onze cents voiles. Genséric entama une négociation, la fit traîner adroitement en longueur. L'armée romaine s'étant affoiblie, Théodose ayant besoin de ses forces contre les Huns, le Vandale donna la loi, & fut reconnu souverain de l'Afrique. Le fruit de ce grand armement fut que les barbares fondirent de tous côtés sur les terres des Romains, tandis qu'ils perdoient le temps, & se consumoient pour une vaine entreprise.

Armement perdu contre lui.



Digitized by Google

CHAPITRE II.

Conquête des Huns sous Attila. — Fin du règne de Théodose le jeune.

Ravage des Huns; tribut qu'on leur paye.

LES plus terribles des peuples barbares étoient les Huns, gouvernés alors par Bléda & Attila, deux frères, égaux en autorité & rivaux de valeur. Depuis six ou sept ans, ils avoient réduit Théodose à faire un traité ignominieux, par lequel il s'obligeoit à rendre les transfuges, à payer tous les ans un tribut de sept cents livres d'or, (c'étoit le double de l'ancien tribut,) & à ne point secourir les ennemis des Huns. Les deux rois, après ce traité, avoient porté leurs armes dans la Tartarie, jusqu'au voisinage de la Chine; la férocité de leurs troupes s'étoit encore endurcie par les rigueurs du climat. Revenus en Europe, plus fiers & plus entreprenans
441. que jamais, méprisant les Romains comme des lâches, ils rompirent le traité en se plaignant qu'on leur avoit manqué de parole; ils passèrent le Danube, saccagèrent la haute Mésie, pénétrèrent jusqu'à Naïsse, ensuite dans la Thrace, laissant par-tout des ruines & des monceaux de ca-

davres. Un nouveau traité ne fit que suspendre leurs fureurs pour quelques années.

Attila né avec autant de génie que d'ambition, rusé politique, général prudent malgré l'ardeur de son courage, formant les plus vastes projets de conquêtes, avoit fait mourir son frère Bléda, pour ne point partager le pouvoir suprême. Il étendoit sa domination sur des pays immenses, jusques vers la mer Baltique, d'un côté, & l'Océan oriental, de l'autre. Il avoit reçu des ambassadeurs de la Chine; il serroit l'empire romain qu'il menaçoit d'écraser. Sans religion, mais sachant mettre à profit la superstition vulgaire, il feignit d'avoir trouvé miraculeusement une épée que les Scythes adoroient autrefois comme le symbole de leur divinité: on le croyoit inspiré dans ses entreprises, par le dieu même des combats; & ses soldats n'en étoient que plus braves & plus féroces.

Leur roi Attila fait des conquêtes immenses.

Il profite de la superstition de ses soldats.

Théodose lui ayant donné le titre de général des Romains, il dit, en l'acceptant, que ce titre ne l'empêcheroit point de combattre les Romains, s'ils manquoient de le satisfaire; & qu'il avoit pour esclaves des rois supérieurs, non-seulement aux généraux de l'empire, mais aux empereurs eux-mêmes.

Il est nommé général des Romains.

Bientôt l'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Mésie,

447.
Il les acca-

parence. Il part, suivi d'une ambassade ; il révèle le secret à son maître. Attila dissimule, reçoit les ambassadeurs sur un siège de bois, leur parle avec sa fermeté ordinaire, les traite cependant avec bonté, & prend toutes les mesures possibles pour constater la trahison des Romains.

Particularités d'un festin d'Attila.

L'historien Priscus, témoin oculaire, rapporte dans sa relation de l'ambassade, des particularités qui font connoître le génie de ce conquérant, & le caractère de sa nation. Le roi donna un festin à toute sa cour, où les convives furent servis en vaisselle d'or & d'argent; mais où il n'usa lui-même que de vaisselle de bois, & ne mangea que d'une seule viande. Deux poëtes vinrent chanter ses victoires. Leurs chants transportèrent la jeunesse d'un enthousiasme martial, tandis que les vieillards pleuroient de ne pouvoir plus se signaler à l'exemple du héros. Deux bouffons terminèrent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitoient, le roi conserva toujours sa gravité; il ne parut gai qu'en caressant le plus jeune de ses fils, objet particulier de sa tendresse.

Ce héros traite l'empereur avec mépris.

Ce héros terrible envoya des députés à Constantinople, avec ordre de dire à l'empereur, qu'*Attila & Théodose étoient également de noble race ; mais que Théodose s'étoit dégradé en devenant*

esclave d'Attila, auquel il payoit tribut ; qu'il n'étoit qu'un esclave lâche & perfide, puisqu'il employoit la trahison pour faire périr son maître ; & qu'Attila ne lui pardonneroit, qu'après que Chrysaphe lui auroit été remis entre les mains, pour être puni comme il le méritoit. Ces reproches annonçoient plus de grandeur que la victoire même. Le fier vainqueur se laissa fléchir par des soumissions & des présens ; & l'eunuque conserva son autorité arbitraire.

Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutychès.

Telle étoit la fureur des Grecs pour les subtilités & les disputes théologiques, malgré les périls dont ils se voyoient environnés, qu'une nouvelle hérésie sur le mystère de l'Incarnation vint encore troubler l'empire. Nestorius, en poursuivant l'arianisme, avoit imaginé que deux natures en Jésus-Christ faisoient deux personnes. Eutychès, moine enthousiaste; en se déchaînant contre le nestorianisme, imagina que l'unité de personne supposoit l'unité de nature ; & que la divinité absorboit la nature humaine.

L'empereur & son eunuque Chrysaphe la favorisent.

Concile d'Éphèse.

Le ministre eunuque, & par conséquent l'empereur, se déclarent ses partisans. Un concile de cent trente évêques, tenu à Éphèse sans liberté, condamne la doctrine des deux natures en une seule personne. Les anathêmes, les dépositions, les exils, sont le fruit des sophismes

d'Eutychès. Son héréſie, condamnée ſous l'empereur Marcien par le concile de Chalcédoine tenu en 451, a encore de nombreux ſectateurs en Orient, comme celle de Neſtorius. Le concile fut extrêmement tumultueux : des cris continuels troubloient les délibérations, au point que les magiſtrats déclarèrent que la foi ſeroit examinée par des commiſſaires, & que c'étoit la volonté de l'empereur. On y conſentit après quelques oppoſitions. Il faut convenir que dans toutes ces aſſemblées, comme ſaint Grégoire de Nazianze le diſoit de celles de ſon temps, les vices de l'humanité ne ſe mêloient que trop aux choſes ſaintes ; mais les fautes de l'homme peuvent-elles mettre obſtacle aux deſſeins de Dieu ? Juſqu'à la ruine de l'empire Grec, on verra les diſputes théologiques, variées ſous toutes les formes, produire des diſſenſions inteſtines, auſſi funeſtes que les armes des barbares. Concile de Chalcédoine.

Au retour d'un voyage de dévotion, Théodoſe mourut après un règne de quarante-deux ans, ſans avoir mérité d'autre titre que le ſurnom de *Calligraphe*, parce qu'il formoit bien les caractères de l'écriture. Les murs de Conſtantinople, renverſés en 447 par un horrible tremblement de terre, furent promptement rétablis ; mais on l'attribue à l'ardeur dont ſe piquèrent 450. Mort de Théodoſe II.

les deux factions *verte* & *bleue*, qui divisoient le peuple dans les jeux du cirque. Tout portoit l'empreinte de la frivolité ou du fanatisme chez cette nation bizarre.

Frivolité des Grecs.

Vices du gouvernement.

Quels devoient être les sentimens des citoyens capables de réfléchir sur les maux publics? On en peut juger par ce fait particulier que rapporte l'historien Priscus. Il vit avec étonnement dans le camp même d'Attila, un grec transformé en Officier tartare. Cet homme avoit tout perdu, ses biens & sa liberté, au siège d'une ville; mais il avoit réparé cette double perte par ses services: il se félicitoit d'avoir mérité que les Huns l'eussent en quelque sorte adopté. Dans une longue conversation avec Priscus, il s'étendit sur les vices du gouvernement romain; sur la foiblesse des princes qui accabloient les peuples d'impôts, sans pouvoir les défendre; sur le chaos de tant de lois obscures & contradictoires; sur la mauvaise administration de la justice; enfin sur les abus innombrables, sur la corruption universelle, qui annonçoient la ruine de l'empire en faisant le malheur des sujets. Les réponses de Priscus ne détruisent pas les objections.



VALENTINIEN III en Occident ; MARCIEN en Orient.

THÉODOSE le Jeune n'ayant laiſſé qu'une fille, mariée à l'empereur d'Occident Valentinien, celui-ci ſembloit devoir lui ſuccéder. Sa foibleſſe l'empêcha d'agir. Pulchérie ſe rendit maîtreſſe de l'état, fit faire le procès à Chryſaphe ; & après la juſte condamnation de cet eunuque, le livra injuſtement à la vengeance particulière d'un homme dont il avoit aſſaſſiné le père pluſieurs années auparavant. Enſuite, comme la puiſſance ſouveraine n'avoit pas encore été entre les mains d'une femme ſeule, Pulchérie jeta les yeux ſur Marcien, ſoldat de fortune qu'elle eſtimoit ; elle lui offrit ſa main, à condition qu'il reſpecteroit ſa virginité. Marcien, âgé de cinquante-huit ans, promit ce qu'elle exigeoit, l'épouſa & fut empereur.

450. Pulchérie épouſe Marcien pour le faire empereur.

Ce prince infirme, mais courageux, zélé, vigilant, plein de reſpect pour l'impératrice, s'appliqua au ſoin de réformer les abus. Il donna l'exemple de la frugalité & de la juſtice. Il fit des lois pour le ſoulagement des peuples. Sa piété lui en dicta quelques-unes peut-être moins dignes

Bon gouvernement de ce prince.

Ses lois en faveur de la religion & du clergé.

de la politique. Contre l'ordonnance de Valentinien I, qui avoit déclaré nulles les donations des femmes en faveur des clercs & des moines, il ordonna que ces donations eussent leur effet. Il défendit, sous peine de mort, tout exercice extérieur du paganisme. Il se montra cependant modéré à l'égard des hérétiques, favorisant les orthodoxes, & s'efforçant de concilier les esprits. Son ignorance étoit éclairée par les conseils du pape saint Léon & de Pulchérie.

Valentinien fait une loi pour soulager les peuples.

L'Occident, que Placidie gouvernoit au nom de son fils, à la veille de succomber sous les barbares, gémissoit sous le poids intolérable des impôts, qui, en aigrissant les cœurs, disposoit toujours à un changement de maître. Valentinien III, après avoir long-temps promis de soulager les provinces, publie enfin une loi par laquelle il remet les sommes que l'on devoit au fisc. Il se reproche à lui-même d'avoir différé l'accomplissement de ses promesses; il expose la misère des peuples & les vexations de ses propres officiers; il avance cette maxime, si vraie, & si négligée : *Tout ce que perd le laboureur est perdu pour le prince; la prospérité du prince dépend de celle du laboureur.*

Mais il continue de le ruiner.

L'opprobre d'un mauvais gouvernement étoit d'étaler de bonnes maximes, & de les démentir par la pratique. Valentinien con-

tinua toujours à ruiner par ſon luxe & les villes & les campagnes, en même temps que ſa ſtupide indolence favoriſoit les ravages des ennemis. Placidie mourut. Quoiqu'elle eût des vices, tout empira après ſa mort.

Nous avons vu la Grande-Bretagne abandonnée par les Romains, qui ne pouvoient la défendre. En vain les Bretons implorèrent pluſieurs fois leur ſecours contre les Pictes & les Écoſſois. Aétius lui-même, ce grand général, n'ayant pas cru pouvoir ſe rendre à leurs vœux, ils s'adreſſèrent aux Saxons, établis à l'embouchure de l'Elbe, qui, avec les Angles ou Anglois, ſubjuguèrent bientôt le pays qu'ils étoient venus délivrer. Leur heptarçhie ſe forma ſur les ruines de la liberté des inſulaires. Ces ſept royaumes ne furent réunis en un ſeul que par Egbert, contemporain de Charlemagne. J'en parlerai dans l'hiſtoire moderne.

Les Saxons & les Anglois ſubjuguent la Grande-Bretagne.

On pouvoit ſe conſoler de la perte d'une province fertile, dont l'éloignement ne permettoit plus alors d'en tirer les mêmes avantages qu'autrefois. Mais Attila menaçoit le cœur de l'empire. Après avoir balancé s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident, il ſe décida contre la partie la plus foible, déja entamée par tant d'endroits. Genſéric, brouillé avec Théodoric, roi des

Genſéric attire Attila ſur la Gaule.

Visigoths, & voulant lui susciter des affaires, invitoit le roi des Huns à pénétrer dans la Gaule. Celui-ci trouva aisément un prétexte d'invasion.

Demandes du roi Hun à Valentinien III.

Honoria, fille de l'impératrice Placidie, qu'on vouloit réduire malgré elle à l'état de Vierge, avoit eu une secrète correspondance avec Attila; lui avoit même envoyé un anneau, pour gage de la résolution où elle étoit de l'épouser, & de lui transmettre ses prétentions à la couronne. Il fit demander cette princesse, & la moitié de l'empire, dont il la supposoit héritière. Valentinien répondit qu'Honoria étoit déja mariée; que d'ailleurs elle n'avoit aucun droit à l'empire, qui appartenoit aux hommes seuls. En négociant tout à la fois avec les Romains & avec les Visigoths, Attila couvrit son dessein de les écraser les uns & les autres. Malgré ses forces, il savoit employer les ruses de la politique.

451. La Gaule ravagée par les Huns.

A la tête d'une armée de cinq cents mille hommes, où se trouvoit une infinité de peuples conduits par leurs rois, Gépides, Ruges, Turcilinges, Ostrogoths, &c. il cotoya le Danube & passa le Rhin. On ne peut dépeindre les ravages qu'essuya la Gaule entre le Rhin, la Seine, la Marne & la Moselle. Tout ce pays fut saccagé,

les villes détruites par le feu, les campagnes couvertes de cadavres.

Aétius les fait reculer.

Le général Aétius, qui avoit eu auparavant des liaiſons avec Attila, ne vit plus en lui qu'un deſtructeur dont il riſquoit d'être la victime à ſon tour. Il s'étoit rendu à Arles avec une petite armée. Il perſuada heureuſement au roi Viſigoth, que le péril devenoit commun aux deux peuples; qu'Attila cherchoit à les diviſer pour les anéantir. Théodoric ſe joint aux Romains; Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques & d'autres peuples groſſiſſent l'armée d'Aétius. Il précipite ſa marche; il ſurprend Attila qui s'emparoit d'Orléans, il le force à ſe retirer vers la Belgique.

Sanglante bataille en Champagne.

Furieux de cet affront, réſolu d'en tirer vengeance par une bataille, Attila s'arrête dans les plaines de Champagne, du côté de Châlons. C'eſt-là que les deux armées en vinrent aux mains avec une égale fureur. Les uns comptent cent ſoixante mille hommes, les autres juſqu'à trois cents mille, tués dans l'action. De ce nombre fut le roi Théodoric, d'autant plus digne d'être regretté qu'il contribua beaucoup à la victoire. Elle fut long-temps en balance, & ne parut décidée que par la retraite d'Attila.

Danger & retraite d'Attila.

Les chariots de l'armée formoient une eſpèce

de rempart autour de son camp : c'étoit la méthode des barbares. Il y plaça des troupes de tous côtés. Les ennemis exposés en l'attaquant à une grêle de flèches, se proposèrent enfin de le réduire par la famine. Il avoit fait entasser au milieu du camp, en forme de bûcher, les selles & les plus riches harnois pour se brûler lui-même en cas qu'il fût sans espérance. Mais Aétius, craignant peut-être que la défaite des Huns ne rendît les Visigoths & les Francs trop redoutables, engagea Torismond & Mérovée, leurs rois, à se retirer dans leurs états. Attila se mit aussi-tôt en marche, repassa le Rhin, gagna la Pannonie, alla enfin se préparer à la vengeance. Cette sanglante bataille & les pertes précédentes, (car il prodiguoit le sang de ses troupes), avoient détruit une grande partie de son armée, qui montoit à environ 500,000 hommes.

452. Il ravage bientôt l'Italie.

A peine les Romains commençoient à respirer, qu'il vient fondre sur l'Italie avec de nouvelles forces. L'alarme se répand par-tout. On accuse Aétius de n'avoir pas défendu les Alpes, d'avoir conseillé à Valentinien de prendre la fuite. Ce grand général étoit-il capable de lâcheté? Il manquoit de forces & de secours. Les Visigoths & les Francs, qui l'avoient si bien secondé en Gaule, refusoient de venir défendre l'Italie. Il

tint néanmoins la campagne autant qu'il étoit possible. Mais l'empereur quitta Ravenne, s'enferma dans Rome, & abandonna tout le pays au-delà du Pô, comme une proie suffisante pour assouvir les barbares.

Déja les Huns ont pillé la capitale des Vindéliciens (aujourd'hui Augsbourg). Ils franchissent les Alpes Juliennes; ils assiègent, prennent d'assaut, réduisent en cendres la puissante ville d'Aquilée; ils renversent tout en Vénétie & en Ligurie. Attila trouve à Milan un tableau où l'empereur étoit peint sur un trône d'or, avec une multitude de Huns tués à ses pieds. Il fait effacer ce tableau, & se fait peindre lui-même sur un trône devant lequel étoit l'empereur chargé d'un sac plein d'or, & le répandant aux pieds du vainqueur. Ce qu'il fait à Milan.

Pendant ces ravages, les habitans de la Vénétie & de l'Émilie, réfugiés dans les petites îles du golfe, y construisirent des cabanes, dont se forma peu-à-peu Venise, l'un des prodiges de l'industrie humaine. Commencemens de Venise.

Aétius, avec des secours de Marcien, tailloit en piéces les détachemens de Huns qu'il pouvoit surprendre; mais ces petits avantages ne dissipant guère la terreur, Valentinien envoya demander la paix à Attila. Saint Léon, pontife respectable Attila épargne Rome.

par ses talens, ainsi que par ses vertus, accompagné de deux autres députés, adoucit cette ame cruelle. On convint d'une trève & d'un tribut. Le vainqueur se retire, en menaçant de revenir en Italie, si on ne lui envoie Honoria, & ce qui appartenoit à la princesse. Au grand nombre de ses femmes, il en ajouta cependant une nouvelle. Mais la nuit même des noces, il mourut dans le lit nuptial, étouffé par une hémorragie. S'il mérita le surnom de *fléau de Dieu*, les Romains méritèrent encore plus d'être abattus sous ses coups.

452. Sa mort.

Ruine de son empire.

Il laissoit plusieurs fils, dont les discordes ruinèrent sa vaste puissance : c'est la suite ordinaire des grandes conquêtes. Le roi des Gépides & après lui les autres vassaux se révoltèrent. Des guerres sanglantes affoiblirent ces barbares. Ils formèrent plusieurs établissemens dans l'Illyrie, la Mésie, la Dacie, la petite Scythie, (aux embouchures du Danube;) & devinrent confédérés de l'empire qu'ils déchiroient. Les Ostrogoths, sujets d'Attila, gagnèrent plus que les autres à la révolution. Marcien leur accorda la Pannonie entière, depuis la haute Mésie jusqu'au Norique, & depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Nous les verrons dominer glorieusement en Italie.

Les Ostrogoths établis en Pannonie.

Les vices de Valentinien III ne lui furent pas moins funestes que les armes des barbares. Livré à une stupide indolence & à la débauche, il avoit violé la femme de Maxime, personnage illustre & puissant, qui ne respiroit que la vengeance de cet affront. Aétius pouvoit seul sauver le prince & l'état. Sa fortune paroissoit inébranlable; son fils Gaudentius alloit épouser la fille de Valentinien. Mais quel homme est à l'abri des intrigues & des trahisons d'une cour perfide? Maxime, par le moyen de l'eunuque Héraclius, le rendit suspect de révolte. Le lâche empereur assassina de sa propre main Aétius, le héros, le défenseur de l'empire. Il lui porta le premier coup; les courtisans l'achevèrent. Il trouva du moins la vérité dans la bouche d'un de ses officiers, dont il sembloit solliciter le suffrage sur le meurtre d'Aétius. La réponse qu'il en reçut mérite d'être citée : *Il ne m'appartient point de juger de vos actions, mais je pense que vous vous êtes coupé la main droite avec la main gauche.*

454. Vices de Valentinien.

Il tue le brave Aétius.

Rien n'arrêtant plus Maxime, il fait assassiner l'empereur, & se fait proclamer lui-même. Le poids de la souveraineté l'accable d'abord. Tout le dégoûte & l'épouvante. Son règne devoit passer comme un songe. Il avoit forcé Eudoxie, veuve de Valentinien, de l'épouser. Il se flatta

455. Maxime fait assassiner l'empereur & lui succède.

follement de gagner son cœur, en lui protestant que l'amour étoit la cause du meurtre qu'il avoit commis. La princesse frémit d'indignation ; elle invita secrètement Genséric à venir la délivrer, & promit de l'introduire dans Rome par la main.

Il est lui-même assassiné. Pillage de Rome par Genséric.

Le roi vandale saisit avec ardeur cette occasion. A la nouvelle de son approche, Maxime veut prendre la fuite, mais on l'assassine dans la rue. Trois jours après Genséric arrive, entre à Rome sans résistance, la livre au pillage. Elle fut pillée quatorze jours entiers. Genséric emporta d'immenses richesses ; les vases sacrés qu'Alaric avoit respectés religieusement ; la moitié de la couverture précieuse, de bronze doré, du temple de Jupiter Capitolin ; une infinité de statues ; beaucoup d'illustres captifs, parmi lesquels se trouva Eudoxie elle-même avec ses deux filles. Marcien redemanda les princesses, & essuya un refus : tant Genséric craignoit peu l'empire même de Constantinople.

Avitus prend la pourpre ; & Ricimer le détrône.

Maxime n'avoit régné que trois mois. Avitus, Auvergnat d'origine, fort estimé, fort heureux dans l'état de particulier, prit la pourpre & ne règna guère qu'un an. Le comte Ricimer, fils d'un prince suève, méprisa ce nouvel empereur que ses désordres rendirent méprisable. Il excita

contre lui des séditions ; il l'attaqua & le prit aux environs de Plaisance ; il le fit sacrer évêque. (Ce fut une manière assez commune de punir ceux qu'on détrônoit, ou de les rendre incapables de nouvelles entreprises. La coutume de les faire moines, établie ensuite chez les barbares, paroît meilleure : elle ne compromettoit point l'épiscopat.) Avitus, craignant d'être mis à mort, voulut se sauver dans sa patrie, & mourut en chemin. Il avoit pour gendre Sidoine Apollinaire, alors célèbre par des poésies qu'on ne lit plus, élevé depuis à la dignité de préfet de Rome, ensuite évêque de Clermont en Auvergne. Le trône resta vacant plusieurs mois. Pouvoit-on y aspirer avec une ambition raisonnable ?

457. Mort de Marcien & de Pulchérie.

Depuis Théodose, Marcien seul s'étoit montré digne de gouverner un état, quoique trop ignorant pour ne pas faire des fautes. Il mourut dans la septième année de son règne. Pulchérie étoit morte quatre ans avant lui. L'église grecque célèbre leur fête.

Réglemens du Concile de Chalcédoine.

Le concile général de Chalcédoine, convoqué par le zèle de Marcien & de Pulchérie, en 451, après avoir condamné la doctrine d'Eutychès, fit des réglemens qu'il importe d'observer ici. Il

foumit les moines à la juridiction de l'ordinaire; & leur défendit de se mêler d'affaires, soit eccléfiaftiques, soit féculières, à moins que l'évêque ne les en chargeât expreffément dans le cas de néceffité. Il défendit, fous peine d'excommunication, aux clercs d'une églife de paffer au fervice d'une autre. Il donna au fiège de Conftantinople le premier rang après celui de Rome. (Les grecs voulurent dans la fuite que tout fût parfaitement égal entre les deux fièges, puifque Conftantinople étoit la capitale de l'Orient, ainfi que Rome de l'Occident.) Saint Léon rejeta conftamment le décret, & foutint qu'Alexandrie & Antioche devoient conferver leur prééminence. Le titre de Patriarche a été donné, depuis ce concile, aux églifes de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Conftantinople & de Jérufalem.

Le fiège de Conftantinople déclaré le premier après Rome.

Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par faint Léon.

Valentinien III, au fujet de faint Hilaire d'Arles, condamné par faint Léon, déclara, en 446, qu'aucun évêque ne pourroit rien innover, fans l'autorité du pape; que toutes les ordonnances du fiège de Rome feroient une loi pour tous les évêques; enfin, que fi un prélat, cité par l'évêque de Rome, refufoit de comparoître à fon tribunal, il y feroit contraint par le gouverneur de la province. Léon, en obtenant

obtenant cet édit, augmenta considérablement son autorité. Les appels à Rome étoient inconnus avant le concile de Sardique, en 347; & ce concile ordonne seulement que, si un évêque condamné veut être jugé de nouveau dans un concile, ceux qui ont examiné la cause s'adresseront à l'évêque de Rome, lequel nommera des juges, s'il trouve à propos de renouveler le jugement. Plus les papes acquerront de crédit, plus on doit s'attendre à les voir étendre leurs prérogatives. Tous n'en seront pas dignes comme saint Léon.

Appels à Rome.

Le même empereur en 452, fatigué des plaintes fréquentes contre les jugemens des évêques, défendit aux ecclésiastiques de se mêler d'aucune cause, excepté celles de religion; permettant néanmoins de prendre l'évêque pour arbitre, si les deux parties en convenoient; mais déclarant qu'un demandeur laïque, en matière civile ou criminelle, peut poursuivre un clerc devant les juges séculiers. Baronius taxe d'impiété cette loi; comme si Jésus-Christ étoit venu soustraire une grande partie des citoyens à la juridiction des tribunaux. Il est étrange qu'on juge des choses, non par leur nature, mais par ce qu'elles ont été accidentellement, contre leur nature.

Autre loi pour restreindre la juridiction ecclésiastique.

Défenſe de détruire les tombeaux.

Valentinien défendit par une loi très-rigoureuſe de détruire les tombeaux où l'avarice alloit chercher des tréſors, ſous prétexte de pourſuivre l'idolâtrie.



SUCCESSEURS
DE *VALENTINIEN III & de MARCIEN*, *jusqu'à ANASTASE.*

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre.

L'HISTOIRE devient plus obscure, moins intéressante, à mesure que la barbarie fait du ravage, & que les mœurs, l'humanité, les sciences, la raison, disparoissent ensevelies sous les ruines de l'empire. Il suffit d'avoir une idée générale des principaux traits. Les détails superflus seroient également inutiles & ennuyeux: ce qui ne mérite point d'être su, mérite aussi peu d'être écrit. L'histoire devient moins intéressante.

Aspar, général des troupes d'Orient, alain de naissance & attaché à l'arianisme, vouloit règner sous le nom d'un autre, n'espérant pas réunir les suffrages en sa faveur. Il fit élire Léon, simple tribun, que le patriarche de Constantinople couronna: (c'est le premier souverain couronné par Le général Aspar. 457. Léon, empereur d'Orient.

un évêque.) Léon avoit promis au général de nommer césar un de ses enfans, & n'exécutoit point sa promesse. *Convient-il à un empereur*, lui dit un jour Aspar, *de manquer à sa parole?* — *Il lui convient encore moins*, répondit Léon, *de recevoir la loi comme un esclave.*

Majorien, proclamé en Occident. En Occident, Ricimer, qui avoit détrôné Avitus, fit aussi un empereur qu'il se flattoit de gouverner, & se trompa aussi dans son choix. Majorien (c'est le nom de cet empereur) ne fut pas plutôt proclamé, qu'on le vit très-capable du gouvernement. Il commença par des lois pour rétablir le bon ordre. Il accorda une remise de tout ce qui étoit dû au fisc. Il voulut que les gouverneurs des provinces levassent les impôts, à la place des officiers du fisc, dont les exactions étoient pires que les impôtsmêmes.

Ses lois, sur les impôts;

Comme les monastères devenoient des prisons, où l'avarice & les vues ambitieuses de plusieurs parens renfermoient dès l'enfance les filles souvent les moins propres à honorer la vie religieuse; il défendit de donner le voile avant l'âge de quarante ans, & condamna les parens à perdre le tiers de leurs biens, s'ils commettoient cette violence, qu'il traite de parricide. Saint Léon fit un réglement pareil. Le successeur de Majorien l'abrogea, ainsi qu'une autre loi par laquelle

pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans;

pour le mariage des veuves.

les veuves au-dessous de quarante ans devoient se remarier dans l'espace de cinq ans après la mort de leur mari, ou céder la moitié de leurs biens à leurs héritiers naturels. De temps en temps on a voulu remettre en vigueur la loi concernant les monastères, mais inutilement.

Il réprime les Visigoths dans la Gaule.

L'empire avoit besoin d'un prince guerrier encore plus que d'un législateur ; car les lois étoient impuissantes au milieu des convulsions que lui causoient les barbares. Les côtes de la Campanie furent attaquées par les Vandales & les Maures. On les défit à Sinuesse, & Majorien résolut de porter la guerre chez eux. Il falloit d'abord rétablir le calme dans la Gaule, où Théodoric II, roi des Visigoths, soulevoit les peuples, attaquoit le centre des provinces, étoit même devenu maître de Lyon. Égidius ou Gilles, général des Romains, que les Francs avoient élu pour roi, après avoir expulsé le fils de Mérovée (qu'ils rappelèrent ensuite) Égidius remporta de grands avantages sur Théodoric. L'empereur arriva quelque temps après. Ayant battu les Visigoths, il conclut un traité par lequel ils s'engagèrent à le secourir contre les Vandales. Il passa les Pyrénées ; il devoit s'embarquer à Carthagène. Mais Genséric qui avoit des intelligences sur sa flotte, vint à bout

Il passe inutilement les Pyrénées.

de la détruire : l'expédition n'étant plus possible, on fit la paix.

461. Ricimer se défait de Majorien.

Ricimer, mécontent d'un empereur qui ne le laissoit pas dominer, forma un complot contre sa vie. Majorien fut assassiné malgré ses vertus. On lui substitua Sévère, homme si obscur que l'histoire ne le nomme qu'une fois. Ce fantôme ayant disparu quatre ans après, sans qu'on sache comment, Ricimer gouverna un an & demi avec une autorité absolue. Nous supprimons plusieurs guerres des barbares, soit entre eux, soit avec les Romains, parce qu'elles n'offrent rien d'intéressant. Il suffira de remarquer qu'Égidius, étant devenu odieux par sa tyrannie, les Francs le chassèrent, & rappelèrent leur roi Childéric, dont ils lui avoient donné la couronne.

467. Anthémius empereur.

Quelque avilis que fussent les Romains, ils ne purent supporter long-temps la tyrannie d'un Suève. Ils s'adressèrent à la cour de Constantinople pour avoir un empereur. Léon leur donna Anthémius, petit-fils de celui qui gouvernoit sous Théodose le Jeune. Le comte Ricimer épousa une de ses filles, & lui laissa le titre de souverain, jusqu'à ce qu'il eût un motif de l'en dépouiller.

Belle maxime de Léon,

Léon manquoit de génie & de politique ;

comme les foibles princes à qui l'on doit attribuer la décadence de l'empire. Une de ses lois renferme à la vérité cette maxime admirable : *La justice étant le plus noble partage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Mais depuis longtemps on s'en tenoit aux belles maximes, sans y joindre l'essentiel, une conduite juste & prudente. Léon commanda le baptême, sous peine d'exil; & défendit, sous peine de mort, la pratique de l'idolâtrie à ceux qui l'auroient reçu. Enfin, il fonda des églises, mais il ne sut point gouverner.

démentie par sa conduite.

Il commande le baptême.

Voyant que les flottes de Genséric insultoient la Grèce, il s'épuisa en préparatifs de guerre contre ce terrible ennemi. L'armement lui coûta cent trente mille livres pesant d'or. Il mit à la tête Basilisque, son beau-frère, homme sans courage, sans talens, qui se laissa corrompre par les promesses des ariens, & par l'argent des barbares. Sa flotte fut brûlée près de Carthage; les Romains furent taillés en pièces. Genséric triomphant, resta tranquille jusqu'à la fin de son règne; on n'osa plus l'attaquer. Les barbares avoient fondé leur puissance avec les armes : ils savoient joindre les armes & la politique pour la soutenir.

Il fait un armement ruineux contre Genséric.

Ses fautes se multiplient.

Après ce désastre, tout devient suspect à Léon. Il cherche un appui chez les Isaures, montagnards brigands, qui avoient souvent ravagé les provinces de l'Asie. Il attire Zénon *, distingué parmi eux par sa naissance, mais dépourvu de toute espèce de mérite. Il lui donne une de ses filles en mariage ; il le fait général d'armée, ensuite consul ; il excite par-là contre lui la jalousie du fier Aspar. Celui-ci trame la perte de ce rival odieux. Zénon s'enfuit bientôt à Sardique, pour échapper aux meurtriers. Aspar avoit trois fils, tous consulaires. Il pressoit l'empereur de donner à l'un d'eux la qualité de césar, comme il s'y étoit engagé en prenant le diadême. Léon y consentit malgré lui, & se décida en faveur de Patricius, le puîné. Peu de temps après, il fit assassiner Aspar & l'aîné de ses enfans : Patricius se sauva, couvert de blessures. Ce meurtre ne pouvoit que rendre le gouvernement plus méprisable.

Massacre d'Aspar & de ses fils.

472. Révolte & mort de Ricimer.

Ricimer, craignant de subir en Italie le même sort qu'Aspar à Constantinople, prit les armes contre l'empereur Anthémius. Léon envoya Olybrius pour les réconcilier. Celui-ci avoit épousé une des filles de l'empereur Valentinien :

* C'est un nom qu'il prit & qui ne ressemble en rien à son nom barbare, *Trascallisée* ou *Tarasiscodisée*.

c'étoit un titre favorable à l'ambition. Au lieu de remplir sa commission pacifique, il se laissa proclamer par les rebelles. Ricimer gagne une bataille, prend Rome, la livre au pillage, voit Anthémius égorgé, jouit de ce nouveau triomphe digne d'un tyran. Mais quarante jours après, une maladie violente mit fin à sa vie & à ses fureurs. Il avoit disposé de l'empire quatre fois, traitant les souverains comme des esclaves, dont la désobéissance étoit un crime capital à ses yeux. Olybrius lui survécut à peine trois mois. Il eut pour successeur Glycérius, qui n'est connu que de nom. L'empire d'Occident se réduisoit à l'Italie, la Dalmatie, & une petite partie de la Gaule. Encore les Ostrogoths, établis dans la Pannonie, le menaçoient-ils de nouveaux démembremens. Au bout d'un an, Glycérius fut détrôné par Népos, officier de l'empereur d'Orient; on le fit évêque de Salone.

Olybrius & Glycérius.

Népos.

A Constantinople, Léon meurt, laissant un fils du même nom, qui meurt aussi, après avoir déclaré Zénon empereur. Zénon, souillé d'infamies, pillant ses sujets, & affectant une dévotion bizarre, se fait détester, même de sa belle-mère, à laquelle il étoit redevable de sa fortune. Aussi-tôt elle forme une conspiration.

474. Zénon, mauvais empereur d'Orient.

Le lâche Basilisque est mis sur le trône ; le lâche Zénon s'enfuit dans les montagnes d'Isaurie. Deux ans après il fut rétabli ; il jura de conserver la vie à Basilisque & à ses enfans ; & il crut n'être point parjure, en ordonnant qu'on les laissât mourir de faim. (477.)

Progrès des Visigoths en Espagne & dans la Gaule.

Ainsi le désordre & la confusion règnoient dans l'un & dans l'autre empire. Mais celui d'Occident touchoit au moment de sa ruine. Euric, roi des Visigoths, avoit subjugué toute l'Espagne, excepté la Galice, où les Suèves se maintinrent. Il ne lui manquoit que l'Auvergne pour être possesseur de toute la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Népos fut contraint de la lui céder en 474. L'empereur, voulant mettre en sûreté le reste de la Gaule, commande au patrice Oreste de s'y rendre avec une armée. Ce patrice, ancien secrétaire d'Attila, rassemble des troupes, & les destine à détrôner l'empereur. Il marche à Ravenne ; Népos s'enfuit ; Oreste fait proclamer son propre fils Romulus, surnommé Auguste, qu'on appela communément Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par mépris pour sa personne. C'est en lui que devoit finir l'empire d'Occident.

Augustule, dernier empereur d'Occident.

CHAPITRE II.

Odoacre détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône.

ODOACRE à la tête de plusieurs peuples barbares, en particulier des Hérules, sortis de la Prusse, pénètre en Italie, avec le dessein de s'y établir. On prétend que ses soldats étoient au service de l'empire; qu'ils avoient demandé le tiers des terres, comme une juste récompense; que le refus d'Oreste les révolta; & qu'alors ils choisirent pour chef Odacre, simple soldat de la garde impériale, homme de basse naissance, mais né pour de grandes choses. D'autres historiens le supposent fils de ce même Édécon, qu'Attila avoit envoyé en ambassade à Constantinople. Peu importe sa naissance, venons aux faits. Il attaque Pavie, où Oreste s'étoit renfermé; il prend la ville d'assaut, & fait trancher la tête au patrice; de-là, il vole à Ravenne; Augustule ayant de lui-même quitté la pourpre, il le relègue dans un château avec une pension considérable; il subjugue l'Italie entière, & prend le titre de roi. Un habile con-

476. Conquête de l'Italie par Odoacre.

quérant n'avoit qu'à paroître : cette révolution rapide étoit devenue inévitable. Genféric lui céda la Sicile, à l'exception de Lilybée; se réservant les droits de souveraineté. & un tribut annuel.

Obfervation fur la chute de l'empire.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident, douze cents vingt-neuf ans après la fondation de Rome. » Rome s'étoit agrandie, dit Montefquieu, parce » qu'elle n'avoit eu que des guerres fucceffives, » chaque nation, par un bonheur inconcevable, » ne l'attaquant que quand l'autre avoit été » ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes » les nations l'attaquèrent à la fois & pénétrè- » rent par-tout. « Nous avons obfervé en plufieurs endroits les caufes particulières qui préparoient de loin fa chûte.

Odoacre gouverne avec fageffe.

Les peuples gagnèrent au changement de maître. Odoacre leur procura l'abondance & la paix. Il conferva les lois, les magiftratures, la forme du gouvernement; il diminua les impôts. Quoique arien, il honora de faints évêques, & ne caufa aucune inquiétude aux catholiques. C'eft un fpectacle intéreffant de voir les barbares faire chérir leur domination, après que tant de Romains ont règné ou en barbares ou en imbécilles. Le conquérant eut même la politique de renvoyer à Zénon les ornemens impériaux, &

Il demande le titre de patrice à Zénon.

de lui demander la dignité de patrice, comme ayant été choisi par le sénat pour défendre l'Occident. Par-là il pouvoit plus facilement gagner les cœurs du peuple vaincu. L'empereur répondit aux députés d'Odoacre de s'adresser à Népos, légitime souverain; & cependant il donna le titre de *patrice* à Odoacre, dans une lettre qu'il lui écrivit; lettre dictée sans doute par la crainte.

Zénon s'attire la haine & le mépris des Ostrogoths.

Ce lâche empereur, autant par ses perfidies que par sa stupidité & sa foiblesse, s'attira la haine & le mépris des Ostrogoths, établis soit en Pannonie, soit en Thrace; dangereux confédérés, toujours ennemis, dès qu'on leur fournissoit quelque prétexte de révolte. Ils avoient pour rois deux Théodorics; le premier, surnommé le Louche, le second, l'Amale. Celui-ci étoit un jeune prince d'un rare mérite. Il avoit été élevé à Constantinople, où il fut envoyé en otage presque au sortir du berceau. Fidèle à Zénon, il avoit reçu de lui de grands honneurs, le rang de patrice, de général, la qualité même de son fils d'armes; espèce d'adoption, par laquelle le père & le fils d'armes s'obligeoient à se secourir mutuellement dans la guerre. Cette coutume des barbares est peut-être l'origine de l'ancienne chevalerie militaire.

Commencemens du fameux Théodoric.

Adoption d'armes.

Les deux Théodorics contre l'empereur.

Zénon arma les deux Théodorics l'un contre l'autre; les trahit, les irrita contre lui-même. Les provinces furent ravagées jusqu'aux portes de la capitale. Il acheta toujours la paix, & ne sut jamais la maintenir. Après la mort du Louche, il s'efforça de gagner l'Amale, en lui conférant de nouveaux titres, en lui érigeant une statue, & en lui cédant des terres. C'est par l'estime & la confiance qu'il auroit fallu se l'attacher. Pouvoit-on inspirer ces sentimens?

483. *Hénotique* de Zénon, pour concilier les théologiens.

Au milieu de tant de périls, Zénon voulut pacifier les théologiens, & ne fit qu'attiser le feu des disputes. Le concile de Chalcédoine étant attaqué par une foule d'enthousiastes, ainsi que le concile d'Éphèse, il publia un édit d'union, appelé l'*Hénotique*, pour établir l'uniformité de croyance; chose plus difficile encore que de se défendre contre les barbares. Par cet édit, il anathématisa Nestorius & Eutychès; il proposa un formulaire de foi, auquel on devoit se conformer. Mais quoique le formulaire fût catholique, les orthodoxes se récrièrent presque généralement. Ils étoient indignés de ce que le prince prononçoit sur des matières de foi, de ce qu'il revenoit sur les décisions de Chalcédoine. Les querelles continuèrent, produisant toujours les mêmes effets.

Le reſte du règne de Zénon n'eſt qu'une ſuite perpétuelle de troubles & d'horreurs. Sa belle-mère & ſa femme conjurent la perte d'Illus, maître des offices, qui l'avoit rétabli ſur le trône. Illus ſe révolte & donne le titre d'empereur à Léontius. Théodoric, envoyé contre ces rebelles, remporte la victoire ; tous deux ont la tête tranchée. Le roi oſtrogoth repouſſa enſuite les Bulgares, établis anciennement aux bords du Wolga, qui s'avançoient vers le Danube, & faiſoient déja trembler l'empire. Ce nouveau ſervice fut ſuivi de nouveaux mécontentemens. Zénon ſe brouilla bientôt avec ſon défenſeur.

Cabales & révoltes.

Théodoric ayant pris les armes, menaça de près Conſtantinople. On lui propoſa une entrevue. Il y demanda la permiſſion de conquérir l'Italie. *Si je réuſſis*, dit-il à Zénon, *je tiendrai de vous mon nouveau domaine : ſi je péris, vous y gagnerez la penſion que vous êtes obligé de nous payer.* L'empereur lui céda ſes droits. Les Goths ont toujours regardé cette ceſſion comme abſolue & perpétuelle, quoique les Romains prétendiſſent le contraire. Il eſt certain que le royaume d'Italie ſembla reconnoître la ſouveraineté de l'empire d'Orient ; mais ce fut ſans aucune dépendance réelle. Zénon mourut en 491, avant la fin de la conquête de Théodoric.

Théodoric demande à conquérir l'Italie.

Il bat trois fois Odoacre.

Ce conquérant, digne d'être mis au nombre des plus grands rois, ſuivi de preſque toute ſa nation, vieillards, femmes & enfans avec les ſoldats, après avoir défait les Gépides, qui lui diſputèrent le paſſage, remporta une première victoire ſur Odoacre entre Aquilée & les Alpes Juliennes; une ſeconde à Vérone; une troiſième au bord de l'Adda. Odoacre ne démentit point

Siège de Ravenne.

ſa valeur. Voyant ſes efforts inutiles, il s'enferma dans Ravenne ſa capitale; il y fut bientôt aſſiégé. Le ſiège dura deux ans & demi. Le port étoit fermé; une famine affreuſe réduiſoit les habitans à manger les cuirs. Il falloit périr ou ſe rendre. On entra en négociation. Odoacre

494 Théodoric tue Odoacre, mais il règne en grand homme.

céda Ravenne & toute l'Italie à Théodoric, à condition de partager les honneurs de la royauté. Quelques jours après, le vainqueur l'ayant invité à un repas, le tua de ſa propre main. Cette atrocité fut comme un ſignal de maſſacre. Le fils, les parens, les amis du malheureux Odoacre, furent autant de victimes. Ceux qui tâchent de juſtifier Théodoric, prétendent qu'il avoit découvert un complot contre ſa perſonne. Des auteurs ſans prévention lui laiſſent toute la tache d'une perfidie. Elle paroît du moins effacée par un règne éternellement mémorable. Dans toute l'hiſtoire des empereurs, il y a peu

peu de modèles de gouvernement aussi parfait que celui de Théodoric ; nous devons en recueillir quelques traits.



CHAPITRE III.

Théodoric le Grand établi en Italie.

On ne peut croire Théodoric ignorant, comme quelques-uns le disent.

Si Théodoric, comme un ancien auteur anonyme l'assure contre toute vraisemblance, ne savoit ni lire ni écrire ; c'est un prodige de jugement & de sagesse, qu'il ait su gouverner en homme parfaitement instruit. Selon Procope, il ne vouloit pas que les enfans goths étudiassent, sous prétexte qu'*après avoir eu peur d'une férule, ils trembleroient à la vue d'une épée.* Mais ces récits sont plus que douteux. Outre qu'il avoit passé dix ans de sa jeunesse à Constantinople, où son génie ne pouvoit guère manquer de prendre une teinture des lettres ; il témoigna trop d'estime aux savans, il leur accorda trop de faveur, pour être soupçonné d'une grossière ignorance. Les premières places furent remplies par Boëce, Cassiodore, & d'autres habiles personnages. Les lettres de Théodoric renferment les plus grands éloges des connoissances humaines. Cassiodore, son secrétaire, l'auroit-il exposé au ridicule de louer avec affectation ce qu'il ignoroit ? On observe

Boëce, Cassiodore, & autres.

d'ailleurs que Dion Caſſius, dans une hiſtoire des Goths qu'il avoit écrite, les ſuppoſoit auſſi éclairés que les Grecs; ce qui prouve au moins qu'ils l'étoient beaucoup plus que le reſte des peuples barbares.

L'Italie, heureuſe ſous Odoacre, le fut davantage ſous le nouveau roi. Les Goths n'eurent que le tiers des terres, & la diſtribution ſe fit de la manière la plus douce. Ils furent ſoumis aux taxes comme les Romains. *Ce n'eſt pas la force qui doit régner*, diſoit Théodoric à ſes ſujets en général; *c'eſt la juſtice: vous vivez dans le même empire, vivez amis: que les Goths chériſſent les Romains comme leurs voiſins & leurs frères; que les Romains chériſſent les Goths comme leurs défenſeurs.*

Il fait le bonheur de l'Italie.

Égalité entre les Goths & les Romains.

Une ſage économie remplit le tréſor, & fournit à de grandes entrepriſes, qui ne furent point à charge au peuple. L'abondance fut telle, que ſoixante ſacs de blé ſe donnoient communément pour une pièce d'or, évaluée à treize ou quatorze livres de notre monnoie. La ſûreté publique permit de voyager ſans crainte le jour & la nuit.

Économie & abondance.

Enfin, la police, les coutumes, les lois romaines ſubſiſtèrent. Les Goths y étoient aſſujettis pour les objets eſſentiels, en conſervant

Légiſlation & juſtice.

du reste leurs usages. Ils étoient jugés par un comte goth, qui prenoit un assesseur romain, si quelque Romain étoit partie dans le procès. Deux plaideurs avoient pour juges les magistrats de leur nation. *Que les autres conquérans*, dit Théodoric dans une de ses lettres, *pillent ou détruisent les villes de leur conquête : pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt.* Il avoit si fort à cœur l'administration de la justice, qu'il fit trancher la tête à des juges, pour avoir différé trois ans le jugement d'un procès.

Le duel défendu.

Presque toutes les nations barbares décidoient les différends par le duel. Théodoric proscrit cet usage, comme abominable. Il veut que dans les Goths, on reconnoisse l'humanité romaine, jointe à la valeur gothique. Il dit *que ce n'est pas perdre, quoiqu'il en coûte, quand on gagne la vie d'un homme.* Jamais les Romains avoient-ils eu tant d'humanité ?

Tolérance pour la religion.

Sa conduite, à l'égard de la religion, fut toujours réglée par cette maxime, qu'on trouve dans ses lettres : *Nous n'avons aucun empire sur la religion, parce que la croyance doit être libre.* Partisan de l'arianisme, il honora les catholiques vertueux, il maintint l'ordre & la paix. Symmaque & Laurent se disputoient à main armée

le siège de Rome. Il décide d'abord que l'on doit tenir pour évêque légitime celui qui a été élu le premier, & qui a réuni le plus de suffrages. Le schisme continuant, il assemble des conciles pour juger l'affaire; & il emploie son autorité pour l'exécution du jugement en faveur de Symmaque. Théodoric juge qui est le vrai pape.

Dans un de ces conciles, le pape se purgea par serment des accusations qu'on lui intentoit, & fit passer en décret un écrit du diacre Ennodius, portant : *Que le saint siège rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt, que Dieu ne permet d'y monter que ceux qu'il a prédestinés à être saints.* Preuve frappante de l'empire que prenoient déja les préjugés les moins raisonnables. Ce décret servit dans la suite de fondement à quelques-unes des prétentions de Grégoire VII. Symmaque se justifie, & fait déclarer par un concile le pape impeccable.

Peu de politiques ont égalé Théodoric dans l'art de ménager les intérêts d'un royaume, d'en affermir les fondemens, & de prévenir les entreprises de ses voisins. Sans tirer l'épée depuis la mort d'Odoacre, il jouit de sa conquête comme d'un héritage paisible. Il s'unit par des alliances aux barbares dont il étoit environné. Il épousa la sœur de Clovis qui, en 486, avoit anéanti la puissance romaine dans la Gaule par la défaite de Syagrius. Il donna une de ses filles Politique & alliances de Théodoric.

en mariage au roi des Visigoths, Alaric ; une autre, au fils de Gondebaud, roi des Bourguignons ; & sa sœur, à Trasamond roi des Vandales. Loin de fomenter les querelles de ces princes pour les affoiblir l'un par l'autre, & pour s'agrandir à leurs dépens, il s'efforça de leur inspirer la paix, la concorde, l'humanité.

Il secourt les Visigoths contre Clovis.

Mais l'ambitieux Clovis, malgré ses conseils & ses instances, ayant défait Alaric, & subjugué une grande partie de ses états, il envoya une armée au secours des Visigoths ; il sauva les débris de leur monarchie, moins pour se l'approprier que pour mettre des bornes à l'ambition de ce conquérant.

Il emploie des hommes d'un rare mérite.

C'est sur-tout par le talent de discerner le vrai mérite, par le soin de le récompenser & de l'employer, que ce grand roi assura le succès de ses entreprises.

Artémidore & Libérius.

Il eut un favori dans Artémidore, Grec illustre, avec qui il s'étoit lié à Constantinople ; mais un favori sans intrigue, sans flatterie, dont le crédit fut uniquement consacré au bien des sujets. Libérius, inviolablement attaché à Odoacre jusqu'à la révolution, devenu ensuite préfet du prétoire, servit le nouveau souverain comme il avoit servi le premier ; administra les finances avec une intégrité & une économie admirables ; soumit les barbares au

joug de la discipline ; présida au partage des terres, & unit étroitement les deux nations, par une équité dont il y a très-peu d'exemples. Ibas, Tolonic, & les autres généraux, revinrent toujours de leurs expéditions avec la victoire.

Enfin, Cassiodore, revêtu de toutes les dignités ; questeur, (c'étoit alors ce que nous appelons chancelier,) maître des offices ; (aujourd'hui grand maître,) patrice, consul, préfet du prétoire, & même général d'armée ; Cassiodore, dis-je, signala dans toutes les fonctions sa capacité & sa vertu. Si *la main du secrétaire se montre trop souvent* dans les lettres qu'il écrivit pour Théodoric, *s'il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare*, comme l'observe M. le Beau, c'est une suite de la corruption du goût, dont les génies du premier ordre ne se garantissent point. Mais on n'en doit que plus admirer les principes de cette politique vertueuse, qui dirigeoit le prince goth, & qui s'exprimoit par l'organe de son ministre. Depuis long-temps la plupart des lois impériales n'étoient, ou que les caprices d'un despotisme dur, avide, superstitieux & insensé, ou que les fausses expressions d'une sagesse idéale, jamais réduite en pratique : les unes faisoient le malheur des peuples, & les

Cassiodore.

Ses lettres sous le nom de Théodoric.

autres ne leur offroient que des mots pour ſoulagement. Il falloit qu'un Goth rétablît ou réaliſât les idées de bonne légiſlation & de gouvernement équitable!

Revenons à l'hiſtoire de l'empire. Elle nous intéreſſera peu déſormais, & nous la réduirons à quelques idées générales juſqu'à Juſtinien.



ANASTASE.

LONGIN, frère de Zénon, aussi méprisable & odieux que cet empereur, se flatta en vain de lui succéder. L'impératrice Ariadne aimoit Anastase, *silentiaire* du palais, officier subalterne, & d'une naissance fort obscure. Elle vint à bout de le faire proclamer. Le patriarche Euphémius, qui le haïssoit comme Eutychien, l'avoit autrefois chassé de l'église; il l'avoit menacé même de lui couper les cheveux, & de l'exposer à la risée du peuple. Ce prélat ne consentit à le couronner qu'après lui avoir fait signer une profession de foi, & une promesse de soutenir le concile de Chalcédoine. Peu de temps après, Euphémius se rendit suspect de favoriser les Isaures, qui étoient alors disgraciés & rebelles. Anastase les ayant vaincus, lui envoya dire : *Vos prières en faveur de vos amis n'ont pas été exaucées.* Ensuite il assembla les évêques, accusa devant eux le patriarche, & l'exila, quand on eut prononcé contre lui la sentence de déposition.

491. Anastase, empereur d'Orient, brouillé avec e patriarche Euphémius.

Ces préludes annonçoient de nouveaux troubles au sujet des matières ecclésiastiques, dont

Il prend parti dans les factions du cirque.

les empereurs ſe mêloient avec trop peu de jugement. Une faute encore plus inſigne étoit de prendre parti pour une des factions, que la fureur des ſpectacles avoit produites. Les *verts*, les *bleus*, les *rouges*, (on diſtinguoit par les couleurs les cochers du cirque & leurs partiſans,) s'acharnoient les uns contre les autres, comme autrefois les partis de Marius & de Sylla, lorſqu'il s'agiſſoit de la liberté romaine & de l'empire du monde. Anaſtaſe, au lieu d'étouffer avec ſageſſe, des haines auſſi funeſtes qu'extravagantes, favoriſa une des factions, & les rendit par conſéquent plus furieuſes. Il y eut d'horribles maſſacres, dans l'un deſquels périrent plus de trois mille hommes.

Traits de ſageſſe & de bonté d'Anaſtaſe.

On peint ordinairement Anaſtaſe comme un mauvais prince, dévot, hypocrite, injuſte, avare, perſécuteur. Son règne offre néanmoins des traits fort louables. Appliqué aux affaires, ſans paſſion pour les plaiſirs, économe & bienfaiſant, il chaſſa tous les délateurs de Conſtantinople; il défendit aux Juges de ſuivre les reſcrits particuliers du prince, qui ſeroient contraires au bien public & au droit reçu; il abolit les combats inhumains des hommes avec les bêtes, & la vénalité des charges, que l'avarice avoit introduite contre les lois; il ſup-

prima le *chryſargyre*, déteſtable impôt qu'on levoit avec rigueur ſur toute ſorte de trafic, dont la mendicité même n'exemptoit point, & dont le fiſc tiroit des tréſors. On établit à Édeſſe une fête pour célébrer l'abolition du chryſargyre.

Cabadès, roi de Perſe, chaſſé & rétabli.

L'empereur avoit dompté & puni les Iſaures. Il fut moins heureux contre les Perſes. Depuis l'expédition malheureuſe de Craſſus, la haine ſubſiſtoit entre ce peuple & les Romains, ſans qu'aucun traité pût l'éteindre. Péroſe, roi des Perſes, venoit de mourir dans une guerre contre les Huns Nephtalites, qu'il avoit irrités par une lâche perfidie. Son fils Cabadès avoit été détrôné, parce qu'il aboliſſoit les coutumes de la nation, juſqu'à vouloir rendre les femmes communes. Rétabli enſuite, & profitant de ſa diſgrace, il prit un meilleur ſyſtême de gouvernement. Les Arméniens, qu'on vouloit ſoumettre, quoique chrétiens, au culte des Perſes & à l'adoration du feu, s'étoient révoltés : Cabadès les pacifia, en leur rendant la liberté de religion. Son activité guerrière ſe tourna contre les Romains.

Guerre avec les Perſes, ſuivie d'une paix honteuſe.

Anaſtaſe ayant refuſé une ſomme qu'il exigeoit, il prit les armes, & força la fameuſe ville d'Amide, contre laquelle Sapor avoit échoué. Il y entra par une tour qne des moines

ivrognes gardoient ou plutôt devoient garder: felon quelques auteurs, les moines lui en ouvrirent l'entrée par trahifon. L'empereur envoya contre lui des généraux, dont la méfintelligence devint une fource nouvelle de difgraces. Amide fut affiégée fans fuccès. On acheta enfin la paix pour une groffe fomme d'argent. Le traité fut conclu en 505, après trois années de guerre. Les ennemis rendirent Amide; elle n'avoit plus de fubfiftance que pour fept jours, lorfque les Romains qui l'affiégeoient, achetèrent cette paix honteufe. *

505. Les Oftrogoths s'emparent de la Pannonie.

La même année, l'empire effuya un malheur non moins humiliant. Théodoric s'empara de la baffe Pannonie; & Pitzia, un de fes généraux, avec deux mille cinq cents hommes, y remporta une victoire complette fur les troupes d'Anaftafe. La harangue qu'il fit à fes foldats avant la bataille, mérite d'autant mieux d'être rapportée, qu'elle ne reffemble point aux harangues étudiées des hiftoriens. C'eft l'expreffion forte & naïve du fentiment.

Harangue de leur général.

Camarades, leur dit-il, *vous connoiffez votre roi ; nos ennemis le connoiffent auffi : ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous*

* Le nom de *Romains* fe donne communément aux Orientaux, jufqu'aux temps de Charlemagne, temps où le nom d'empire *Grec* fut en ufage.

lui ressemblez. Il vous voit, quoique absent; aucune des belles actions que vous allez faire ne lui sera inconnue. Ce général défendit d'enlever les dépouilles, & laissa les morts avec leurs armes, pour prouver que la gloire seule excitoit le courage de la nation gothique. Les Goths paroissent ici des Spartiates.

Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople.

Tant de victoires des barbares faisant craindre de nouvelles entreprises, l'empereur exécuta le projet d'une muraille qui pût arrêter leurs incursions. Elle s'étendoit du Pont-Euxin à la Propontide, dans un espace de quatre cents vingt stades, ou dix-huit lieues, éloignée d'environ treize lieues de Constantinople, large par-tout de vingt pieds, & flanquée de tours. Un si grand ouvrage étoit moins utile qu'imposant : partout où il s'en est fait de pareils, à la Chine en particulier, ces immenses remparts, trop difficiles à garder, n'ont pu arrêter les invasions. Anastase se vengea foiblement de Théodoric, en envoyant une flotte insulter les côtes d'Italie, & en décorant Clovis du titre de patrice, ou, selon quelques auteurs, de consul. Clovis ne combattit pas pour les Romains; Théodoric équipa une flotte qui arrêta leurs pirateries.

La première guerre de religion va s'al-

Les querelles théologiques avoient ensanglanté plusieurs fois l'église, ennemie du sang; mais

lumer sous ce prince.

on ne connoissoit pas encore les guerres de religion. Cet horrible fléau, que tant de bouches chrétiennes ont déploré avec éloquence, devoit naître du fanatisme des sectes & de l'entêtement des partis, des préjugés les plus contraires à l'évangile, & des passions les plus funestes à la société. Nous en allons voir le premier exemple. Anastase favorisoit les eutychiens; il irritoit par-là les catholiques, dont le zèle n'étoit pas toujours sans aigreur. Les papes avoient excommunié Acace, ancien patriarche de Constantinople, qui avoit communiqué avec des prélats hérétiques, ou suspects d'hérésie. La condamnation d'Acace étoit devenue une preuve nécessaire de catholicité, comme autrefois la condamnation de saint Athanase étoit censée une preuve certaine d'arianisme. Anastase se trouvoit brouillé avec le saint-siège, parce qu'il refusoit d'y souscrire, & d'abandonner l'*hénotique* de Zénon. Il vouloit qu'on n'inquiétât personne au sujet du concile de Chalcédoine. On respectoit peu sa volonté. Moins on la respectoit, plus il s'exposa par des coups d'autorité absolue.

Il s'étoit brouillé avec les papes en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace.

V. p. 238

Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius.

Un jour, il envoya demander au patriarche Macédonius l'acte par lequel, en montant sur le trône, il s'étoit obligé à maintenir la foi du

concile ; acte qu'il disoit flétrir la majesté impériale. Macédonius refusa de le rendre. L'empereur, après avoir dissimulé quelque temps, transféra aux eutychiens le droit d'asyle, dont jouissoit l'église de Macédonius. Alors s'enflamme l'esprit de sédition. Deux cents moines de Syrie viennent exprès pour chasser le patriarche. Une autre légion de moines accourt de la Palestine pour le défendre. On s'insulte jusques dans le sanctuaire. Anastase fait enlever les actes du concile de Chalcédoine, qu'on refusoit de lui remettre : il les déchire & les jette au feu. Macédonius, accusé de crimes infâmes par deux imposteurs, se justifie en prouvant qu'il est eunuque. On ne laissa pas de l'exiler.

Légions de moines.

Les séditions deviennent plus violentes de jour en jour. L'empereur est insulté publiquement, comme hérétique ; ses statues sont renversées ; un moine & une religieuse qui avoient sa confiance, sont poignardés l'un & l'autre, & leurs cadavres traînés par les rues. Des coups de rigueur augmentent la rage populaire. Enfin Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, s'annonce pour le vengeur de la foi, en levant contre le prince une armée de soixante mille hommes. Il force la grande muraille, & campe aux portes de Constantinople.

514.
Anastase est insulté comme hérétique.

Guerre ouverte.

Proclus sauve Constantinople.

Proclus, physicien d'Athènes, (différent du philosophe platonicien dont les ouvrages subsistent,) étoit venu servir Anastase. On raconte qu'il brûla la flotte ennemie, ou avec des miroirs ardens, ou avec une poudre inflammable composée de soufre. Il est certain que la flotte fut brûlée; que Vitalien fit de nouveaux préparatifs; qu'Anastase lui promit de réformer tout ce qu'il avoit fait contre la catholicité, & qu'ayant obtenu la paix à ce prix, il éluda ses promesses.

Mort de l'empereur.

Ce prince mourut trois ans après, en 518, presque nonagénaire. Les uns disent qu'il fut tué d'un coup de foudre; les autres, qu'il tomba en démence par punition divine. Son nom fut effacé des diptyques *; & Nicolas I, dans une de ses lettres, le compare aux Nérons & aux Dioclétiens, quoiqu'il ait été plutôt aveugle que sanguinaire.

Maux que produisirent les hérésies.

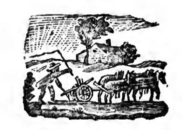
Nous ne pouvons trop l'observer: l'ignorance des princes en matière de religion leur faisoit commettre des fautes énormes & fatales, mais

* Les diptyques étoient une espèce de registres publics. Il y en avoit de profanes & de sacrés: dans les premiers, on inscrivoit les noms des consuls & des magistrats; dans les autres, ceux des personnes considérables pour qui l'on devoit prier au sacrifice.

d'autant

d'autant moins étonnantes que la division agitoit l'épiscopat. Sans cette division qui jetoit l'incertitude dans les esprits, & qui enflammant l'ardeur de la controverse, détournoit nécessairement de l'étude & de l'exercice de la morale, on auroit recueilli en paix les fruits du christianisme. Quelle idée sublime & consolante il donnoit de la divinité ! quelle confiance en sa justice & sa miséricorde infinies ! quel encouragement aux plus admirables vertus ! La religion n'inspiroit que mépris des vanités terrestres, & respect pour les devoirs de l'humanité ; que haine des vices, & indulgence pour la foiblesse du prochain ; que patience invincible dans le malheur, & bonté compatissante pour les malheureux ; en un mot, que tendre charité & courage héroïque. Elle devoit tout perfectionner, tout sanctifier jusques dans la vie commune & sociale. Pourquoi donc tant d'excès & d'égaremens sous prétexte de religion ? c'est que l'hérésie, reproduite sous mille formes diverses, ne cessant d'alarmer la foi par ses subtilités & ses sophismes, absorba dans la dispute presque toute l'énergie des ames. La dispute engendra les haines ; des haines naquirent les excès : plus on s'épuisa en paroles & en cabales, moins les vertus eurent de force & d'action. L'exemple des saints évêques

n'étoit point ſuivi de la multitude. Les princes, les peuples furent ſaiſis d'un vertige preſque général : l'égliſe fut déchirée, l'état plein de diſſenſions inteſtines. Et voilà une des principales cauſes des calamités, que l'hiſtoire mettra continuellement ſous nos yeux.



JUSTIN.

Fin du règne de Théodoric.

JUSTIN, ſucceſſeur d'Anaſtaſe, étoit un ſoldat de fortune, né en Thrace dans la misère, ne ſachant ni lire ni écrire, mais zélé catholique, & aſſez intrigant pour ſupplanter ſes rivaux. Il diſtribua en ſon propre nom l'argent qu'il s'étoit chargé de diſtribuer pour un autre. Il fit ſacrer évêque un certain Jean, que des factieux avoient revêtu de la pourpre. Trois neveux d'Anaſtaſe furent totalement oubliés.

518. Juſtin, homme de néant, parvient à l'empire.

Des affaires de religion rempliſſent ce règne. Juſtin ſe déclara d'abord pour les orthodoxes, qui dominoient à Conſtantinople. Le peuple exigea, en pouſſant des cris ſéditieux, qu'on flétrît la mémoire des manichéens, & même qu'on exhumât leurs cadavres ; (l'imputation de manichéiſme tomboit ſur Anaſtaſe lui-même;) qu'on établît une fête en l'honneur du concile de Chalcédoine ; (elle ſe ſolenniſe encore dans l'égliſe grecque;) qu'on rappellât des évêques exilés ; qu'on inſcrivît les noms de quelques autres dans les diptyques, &c. Le patriarche ne

Le peuple fait la loi aux évêques.

put commencer le facrifice qu'après avoir obéi au peuple ; & quarante évêques confirmèrent tout ce que le peuple avoit ordonné. Tant les affaires les plus férieufes dépendoient alors de la multitude.

Juftin, zélé catholique.

Juftin commande à fon tour la foumiffion au concile de Chalcédoine; il exclut par une loi les hérétiques de toute charge, & même du fervice militaire ; il réconcilie l'églife d'Orient avec l'églife Romaine, dont elle étoit féparée depuis trente-quatre ans, c'eft-à-dire, depuis que le pape Félix avoit condamné Acace. Le pape Hormifdas fait effacer des diptyques les noms des patriarches Euphémius & Macédonius, ardens catholiques, à qui l'on reprochoit de n'avoir pas voulu flétrir Acace leur prédéceffeur.

Loi contre les hérétiques, Juifs &c. qu'on exclut même du fervice militaire.

Un nouvel édit condamne au banniffement les manichéens; & porte que ceux qu'on découvrira dans la fuite auront la tête tranchée. Il confirme auffi la loi précédente contre les hérétiques en général, auxquels il affocie les païens, les juifs, les famaritains. On oublioit que leur fecours pouvoit devenir néceffaire. Un farafin chrétien dit, en ce temps-là, à un prince de fa nation, qui perfécutoit le chriftianifme : *Penfe que nous étions chrétiens avant d'être tes fujets. Je ne connois perfonne affez puiffant, pour me forcer à*

Mot remarquable d'un Sarafin.

croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois; & s'il en faut venir aux coups, mon épée est aussi longue qu'une autre. Cette audacieuse menace fait sentir à quoi s'exposoient les princes, par des violences que Constantin lui-même avoit sagement évitées.

524. Théodoric se plaint de l'intolérance.

Quoique Justin eût excepté les Goths de son édit, Théodoric fut indigné qu'on refusât aux ariens la tolérance qu'il accordoit aux catholiques. Il représenta fortement par lettres à l'empereur, que les princes n'ont aucun droit sur les esprits; que leur puissance est bornée à la police extérieure; qu'ils ne peuvent punir que les perturbateurs de l'ordre public. Justin répondit que, sans gêner les consciences, il pouvoit employer à son service ceux qu'il jugeoit à propos; que l'ordre public exigeoit l'uniformité du culte; que par conséquent ceux qui ne s'accordoient point avec lui dans la croyance, il avoit droit de leur fermer les églises.

Il envoie le pape Jean menacer Justin.

Théodoric, nullement satisfait de ces raisons, mande à Ravenne le pape Jean. Il lui ordonne d'aller à Constantinople, & de déclarer à Justin que, s'il ne remet pas les ariens en possession de leurs églises, & qu'il leur refuse une entière liberté de religion, les catholiques seront traités en Italie selon le droit de représailles. La com-

Le pape remplit mal sa commission, & en est puni.

mission étoit dure : le pape obéit en apparence. Mais arrivé à Constantinople, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs, (c'étoit le premier pontife romain qu'on y avoit vu,) il s'occupa beaucoup des prérogatives de son siège ; & loin de faire restituer aux ariens leurs églises, il les consacra lui-même pour les catholiques. Théodoric, à son retour, le punit par la prison. Il y mourut, & on l'honore comme martyr. Selon Fleury *, il s'étoit acquitté fidellement de sa commission : » car ayant représenté à l'empereur » Justin le péril auquel étoit exposée l'Italie, il » obtint ce qu'il demandoit ; c'est-à-dire, que les » ariens demeureroient en liberté. » Ce récit paroît peu exact * *.

Théodoric devient ombrageux contre les catholiques.

Pendant la négociation de Constantinople, Théodoric, âgé de soixante-huit ans, offensé des murmures des catholiques ; soupçonnant des projets contraires à sa couronne, devint ombrageux, & se laissa surprendre par la calomnie. Le patrice Albin fut accusé d'intelligences criminelles avec l'empereur. Boëce, philosophe chrétien, illustre par ses dignités & par sa conduite, ne doutant point de l'innocence du pa-

Boëce & Symmaque sont mis à mort.

* *Hist. Ecclésiast. l.* 32.

* * Voyez l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie.*

trice, dit tout haut : *Si Albin est coupable, je le suis moi-même avec le sénat.* Les ennemis du philosophe eurent soin d'interpréter ces paroles, comme une preuve de conjuration. Trois témoins subornés déposèrent contre lui. Enfermé dans un château, il y composa la *Consolation de la philosophie*, ouvrage pieux où Théodoric est quelquefois maltraité, & qui pouvoit rendre suspecte la fidélité de l'auteur. La conduite du pape ambassadeur augmenta la défiance du roi. Boëce & son beau-père Symmaque, tous deux consulaires, furent mis à mort.

Tristes effets des haines de religion.

Il est affreux de voir les dernières années du règne de Théodoric troublées par de cruels soupçons, & ternies par des exécutions peut-être injustes. Effet déplorable des dissensions religieuses ! Les catholiques partageoient avec les ariens tous les avantages d'un bon gouvernement. Ils se livrent néanmoins à l'inquiétude ; ils donnent des sujets de défiance : & un roi si sage tombe dans les pièges des délateurs ! & un roi si modéré finit par faire périr deux hommes illustres qu'il honoroit de son estime & de ses bienfaits !

526. Mort de Théodoric.

On ne peut guère douter que Théodoric ne les crût coupables. Cependant un repentir profond lui serra le cœur ; & il tomba dans une noire

mélancolie, dont il mourut âgé de soixante & quatorze ans. Athalaric, son petit-fils, né de sa fille Amalasonte, lui succéda. C'étoit un enfant; mais Amalasonte pouvoit gouverner en grand roi; princesse éclairée, savante, vertueuse, capable de toutes les affaires, aussi digne d'amour que de respect. Tant qu'elle tint les rênes de l'état, on crut voir encore Théodoric sur le trône. Elle prit un soin particulier de l'éducation de son fils. *Ce qui distingue*, disoit-elle, *les nations policées des barbares, c'est l'estime des lettres & de ceux qui les cultivent & les enseignent.* Si les gens de lettres ne méritent pas tous cette estime, la honte des uns doit relever la gloire des autres.

Sa fille Amalasonte.

Pour ne point mêler des choses disparates, nous avons différé le récit d'un petit nombre de faits intéressans, que présente le règne de Justin. Zathius, roi des Lazes, dans l'ancienne Colchide, étoit venu se faire couronner à Constantinople, quoique le roi de Perse prétendît avoir sur lui des droits de souveraineté. Cabadès fut sur le point de recommencer la guerre à ce sujet. Il changea de résolution; il voulut faire adopter par l'empereur, son troisième fils, nommé Chosroès, auquel il destinoit la couronne. Cette étrange proposition inspira de

Cabadès veut faire adopter par Justin son fils Chosroès.

Le refus de l'empereur cause une guerre.

justes inquiétudes. On craignit qu'un Perse ne devînt héritier de l'empire. On répondit que l'usage ne permettoit d'adopter les étrangers que par les armes, cérémonie qui ne donnoit aucun droit à la succession. Chosroès étoit en marche pour Constantinople, quand cette réponse imprévue irrita les Perses. La guerre commença; les ennemis s'emparèrent de l'Ibérie, à l'orient de la Lazique, dont le roi s'étoit mis sous la protection de Justin. Celui-ci mourut sur ces entrefaites en 527. Justin meurt.

Il venoit de déclarer auguste Justinien, son neveu, qui dès le commencement de ce règne, avoit assassiné Vitalien, après lui avoir juré une amitié fraternelle; & qui, en favorisant la faction *bleue*, lui avoit inspiré l'audace de braver les lois, de commettre en plein jour les plus grands crimes, & de se faire un jeu de l'assassinat. Ces premières actions de Justinien n'annonçoient rien moins qu'un sage législateur. Cependant il est célèbre sur-tout par ses lois; & les éloges de jurisconsultes enthousiastes l'auroient, pour ainsi dire, déifié, si dans ses lois même & dans tout son gouvernement, on ne voyoit des marques fréquentes de foiblesse, d'imprudence, d'injustice & de tyrannie. La grandeur romaine va paroître sortir de ses

Justinien, son neveu, déclaré auguste.

ruines : deux généraux la relèveront par leurs victoires ; mais ce sont les derniers efforts d'un mourant, qui retombera bientôt sans vie, épuisé par ses efforts, comme par un long dépérissement.



JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la conquête de l'Afrique sur les Vandales.

527. Bonnes & mauvaises qualités de Justinien.

JUSTINIEN, d'une origine vraisemblablement aussi basse que celle de Justin son oncle, avoit sur lui l'avantage de l'éducation. Agé de quarante ans, lorsqu'il parvint à l'empire, instruit des matières de jurisprudence, aimant l'étude & le travail, ayant le goût de la réforme, mais avec beaucoup de préjugés, beaucoup de penchant au despotisme, beaucoup de foiblesse dans le caractère; plein de vanité, & connoissant peu la véritable gloire; plus jaloux de dominer sur les esprits que de faire le bonheur des hommes: c'étoit un de ces princes en qui le bien & le mal sont singulièrement mélangés; & qui, sans être grands par eux-mêmes, peuvent le paroître par les grandes choses qu'exécutent leurs ministres ou leurs généraux. Le succès des entreprises ne couvrira pas toujours la petitesse d'esprit de Justinien, ni les fautes de son gouvernement.

Son mariage honteux avec Théodora.

Un prince fupérieur époufera-t-il jamais une fille de théâtre, fouillée de vices, & joignant la hauteur à l'infamie? C'eft ce qu'avoit fait Juftinien en faveur de Théodora, *la très-refpectable époufe que Dieu lui a donnée*, dit-il dans une de fes lois. Il avoit obtenu ou arraché le confentement de fon vieux oncle à ce mariage. Trois cents vingt mille livres pefant d'or, qui reftoient dans l'épargne, fe perdirent bientôt par les diffipations de la cour.

Diffipation de finances.

Zèle violent de Juftinien.

Il fe piquoit de théologie, & ce fut un nouveau malheur pour l'état. On ne peut lui favoir gré du zèle qu'il exerça d'abord contre les hérétiques, puifqu'il finit par tomber dans l'héréfie & par perfécuter les orthodoxes. La jaloufie de l'opinion l'animoit plus que l'amour de la vérité. Aux lois de fes prédéceffeurs, il ajouta la peine de mort pour ceux qui ne feroient pas foumis aux dogmes. Païens, juifs, hérétiques, fuyoient de toutes parts, en le maudiffant; d'autres plus furieux fe donnoient la mort; des montaniftes en Phrygie mirent le feu à leurs églifes, & s'y brûlèrent; les famaritains fe révoltèrent au nombre de cinquante mille, pillant, maffacrant tout, jufqu'à ce qu'ils furent maffacrés. La dépopulation des provinces, la haine pour l'empereur & pour le chriftianifme, étoient la fuite de fes vexations.

Maux qui en réfultent.

En confiſquant à ſon profit les biens de ceux qui refuſoient de ſe faire baptiſer avec leurs familles, Juſtinien donnoit lieu de croire qu'il avoit eu ſon intérêt autant à cœur, que la propagation de la foi chrétienne.

L'intérêt y avoit part.

Les Goths ſeuls (car on ſe ſouvenoit de Théodoric) furent exceptés de la rigueur de ces lois. L'empereur rebâtit même une égliſe aux ariens; mais la première fois qu'ils s'y aſſemblèrent, une troupe de fanatiques les y attaqua, & les égorgea pour la plupart. La conduite du prince n'étoit que trop favorable au fanatiſme.

Goths maſſacrés dans une égliſe.

Sa ſévérité pourſuivoit en même temps les crimes contre les mœurs, d'une manière moins propre à réformer les mœurs qu'à multiplier les ſcandales. Deux évêques, des prêtres, des ſénateurs, convaincus d'infâmes débauches, furent mutilés dans la place publique. Cet exemple n'ayant rien produit, l'empereur, long-temps après, en 554, menaça les coupables par une loi publiée dans le carême, des peines les plus rigoureuſes, s'ils ne faiſoient pénitence à Pâques. Comment compter ſur une pareille pénitence? Il punit le blaſphême auſſi ſévérement que le crime contre nature; il défendit les jeux de haſard, comme une occaſion de blaſphême. Il bannit ceux qui faiſoient trafic de proſtitution,

Lois ſévères pour réformer les mœurs.

& établit la peine de mort pour ceux qu'on découvriroit dans la suite.

Inutilité de ces lois.

Un législateur prudent auroit d'abord examiné si toutes ces lois pouvoient s'exécuter; si elles pouvoient réformer les mœurs d'une nation corrompue; si elles appliquoient aux désordres le remède convenable; & il auroit craint de faire du mal en cherchant à faire du bien. Effectivement les désordres allèrent toujours croissant; ce qui ne manque jamais d'arriver, quand les lois irritent les passions, sans leur opposer une barrière suffisante. Ne suffisoit-il pas de voir une comédienne sur le trône, pour que les vices publics insultassent au prince réformateur?

Guerre de Perse.

La guerre de Perse inquiétoit Justinien, quoique les Romains eussent remporté quelques avantages sur l'ennemi. Il envoya un ambassadeur chargé de présens & de propositions de paix. Cabadès lui répondit par une lettre arrogante, où il se qualifioit *roi des rois*, *fils du Soleil*, *souverain de l'Orient*; ne donnant à l'empereur que le titre de *fils de la Lune*, *& de souverain de l'Occident*. Bélisaire, né en Dardanie, déja connu par ses talens & par son courage, battit les Perses près de Dara, en 530. Mais l'année suivante, il perdit la bataille de Callinique, la veille de Pâques. Le jeûne avoit affoibli les troupes. Il ne

Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats.

vouloit point combattre ; il pouvoit repousser l'ennemi sans rien hasarder. L'ardeur téméraire des soldats, qui accusoient de lâcheté sa prudence, & qui s'emportoient jusqu'à la sédition, le força d'en venir aux mains. Les Perses eurent la gloire de vaincre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, & le plus grand général de l'empire. Bélisaire fut rappelé. Trop vertueux pour être un bas courtisan, il devoit éprouver plus d'une fois que de grands services & des triomphes peuvent devenir des titres de disgrace, quand l'intrigue domine à la cour.

Il est rappelé.

Les armes romaines furent heureuses en Arménie, & ailleurs. Cabadès mourut, extrêmement affligé de ses pertes. Chosroès son successeur, étoit bien capable de les réparer. Ce prince décrié par les Grecs, mais que les Orientaux élèvent au-dessus même de Cyrus, fit bientôt connoître ses sentimens héroïques. Justinien ayant renoué les négociations, il exigea comme conditions de paix, qu'on lui payât onze mille livres d'or ; qu'on lui remît des forteresses ; que le commandant des troupes de Mésopotamie résidât à Constantinople, non dans cette province. L'empereur promit tout, envoya ensuite contre-ordre, & fut obligé en 533 de conclure un traité humiliant.

531. Chosroès succède à Cabadès.

Condition qu'il impose à Justinien.

532. Révolte de la faction verte. Il avoit toujours l'imprudence d'animer les factions du cirque, en prenant parti pour les bleus, contre les verts que l'impératrice Théodora favorisoit. Constantinople étoit partagée entre ces deux factions, auxquelles s'étoient réunies les autres. Leurs sanglantes querelles allumoient par-tout la discorde, jusques dans l'intérieur des familles, même entre les maris & les femmes: elles produisirent enfin une des plus terribles révoltes qu'on ait vues. Un jour, dans les jeux du cirque, les verts irrités contre l'empereur, l'accablent d'injures. Le supplice des auteurs de ce tumulte allume la rage du peuple. Les séditieux demandent qu'on leur livre des ministres détestés, en particulier Tribonien qui vendoit la justice, & qui fut depuis l'organe de la législation. Justinien éloigne ces ministres, sans que sa foiblesse désarme une multitude effrénée. Déja il se préparoit à la fuite. Théodora plus courageuse le retient. *Il n'est pas nécessaire de vivre*, lui dit-elle; *il l'est de ne pas survivre à son honneur. Un souverain traînant une vie honteuse en exil ne vaut pas un homme mort. Le trône est un glorieux tombeau.* Cette femme si décriée avoit du moins une certaine élévation dans l'ame.

L'empereur cède & tremble.

Il s'humilie d'une façon singulière. Le bruit s'étant répandu que l'empereur avoit pris la fuite avec Théodora, le peuple court à la

la maifon d'Hypace, neveu d'Anaftafe; on l'enlève malgré lui, on le proclame augufte. Juftinien fe montre tout-à-coup, efcorté de fes gardes, le livre des évangiles à la main; & s'écrie d'un ton dévot qu'il eft le feul coupable; que fes péchés lui ont attiré ce malheur; qu'il pardonne les offenfes; que perfonne ne fera puni, fi l'on rentre dans le devoir. Le mépris alors irrite davantage la haine. Il fe dérobe aux violences en rentrant dans fon palais.

Tout étoit défefpéré, fi Bélifaire, fuivi des principaux officiers avec leurs foldats, n'eût attaqué brufquement les féditieux. Le maffacre fut horrible; trente mille hommes y périrent. Les flammes mirent le comble aux horreurs de cette journée: l'églife de Sainte-Sophie & plufieurs autres, des palais entiers, la falle du fénat, le dépôt des archives, &c. devinrent un tas de ruines & de cendres. Hypace & Pompée fon frère furent étranglés en prifon; & l'empereur fit publier fa victoire dans tout l'empire. Déplorable fujet de vanité!

Bélifaire accable les féditieux.

Maffacre horrible.



CHAPITRE II.

Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Les Vandales corrompus en Afrique.

Sous un prince férieufement occupé des folies du cirque, & qui n'échappe au danger d'en être la victime, que par le maffacre de fes fujets; on voit éclore & s'exécuter de très-grandes entreprifes, parce que le hafard met autour de lui quelques grands hommes. Telle fut la conquête de l'Afrique par Bélifaire. Les Vandales, depuis Genféric, avoient totalement dégénéré. Ce n'étoit plus ce peuple intrépide, infatigable, fobre, chafte, forti du Nord pour écrafer tout ce qui fe rencontroit devant lui : c'étoit une nation amollie, dans un climat auffi fertile que brûlant, où les attraits de la débauche fe multiplioient au fein du luxe & des richeffes.

Fautes qu'avoit faites Genféric, fuivies de difcordes.

Deux fautes de Genféric les avoient expofés à une révolution, dès que les mœurs feroient corrompues. Il avoit démantelé toutes les places fortes, excepté Carthage; de peur qu'en cas de guerre, les Romains ne s'établiffent dans quelques-unes. Il avoit réglé que la couronne pafferoit toujours au plus âgé de fa race, fans égard

à la primogéniture des branches; ce qui pouvoit occasionner des troubles & des crimes affreux. Son vaste royaume, comprenant la Corse & la Sardaigne, avec toutes les contrées depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque, ne fut après lui qu'un théâtre de dissolutions & de discordes.

Gélimer usurpateur.

Hunéric, qui lui succéda, fit massacrer ses propres frères & ses neveux, pour assurer la couronne à son fils. Hildéric, successeur d'Hunéric, fut détrôné par Gélimer, arrière-petit-fils du conquérant. Justinien, lié avec Hildéric, écrivit en sa faveur à Gélimer, qui méprisa & les avis & les menaces de l'empereur. Alors on se hâta de conclure la paix avec les Perses; on résolut de porter la guerre en Afrique, & Bélisaire fut chargé de l'expédition.

533. Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Cet illustre général, n'ayant que dix mille hommes de pied & six mille chevaux, s'embarque au mois de Juin; il aborde en Afrique le troisième mois après le départ. L'exacte discipline qu'il maintient dans son armée, le fait regarder moins comme un ennemi que comme un libérateur. Il approche de Carthage, sans trouver presque de résistance; il rencontre enfin Gélimer, le bat, le met en fuite; il arrive le lendemain aux portes de la ville, où les rues

étoient illuminées pour le recevoir; il ne veut point y entrer d'abord, de peur que les ténèbres ne favorifent la licence du foldat. Le jour fuivant, il fait fon entrée comme dans une place romaine, fans tumulte, fans la moindre violence, fans que le commerce foit feulement interrompu. Carthage appartenoit aux Vandales depuis quatre-vingt-quinze ans.

Ambaffade de Gélimer en Efpagne.

Gélimer avoit envoyé en Efpagne demander du fecours à Theudis, roi des Vifigoths. Ses ambaffadeurs, ignorant tout ce qui s'étoit paffé, affuroient qu'il alloit écrafer une poignée de brigands romains. *Retournez à Carthage*, leur dit Theudis mieux inftruit; *informez-vous de l'état de vos affaires.* Ainfi renvoyés, ils arrivent dans le port; ils y tombent au milieu des ennemis. On les conduit à Bélifaire, & ils lui révèlent leur fecret.

Tous fes efforts inutiles.

Cependant le roi Vandale raffembloit des troupes, en même temps que fes émiffaires travailloient à corrompre les Huns de l'armée romaine. Mécontens d'une difcipline rigoureufe, & craignant d'être retenus en Afrique, les Huns promirent de fe révolter à la première occafion. Le général découvrit le complot, gagna ces barbares à force de careffes & de vin, leur fit avouer leur perfidie & promettre de la réparer. Il défit

à Tricamare une armée de cent mille hommes, dix fois plus nombreuse que la sienne. Gélimer se réfugia sur une montagne inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Réduit à une vie sauvage, (car le pays ne produisoit que de l'orge & du seigle, & les Maures ne savoient ni moudre ni cuire les grains,) il se rendit après trois mois de souffrances. Bélisaire le reçut à Carthage, & le fit garder en attendant les ordres de Justinien.

Il est forcé de se rendre.

Si la prudence avoit présidé aux conseils de l'empereur, il auroit senti la nécessité de laisser en Afrique, pour affermir sa conquête, le grand homme qui, dans l'espace de trois mois, venoit de détruire la domination des Vandales. Mais l'envie ne s'endormoit point à Constantinople. Des Officiers même du héros servoient la méchanceté des courtisans. On l'accusoit de projets de rebellion. Il ne l'ignoroit pas ; & Justinien lui ayant laissé le choix de demeurer ou de revenir, il partit incessamment pour dissiper la calomnie.

534. Bélisaire imprudemment soupçonné.

On lui décerna le triomphe ; honneur sans exemple jusqu'alors dans l'empire d'Orient. Après lui marcha Gélimer à la tête des prisonniers. Le malheureux prince répéta souvent ces paroles si convenables à sa fortune : *Vanité des vanités*,

On lui décerne le triomphe.

tout eſt vanité. Juſtinien lui donna des terres en Galatie, où il paſſa le reſte de ſes jours. Sur le revers de ſes monnoies fut miſe l'effigie du conquérant de l'Afrique, avec ces mots : *Béliſaire la gloire des humains.* Nulle récompenſe ne pouvoit paroître plus glorieuſe : il falloit donc ſe fier à celui qui la méritoit.

L'Afrique eſt mal gouvernée.

Les Maures ſe ſoulevèrent dès que Béliſaire fut embarqué. Les autres généraux ne rétablirent le calme qu'après quatorze années de guerre. L'Afrique, horriblement dépeuplée, reſta ſoumiſe à l'empire, juſqu'à l'invaſion des Saraſins, c'eſt-à-dire, environ cent ans ; & le nom même des Vandales y fut pour jamais anéanti. Juſtinien la diviſa en ſept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoiſe, la Byzacène, la Tripolitaine, la Sardaigne, (parce que cette île avoit fait partie du royaume des Vandales.) Il y traita les ariens, comme il traitoit par-tout les hérétiques : il parut d'abord ménager les peuples ; mais ſes officiers de finance les eurent bientôt ruinés.

Choſroès brave l'empereur.

Choſroès lui envoya une ambaſſade pour le féliciter, ou plutôt pour le braver, en lui demandant ſa part du butin : » car, diſoit-il, les » Romains n'auroient pas vaincu les Vandales, » ſans la paix faite avec les Perſes. « De peur

d'une rupture, on lui fit de magnifiques préſens.

Toutes les richeſſes que Genſéric avoit enlevées de Rome, étoient une grande reſſource pour l'empereur, s'il avoit ſu les employer pour le bien public. Mais le faſte ſeul de Théodora abſorboit des tréſors immenſes. Allant prendre les bains en Bithynie, elle traîna une ſuite de quatre mille hommes. Elle exerçoit un empire ſi abſolu, que jalouſe du crédit & choquée de la hauteur de Priſcus, ſecrétaire de Juſtinien; après avoir tenté inutilement de le perdre par des calomnies, elle oſa le faire enlever, & le força de recevoir la prêtriſe, ſans que l'empereur parût ſavoir ce qu'il étoit devenu. Elle prodiguoit l'argent aux égliſes, aux monaſtères, tandis qu'elle outrageoit la religion par ſes crimes. La piété de ſon époux n'étoit guère plus éclairée.

Faſte, profuſion & audace de Théodora.



CHAPITRE III.

Première expédition de Bélisaire en Italie.

Amalasonte exposée en Italie à des cabales.

C'EST un phénomène rare, que de voir de grandes entreprises exécutées sous un gouvernement foible. Mais les conjonctures se trouvoient si favorables, que la conquête de l'Afrique amena celle de l'Italie. La reine Amalasonte (elle avoit pris ce titre dans sa régence,) après avoir gouverné avec une sagesse admirable le royaume de son fils Athalaric, vit ce jeune prince entraîné au vice par ses courtisans. Ils vouloient la dépouiller elle-même d'un pouvoir, dont elle faisoit trop bon usage, pour ne pas s'attirer leur haine. Elle fit périr les principaux chefs de la cabale, après avoir eu parole de Justinien, qu'elle trouveroit en cas de besoin un asyle à Constantinople.

Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir.

Amalasonte avoit sur-tout à craindre Théodat, neveu de son père Théodoric, préfet de Toscane, dont elle avoit réprimé & puni les concussions. Ce furieux promit secrètement à l'empereur de lui livrer la Toscane, pour une somme d'argent, & pour une place de sénateur de Constantinople.

Bientôt les affaires changent de face. Athalaric meurt, épuisé de débauches. Amalasonte se flattant de captiver par ses bienfaits Théodat, seul reste de la maison royale, lui procure la couronne, & se réserve l'autorité. Il s'étoit engagé avec serment à tout ce qu'elle demandoit. Elle n'en fut pas moins enfermée, étranglée dans un château. Cassiodore, qui continue ses services auprès de ce prince, parle de lui avec admiration. Le platonisme que Théodat affectoit, & quelques apparences de justice, charmèrent peut-être le vieux ministre, naturellement déclamateur. Est-il étonnant qu'un écrivain d'ailleurs respectable, prenne quelquefois à la cour le ton de la flatterie ?

Cassiodore loue ce prince.

535. Entreprise de Justinien sur l'Italie.

Justinien saisit avidement le prétexte que lui fournissoit la mort d'Amalasonte, pour exécuter ses desseins sur l'Italie. Bélisaire s'empare de la Sicile, tandis que Mondon, autre général distingué, envahit la Dalmatie & prend Salone. Le timide Théodat offre de céder son royaume, pour un revenu de douze cents livres pesant d'or, en fonds de terre. Il envoie même le pape Agapet II solliciter la paix à Constantinople. Mais Mondon ayant été tué dans un combat inégal, Théodat manque à sa parole, pour se précipiter à sa perte.

536. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat.

Bélisaire force Naples après un siège meurtrier de vingt jours. Les Goths, indignés de ce que leur roi ne marche point contre l'ennemi, proclament Vitigès, officier d'une valeur éprouvée. Théodat prend la fuite, on le poursuit, on l'égorge. Vitigès ayant reçu le serment de fidélité du pape Silvère, du sénat & du peuple romain, va rassembler ses troupes à Ravenne. Bientôt on voit Bélisaire aux portes de Rome. Le pape exhorte les Romains à ne pas courir les risques d'une résistance téméraire. Ils se soumettent, avant d'être attaqués ; & Rome, détachée de l'empire depuis soixante ans, rentre d'elle-même sous la domination des empereurs.

Bélisaire, maître de Rome.

537. Il soutient un siège fameux.

Avec une armée de cinq mille hommes, Bélisaire entreprend de soutenir un siège, dans cette ville immense, contre les Ostrogoths, au nombre de plus de cent mille. Il comptoit sur la valeur & la discipline de ses troupes. De petites armées furent toujours les instrumens de ses victoires. D'ailleurs les ennemis ne connoissoient que la guerre de campagne ; & ils employoient sans doute pour les sièges, des ingénieurs italiens peu dévoués à leur service. Ce siège, un des plus mémorables de l'histoire, dura un an & neuf jours. Procope en donne une description intéressante, dont les détails ont

quelque chose de merveilleux. Vitigès s'étant emparé de Porto, à l'embouchure du Tibre, où il n'y avoit point de garnison, les assiégés se trouvèrent dans une extrême disette. Mais les assiégeans ne furent point à l'abri des maladies contagieuses. Bélisaire avoit reçu quelques renforts. On convint d'une trève de trois mois: on la viola de part & d'autre. Enfin Vitigès leva le siège, craignant qu'une trahison ne lui fît perdre Ravenne.

Voici une particularité, qui tient aux mœurs & aux opinions du siècle. Les murailles de Rome étoient ouvertes, du côté de l'église de Saint-Pierre. Bélisaire voulant réparer la brèche, les Romains s'y opposèrent; parce que, disoient-ils, saint Pierre avoit promis de la défendre. Les Ostrogoths, très-religieux malgré leur arianisme, n'attaquèrent point ce côté-là. Le miracle parut si certain, qu'on se fit long-temps un scrupule de rétablir la muraille. **Trait singulier de dévotion.**

Tandis que les généraux étoient occupés de vastes conquêtes, les matières de religion exerçoient toujours la vanité plutôt que le zèle de l'empereur. Il composoit des livres de théologie; il décidoit en docteur de l'église, & le despotisme donnoit du poids à ses jugemens. *Soyez de mon avis*, dit-il un jour au pape Agapet, qui **Despotisme théologique de Justinien.**

étoit allé à Constantinople, *ou je vous reléguerai aux extrémités de l'empire.* La plupart des évêques se soumettoient d'autant plus volontiers à ses sentimens, qu'il étendoit leur autorité sur les peuples.

Il donne un tribunal aux évêques.

C'est lui qui le premier leur donna un tribunal, comme l'observe M. le Beau, mais sans force coactive. Il voulut que, dans les affaires civiles, les clercs & les moines fussent d'abord cités devant l'évêque, & qu'en matière de crime, on pût s'adresser ou à l'évêque ou au juge séculier; que la sentence d'un juge séculier contre un clerc ne pût s'exécuter sans la permission de l'évêque; en cas de refus, on devoit s'adresser au prince. Les évêques & les religieuses furent affranchis des tribunaux laïques, pour quelque cause que ce fût. Il paroît bien que cet empereur ne méritoit pas d'être le législateur de l'univers.

Église superbe de Sainte-Sophie.

La superbe église de Sainte-Sophie, brûlée dans la sédition de 532, rebâtie par le zèle de Justinien, seroit un monument glorieux à sa mémoire, si elle n'avoit épuisé le trésor public. Quand il en fit la dédicace, joignant aux louanges de Dieu son propre éloge, il dit : *Salomon, je t'ai vaincu.* La voûte étoit recouverte de longues tables de marbre, sans charpente, pour

éviter les incendies. Le sanctuaire étoit incrusté d'argent : on fait monter le poids du métal à quarante mille livres. Six piliers d'or massif soutenoient l'autel, tout brillant de pierreries. Tant de richesses devoient être un jour la proie des Turcs, & cette superbe basilique devenir une mosquée ! Le nombre des clercs de Sainte-Sophie, fixé par Justinien à quatre cents quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses, augmenta dans la suite jusqu'au nombre de huit cents. Quelles dépenses pour leur entretien ! Parmi beaucoup de moyens honteux que le besoin d'argent suggéroit, (car les constructions mettoient le comble aux maux publics,) on en prit un tout propre à produire l'ignorance sans procurer une véritable ressource : on retrancha les pensions des professeurs.

Comme les détails de guerre ne doivent point nous arrêter, suivons rapidement Bélisaire au terme de son expédition d'Italie. Il assiégeoit enfin Ravenne, où Vitigès étoit enfermé avec ses dernières ressources. Les François offrent à ce prince une armée de cinq cents mille hommes, s'il veut leur céder une partie de ses états. Il les avoit trouvés perfides peu de temps auparavant, lorsque Théodebert, un de leurs rois, s'étoit montré en Italie : il aima mieux traiter avec les Ro-

539. Bélisaire assiège Ravenne.

mains. L'empereur consentit que Vitigès gardât tout le pays au-delà du Pô. Mais Bélisaire, déja maître de ce pays, & à la veille de tout réduire sous l'obéissance, refusa de signer le traité.

Il refuse la royauté.

Sur ces entrefaites, le feu prend aux magasins de Ravenne. Les Goths, craignant de mourir de faim, envoient proposer secrètement à Bélisaire de le reconnoître pour roi. C'étoit le fruit de l'admiration qu'il leur avoit inspirée. » Je suis sujet de l'empereur, répond-il, & je » ne puis accepter une telle offre sans son aveu. «

Il s'assure de la personne de Vitigès.

Vitigès, informé de la démarche des Goths, lui fait proposer à son tour de lui céder la couronne. Alors ce grand général saisit l'occasion de finir la guerre. Il promet sureté entière aux ennemis, pour leurs personnes & pour leurs biens, sans s'expliquer sur le reste. On le reçoit dans Ravenne; on ne doute pas qu'il n'accepte la royauté. Ses vues secrètes se découvrirent enfin. Il acquitta sa parole, en traitant les Goths comme des Romains; mais par une politique difficile à justifier, il s'assura de la personne du roi, & l'emmena à Constantinople. On l'y rappeloit sous prétexte de l'opposer à Chosroès, qui préparoit de nouvelles hostilités. Ce faux prétexte couvroit mal & la jalousie de l'empereur, &

les manèges des courtiſans ennemis d'un grand homme.

Rien n'eût été plus facile à Béliſaire, que de s'approprier la couronne d'Italie. Ildebald, que les Oſtrogoths revêtirent de la pourpre, (car ils conſervoient Pavie & Vérone,) le fit encore ſolliciter de la prendre : il la refuſa de nouveau, incapable de trahir pour un royaume un prince ombrageux, dont il pouvoit craindre l'ingratitude. Tout en lui étoit héroïque, les vertus, encore plus que les qualités militaires. Une nation eût été heureuſe de l'avoir pour maître, puiſque les ennemis même, tant de fois vaincus par ſes armes, déſiroient de vivre ſous ſes lois. Les laboureurs étoient en ſureté dans les campagnes, quand il faiſoit trembler les monarques. *Une armée*, diſoit-il, *doit protéger les campagnes, non les ravager.* Dans un ſiècle de corruption & de baſſeſſe, il ſembloit faire revivre les héros de l'ancienne Rome.

Grandeur d'ame du général Romain.

Sa bonté & ſes vertus.

Mais de vils intrigans étoient plus forts que lui à la cour; & mieux il ſervoit l'état, plus ils s'acharnoient à ſa perte. Tel eſt ſouvent le malheur des princes, qu'obſédés de trompeurs avides & jaloux, qu'ils croient attachés à leur perſonne & qui n'aiment que la fortune, le mérite diſparoît bientôt à leurs yeux,

Intrigues contre lui.

& la vertu même leur devient ſuſpecte. Juſtinien emploiera preſque toujours Béliſaire dans le beſoin ; il le trouvera toujours digne de ſa confiance : toujours il le récompenſera par des diſgraces.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Guerre de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie.

Foibleſſe de l'empire.

UNE infinité de villes & de fortereſſes que Juſtinien fit conſtruire ou réparer, épuiſoient les finances, ſans augmenter les forces réelles de l'empire. Elles ne pouvoient ſuppléer au défaut de diſcipline, de courage & de ſentimens patriotiques. Quand les armées n'eurent plus à leur tête des généraux excellens, tout ſe ſentit de la caducité. Après le départ de Béliſaire, les Goths, comme nous le verrons ailleurs, ſe rendirent formidables, tandis que Choſroès répandoit la terreur dans l'Orient.

540. Choſroès pénètre en Syrie, & prend Antioche.

Ce prince guerrier voyoit avec inquiétude les conquêtes de l'empereur. Quelque ardeur qu'eût Juſtinien à lui inſpirer la paix, il reprit les armes, pénétra en Syrie, s'empara d'Hiéraple & de Bérée, (aujourd'hui Alep,) villes fortes où il ne trouva point de réſiſtance. Il aſſiégea Antioche, la rivale de Rome & de Conſtantinople; il y entra par eſcalade, l'abandonna au pillage, & la réduiſit en cendres. Les habitans

l'avoient insulté du haut des remparts. C'étoit ce peuple incorrigible, dont Julien avoit éprouvé autrefois la malignité & l'insolence.

Les Romains soumis au tribut.

Des envoyés de Justinien, chargés de nouvelles propositions, représentent d'abord à Chosroès l'injustice de cette guerre, entreprise contre la foi des traités. Il répond que Justinien les a violés le premier; il le prouve par des lettres écrites aux barbares pour les exciter contre les Perses. Il exige enfin de l'argent comptant & des sommes annuelles. *Quoi, les Romains seroient tributaires des Perses ?* disent les ambassadeurs. *Non*; réplique Chosroès; *vous nous payerez une pension, comme vous faites aux Huns & aux Sarasins, pour défendre vos frontières.* Cinq mille livres pesant d'or, & de plus, cinq cents chaque année; tel fut le prix qu'il mit à la paix.

Bélisaire arrête les Perses.

Le traité, à peine conclu, fut violé de part & d'autre. Justinien envoya Bélisaire contre les Perses. Chosroès, avant que d'être attaqué, se rendit aux vœux des Lazes, qui, opprimés par l'avarice d'un commandant romain, l'invitoient à les délivrer de la tyrannie, & à les recevoir pour ses sujets. La forte ville de Pétra ne put résister; les Romains perdirent la Lazique. Quelque temps après, le roi de Perse voulant envahir la Palestine, Bélisaire, presque sans trou-

pes, lui persuada par un stratagême qu'il avoit une puissante armée; l'ennemi repassa l'Euphrate. Mais ce général ayant été rappelé pour la guerre d'Italie, Martin, son successeur avec trente mille hommes, fut mis en fuite par quatre mille Perses. Ainsi, où ne commandoit pas Bélisaire, on n'éprouvoit que disgraces & humiliations.

Il est rappelé; les Perses sont vainqueurs.

Déja l'Italie étoit sur le point d'être enlevée à l'empire. Les généraux pensoient plus à la piller qu'à la défendre. Un logothète, ou surintendant des finances, que Justinien y avoit envoyé comme gouverneur, révoltoit les peuples & les soldats, par toutes les vexations d'un financier sans ame & sans probité. Le roi des Ostrogoths, Ildibald, qui n'avoit d'abord que mille hommes à sa suite, forma bientôt une armée nombreuse, & s'empara de tout le pays au-delà du Pô. Il commit quelques injustices : on l'assassina. Son successeur Évaric fut assassiné de même, parce qu'il parut indigne du trône.

L'Italie foulée par les Romains.

Totila, neveu d'Ildibald, jeune prince comparable à Théodoric, devint roi en 541, & releva les espérances de la nation. Il battit les Romains deux fois. Il traita ses prisonniers avec tant d'humanité, qu'ils devinrent des sujets fidèles. Il répandit l'alarme jusques dans Rome & dans Ravenne. La Lucanie, l'Apulie, la Ca-

Totila relève les espérances des Goths.

labre, Naples même, furent bientôt en sa puissance. Les troupes d'Italie ne recevoient plus de paye, ne vivoient que de brigandages, comptoient pour rien les ordres de leurs généraux. Celles de Totila observoient une exacte discipline. Tout s'explique par la différence des hommes.

Son zèle pour la justice.

Ce héros, plein de douceur envers les vaincus, ne voulut jamais faire grace à un de ses meilleurs soldats, convaincu d'avoir violé la fille d'un Romain. *Le malheur de mes sujets*, dit-il, *me pénètre jusqu'au fond du cœur; mais je leur ferois moi-même le plus grand mal, en laissant les crimes impunis.* Voilà ce que les empereurs auroient dû sentir & pratiquer.

544. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes.

Dans ces tristes conjonctures, les généraux écrivant que l'Italie étoit perdue, si l'on ne se hâtoit de la secourir, Justinien y envoya Bélisaire, mais avec si peu de troupes, que le grand général fut obligé de se tenir à Ravenne. Il écrivit à l'empereur: » Je suis venu dans ce » pays sans hommes, sans armes & presque » sans argent. Les troupes que j'y ai trouvées, » souvent vaincues par l'ennemi, le craignent » & sont accoutumées à mépriser les ordres » de leurs chefs: elles refusent de m'obéir. » On leur doit plusieurs années de paye; ce-

» qui nous empêche d'employer fur elles toute » notre autorité. Si vous n'avez voulu qu'en» voyer Bélifaire en Italie, Bélifaire eft au » milieu de l'Italie. Si votre deffein eft qu'il fub» jugue vos ennemis, envoyez-lui les fecours » abfolument néceffaires. «

Cependant Rome eft affiégée par les Oftrogoths. Ils prennent une flotte qui amenoit des provifions de Sicile. La famine met les affiégés au défefpoir. Deux commandans avides, loin de chercher des remèdes à la misère publique, en profitent cruellement pour vendre à un prix exceffif le blé qu'ils cachoient dans des fouterrains. Un boiffeau fe vend jufqu'à fept pièces d'or, environ cent livres de notre monnoie. En vain Bélifaire, qui avoit reçu quelques fecours, s'efforce de faire entrer un convoi dans Rome. Ses ordres font mal exécutés; le convoi tombe entre les mains de l'ennemi, & Rome fe voit fans reffources. Siège de Rome.

Des Ifaures, fortis de la ville, procurent au roi goth la facilité de s'emparer d'une porte. Il entre; la garnifon prend la fuite; il défend de tuer aucun Romain. Vingt-fix foldats & foixante autres perfonnes feulement avoient déja perdu la vie : tout le refte fut fauvé. Totila manda les fénateurs, & leur reprocha d'avoir trahi une 546. Totila prend Rome, & épargne les Romains.

nation, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits. Il leur mit devant les yeux le sage gouvernement de Théodoric & d'Amalasonte ; comparé aux dernières vexations. *Vous avez été*, leur dit-il, *bien payés de votre perfide ingratitude : un nouveau maître vous a écrasés d'impôts, malgré les horreurs de la guerre, & ses financiers vous ont fait plus de mal que vos ennemis.* Ces raisons étoient sans réplique ; mais les Romains trop aveugles pour en profiter.

Justes reproches qu'il leur fait.

Ne pouvant conserver Rome, parce qu'il destinoit ses troupes à d'autres expéditions, Totila vouloit la détruire. Bélisaire lui représenta par lettre, qu'il terniroit l'éclat de sa renommée, en ruinant la plus superbe ville du monde. *On s'immortalise, on sert la société, en fondant des villes*, lui marquoit le général : *en les détruisant, on se déclare l'ennemi des hommes, on se déshonore à jamais.* Le roi le remercia de ses avis, lui promit d'y avoir égard, & sortit de Rome, après en avoir dispersé les habitans. Bientôt Bélisaire s'en remit en possession. Les Goths l'y attaquèrent. Quoique les murailles fussent très-mal réparées, il eut la gloire de défendre la ville contre Totila, & de le repousser, malgré de vigoureuses attaques. Ce prince battit d'autres généraux, prit d'autres places, en particulier Pérouse, qui soutint un siège de sept mois.

Il renonce au projet de la détruire.

Bélisaire y rentre & s'y défend.

Bélisaire avoit quitté l'Italie, après y avoir été cinq ans abandonné à lui-même, témoin des succès de l'ennemi, hors d'état de soutenir son ancienne réputation. Justinien ruinoit l'empire en bâtimens inutiles, & croyoit faire beaucoup en accordant une poignée de soldats au général. De mauvais officiers, des troupes sans paye, sans munitions, étoient les seuls instrumens avec lesquels il falloit vaincre un jeune roi intrépide, prudent, actif, adoré, & dont les forces croissoient à proportion de ses victoires. Si Bélisaire n'avoit pas obtenu la permission de retourner à Constantinople, il risquoit d'être bientôt écrasé par Totila. Il remporta d'Italie de grandes richesses, fruit des contributions exigées dans le pays. Sa mémoire ne peut se laver de cette tache, qu'en supposant, ce qui est peu vraisemblable, que dans l'extrême besoin où le laissoit Justinien, il s'étoit cru obligé d'amasser de toute main pour le service du prince.

548. Manquant de secours, il retourne à Constantinople.

Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées.

Depuis douze ans, les Goths avoient cédé aux François leurs possessions dans la Gaule : elles s'étendoient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, & depuis la Méditerranée jusqu'au royaume des Bourguignons. Justinien, prétendant que ces provinces appartenoient à l'empire, & voulant s'attacher une nation déja très-

Justinien & Totila cherchent à s'attacher les François.

puissante, confirma authentiquement la cession faite aux François. Totila, non moins empressé à les mettre dans son parti, demanda en mariage la fille de Théodebert, roi d'Austrasie. Ce prince répondit : *Que sa fille devoit avoir un roi pour époux, & que Totila n'étoit point roi d'Italie, puisqu'il n'avoit pu conserver Rome.*

Théodebert en Italie.

Théodebert s'empara des Alpes; il étendit ses conquêtes dans la Ligurie, & jusques dans la Vénétie. Choqué néanmoins de ce que l'empereur prenoit le titre de *vainqueur des François & des Allemands*, il convint avec le roi goth d'un partage. Il vouloit porter lui-même la guerre dans l'empire d'Orient; mais une mort prématurée rompit le cours de ses entreprises.

549. Rome encore prise par les Goths.

Enfin Totila, sensible au reproche que lui avoit fait Théodebert, reprend Rome, & s'occupe du soin de la repeupler. De-là il passe en Sicile; il se proposoit de la conquérir, il ne fit que la ravager, & revint avec de riches dépouilles. En même temps la Thrace étoit menacée par les Lombards, établis dans la Pannonie & le Norique; par les Gépides, établis à Sirmium & dans la Dacie; par les Hérules, établis dans la Mésie; & sur-tout par les Esclavons, qui devenoient redoutables depuis le commencement de ce règne. C'étoit un peuple

nombreux & féroce, sorti de la Sarmatie septentrionale, répandu ensuite vers les Palus-Méotides & la Vistule; & qui, s'avançant sur les traces des Vandales, s'étoit fixé entre la Vistule & le Niester. Les Antes, distingués parmi eux, que l'on a confondus avec les Bulgares ou avec les Abares, s'étoient établis vers le Danube.

Les Esclavons, grands, robustes, infatigables, habitant des cabanes isolées, méprisant l'agriculture, uniquement occupés de la guerre, infiniment jaloux de la liberté, généreusement hospitaliers malgré leur caractère farouche, firent une incursion terrible en Thrace & en Illyrie. Quoique alors en petit nombre, ils inspirèrent tant de terreur par leurs ravages & leurs cruautés, que Justinien envoya Germain, son neveu, pour les combattre. La réputation du général les repoussa. Germain, qui devoit remplacer Bélisaire en Italie, & dont les vertus avoient résisté à la corruption de la cour, mourut subitement. Les Esclavons repassèrent le Danube, battirent plusieurs généraux, s'avancèrent à une journée de Constantinople, furent contraints de se retirer; mais n'en devinrent que plus furieux. Les Esclavons sur tout sont redoutables.

Pour comble de maux, la guerre avec les 551. Justinien

achète une trêve avec Chofroès.

Perfes, fufpendue par une trève de quatre ans, fe ralluma dans la Lazique. Les Romains d'abord vainqueurs perdirent leur avantage. Juftinien acheta une nouvelle trève, & Chofroès lui impofa les conditions. Au lieu de payemens annuels, il donna toute la fomme qu'on exigeoit pour cinq ans; il crut par-là éviter la honte de payer une efpèce de tribut; raffinement puéril de vanité, digne du génie étroit de ce prince. Deux moines le dédommagèrent, en apportant à Conftantinople des œufs de vers à foie, avec le fecret d'en profiter. Le prix de la foie étoit énorme; & les Perfes s'enrichiffoient de ce commerce.

Vers à foie apportés de Perfe.

Plaintes contre l'empereur.

Du refte, on ne fe méprit point fur la conduite de l'empereur : on regarda comme un tribut déshonorant les fommes qu'il donnoit aux ennemis du nom romain. On fe plaignit hautement que pour onze ans & demi, il avoit payé à Chofroès quatre mille fix cents livres d'or, équivalent d'un tribut de quatre cents livres. On difoit, en un mot, qu'il achetoit lâchement la paix, fans que la guerre difcontinuât.

Il rejète les offres de Totila.

Autant il fe montroit petit devant les Perfes, autant fe montroit-il intraitable envers les Goths. Totila demanda plufieurs fois la paix, & ne fut point écouté. Ce héros offroit au nom de fon peuple de payer tribut, de renoncer à toute

prétention ſur la Sicile & la Dalmatie ; de ſervir l'empereur dans toutes ſes guerres. Il repréſentoit qu'une partie de l'Italie appartenant aux François, les Goths ſe contentoient des reſtes d'un pays entièrement dévaſté. Vraiſemblablement il eût fait repentir Juſtinien de ſes refus orgueilleux, ſi Narsès n'avoit été mis à la tête d'une bonne armée pour le combattre.



CHAPITRE V.

Narsès enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres.

Narsès envoyé en Italie.

NARSÈS, grand-chambellan & favori de l'empereur, étoit un eunuque, fort habile, sans doute, dans les manèges de cour, puisqu'il étoit parvenu de l'esclavage au comble de la fortune; mais supérieur à sa fortune par son mérite & ses talens. Le choix d'un tel général semble ne pouvoir s'attribuer qu'à la faveur. Il ne connoissoit point la guerre; & treize ans auparavant, ayant conduit un secours en Italie, il avoit traversé les opérations de Bélisaire, par une mésintelligence inexcusable.

Moyens qu'il avoit de réussir.

Ce choix fut cependant une source de victoires. Narsès affecta de la répugnance, afin d'obtenir tout ce qu'il vouloit. On lui ouvrit le trésor; il leva une des plus fortes armées que l'empire eût mise sur pied depuis long-temps. Son extérieur de piété, joint à une sagacité extraordinaire, à beaucoup de courage & de prudence, à une générosité inépuisable, contribua au succès de ses entreprises. Les soldats le croyoient inspiré, & se croyoient invincibles sous ses drapeaux.

552. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures.

Les François, maîtres de Trévise, de Vicence & de Padoue, lui ayant refusé le passage, il prend la route de Ravenne; il passe près de Rimini, sans perdre le temps à l'assiéger; il marche vers Rome. Totila s'avance contre lui. La bataille se donne dans la plaine de Lentagio, (dans le duché d'Urbin;) les Goths, inférieurs en nombre, disputent la victoire jusqu'à la nuit; enfin ils prennent la fuite, & laissent six mille hommes sur la place. Leur roi, percé d'un coup de lance, va expirer à Capra. Un corps de Lombards servit très-utilement Narsès. On ne se doutoit pas que cette nation pût règner bientôt en Italie. Le vainqueur se rendit maître de Rome, & assiégea Cumes, la plus forte place d'Italie.

553. Siège de Cumes.

Théia, successeur de Totila, est tué dans une bataille.

Les Goths avoient élu roi Théia, brave capitaine, qui, sans avoir l'humanité de Totila, étoit digne de le remplacer dans la guerre. Résolu de sauver Cumes, il parvient jusqu'au Vésuve. On livre une seconde bataille. Les deux armées font des prodiges de valeur. Théia, exposé à tous les traits, avoit plusieurs fois changé de bouclier. Douze javelots enfoncés, sans celui dont il se servoit, le forcent à en changer encore; mais en se découvrant la poitrine, il reçoit un coup mortel. Les Goths continuent de se

battre avec le même acharnement. Épuisés enfin, ils offrent de mettre bas les armes, pourvu qu'on leur permette de sortir de l'Italie avec leurs effets, qu'on les laisse vivre sous leurs lois, & qu'on les traite en alliés de l'empire. Narsès y consent pour ne pas les réduire au désespoir.

Toute l'Italie conquise.

Cumes, défendue par Aligerne, frère de Totila, résistoit à un ennemi si redoutable. Une mine, pratiquée dans l'antre de la Sibylle, renversa des tours & une porte, sans que les Romains pussent pénétrer. Narsès changea le siège en blocus, alla subjuguer la Toscane, prit Lucques après une longue résistance. Enfin Aligerne remit volontairement les clefs de Cumes; aimant mieux obéir aux Romains qu'aux François & aux Allemands, dont une armée, sous prétexte de le secourir, menaçoit l'Italie entière. Bucelin & Leutharis qui les commandoient, furent vaincus. Sept mille Goths, réunis dans Compsa, aujourd'hui Conza, ayant été forcés de se rendre, en 554, la conquête de l'Italie fut terminée.

Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion, & eurent lieu de s'en repentir.

Ainsi tomba la monarchie fondée par Théodoric, & relevée par Totila, deux princes comparables aux plus grands rois. La nation gothique, pour laquelle Procope affecte beaucoup de mépris, mérite les éloges & les regrets de quiconque ne se livre point aveuglément aux pré-

jugés. L'arianiſme faiſoit paroître odieux ces Oſtrogoths, juſtes & humains, qui traitoient les catholiques comme leurs frères. Les Italiens, quoique heureux ſous leur domination, s'imaginèrent que des catholiques ne devoient point obéir à des ariens. Infidèles à un gouvernement équitable, ils perdirent leur bonheur en changeant de maîtres.

Affaire des *Trois chapitres.*

Juſtinien, au milieu des grandes affaires de l'empire, dogmatiſoit toujours, & vouloit que ſes opinions fuſſent des règles de foi. Depuis pluſieurs années, il avoit publié un édit contre les *Trois-chapitres.* On appelle ainſi des ouvrages théologiques de trois auteurs, dont le premier, Théodore de Mopſueſte, étoit mort dans la communion de l'égliſe; & les deux autres, Théodoret & Ibas, avoient été admis au concile de Chalcédoine. L'empereur les anathématiſa. Il fallut ſouſcrire ſon édit, ſous peine de diſgrace. Le pape Vigile, qu'il invita de ſe rendre à Conſtantinople, refuſa d'abord & conſentit enfin de ſigner. Des évêques d'Occident excommunièrent le pape. Il ſe rétracta, fut mis en priſon, s'évada, excommunia les adverſaires des Trois-chapitres.

Juſtinien les condamne, & excite de grands troubles.

Concile de Conſtantinople, qui juge comme l'empereur.

Un concile aſſemblé à Conſtantinople, & tout compoſé d'évêques Orientaux, condamna ce que l'empereur avoit condamné. Quoique l'Oc-

cident fût soulevé contre la décision du concile, Vigile la reçut enfin ; mais une multitude d'évêques la rejetèrent pendant plus de cent cinquante ans, sur-tout ceux d'Istrie & de Vénétie, qui formèrent le schisme d'Aquilée. Avec le temps, l'acceptation de l'église universelle a mis le concile de Constantinople au nombre des écuméniques. Le même esprit de controverse, si pernicieux par son influence dans les affaires d'état, & dans l'ordre de la société, agita toujours l'Orient jusqu'à la fin de l'empire. L'Occident, sous la domination des barbares, n'étoit agité que par la guerre. On peut mettre en question, si leur ignorance ne valoit pas mieux que les restes de science, dont les Orientaux s'enorgueillissoient ?



CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Justinien.

Tout alloit mal, parce que le gouvernement étoit mauvais.

UNE longue peste, d'horribles tremblemens de terre, des guerres continuelles, les barbares toujours armés & entreprenans, les peuples toujours vexés & malheureux : tel est le tableau que présente l'empire de Justinien, malgré le succès de ses généraux. Il croyoit se mettre à l'abri des incursions, en payant les ennemis de son empire : l'argent qu'il leur prodiguoit lâchement, ne faisoit qu'exciter leur avarice & leur audace. Les troupes montoient avant lui à six cents quarante-cinq mille hommes : il les avoit réduites à cent cinquante mille, dispersés de toutes parts. Cette réduction, qu'on loueroit en d'autres circonstances, doit paroître un mal, dès que les troupes ne suffisoient point contre tant d'ennemis. Encore manquoient-elles de subsistance, les sommes destinées à leur entretien étant la proie des receveurs, & l'aliment de leur luxe. On abandonnoit le service, lorsqu'il devenoit le plus nécessaire. L'empereur se flatta de désarmer par son zèle inexorable la vengeance divine, à laquelle il attribuoit tant de malheurs.

Il faisoit punir de mort les blasphémateurs & les païens. Mais la religion y gagnoit peu, & le mécontentement augmentoit toujours.

Incursions des Abares, des Turcs & des Huns.

Deux peuples inconnus jusqu'alors, les Abares & les Turcs, s'étoient avancés de la Tartarie, jusqu'aux frontières de l'empire. Ils envoyèrent des ambassadeurs pour offrir leur alliance, c'est-à-dire, pour exiger des pensions. On leur fit des présens & des promesses; on les trompa : ces barbares apprirent comme tant d'autres, qu'ils pouvoient gagner davantage en attaquant les Romains. L'année suivante (559), une armée de Huns inonda la Thrace. Elle franchit la longue muraille, ruinée en partie par les tremblemens de terre, & & nullement gardée; elle fit des courses même aux portes de Constantinople. Tout trembloit jusques sous les yeux de l'empereur.

Bélisaire encore employé & rappelé.

Bélisaire, qu'on ne distinguoit plus à la cour depuis dix ans, paroît alors l'unique ressource de la patrie. On le charge de repousser les ennemis. Il les défait, presque sans troupes. L'envie se réveille : il est rappelé aussi-tôt. Les Huns reviennent sur leurs pas. L'empereur, selon la coutume, les paye pour s'en délivrer. Ensuite il anime contre eux d'autres Huns, pensionnés depuis long-temps, qui, craignant de perdre leurs pensions, attaquent ces derniers dans leur re-

Les Huns se détruisent eux mêmes.

traite. Une guerre ſanglante s'alluma entre ces barbares. Ils ſe détruiſirent les uns les autres avec tant de fureur, que leur nom même diſparut comme leur puiſſance.

562. Paix avec les Perſes, à des conditions honteuſes.

L'eſſentiel étoit de conclure une paix ſolide avec les Perſes, ennemis beaucoup plus formidables, ſoit par les forces de leur empire, ſoit par les qualités ſupérieures de leur ſouverain. Après ſept années de négociations, pluſieurs fois interrompues, on convint d'une paix de cinquante ans, auſſi honteuſe que néceſſaire à l'empereur. Les principales conditions furent que l'empire payeroit aux Perſes une penſion de trente mille pièces d'or; que Choſroès abandonneroit entièment la Lazique; qu'il ne donneroit jamais paſſage aux barbares par les portes Caſpiennes; & que les Romains n'approcheroient d'aucune frontière de la Perſe. La tolérance fut accordée aux chrétiens; mais à condition qu'ils ne chercheroient point à faire des proſélytes.

Particularités de ce traité.

Ce traité portoit des prières à l'Être ſuprême en faveur de ceux qui l'exécuteroient fidellement, & des imprécations en cas d'infidélité. Ainſi le même Dieu étoit pris à témoin de part & d'autre. Les deux princes s'écrivirent mutuellement pour ratifier la paix. Parmi les titres

faſtueux que ſe donnoit le roi de Perſe, celui de *géant des géans* paroît tout nouveau. Si quelque choſe peut en affoiblir le ridicule, c'eſt que Juſtinien ſembloit un nain devant Choſroès.

Une dame enrichit une égliſe, pour ne pas prêter ſon argent à Juſtinien.

On raconte que l'empereur, ne ſachant plus où trouver de l'argent, s'adreſſa en particulier à une femme illuſtre & fort riche, & la pria de lui en prêter pour le bien de l'état. Anicie (c'eſt le nom de la dame,) demanda du temps; ce temps fut employé à transformer ſes richeſſes en lames d'or, pour en revêtir la voûte d'une égliſe. L'ouvrage fini, elle eut ſoin de le montrer au prince. *Voilà tous mes biens*, lui dit-elle, *faites-en ce qu'il vous plaira.* Juſtinien loua ſa piété, & ſe retira fort confus. Grégoire de Tours qui rapporte ce trait, avec de grands éloges de la dame, fait connoître par là une eſpèce de dévotion, alors très-commune; également prodigue pour les égliſes & les monaſtères, & indifférente pour les beſoins publics.

Conſpiration.

Malgré la caducité de l'empereur, des factieux conſpirèrent contre ſa vie. Les aſſaſſins furent arrêtés ſur le point d'exécuter leur attentat. Un crime en amena un autre. Trois fourbes ſubornés par les ennemis de Béliſaire, accuſèrent ce héros comme auteur de la conjuration. On le tint ſept mois priſonnier, dépouillé de ſes

charges, toujours prêt à ſubir le dernier ſupplice. Il ſe juſtifia, & regagna les bonnes graces de Juſtinien. Baronius adopte la fable, aujourd'hui décriée, qui le repréſente les yeux crevés & mandiant ſon pain. Il mourut quelques mois avant l'empereur.

Diſgrace & fin de Béliſaire.

On reproche à Béliſaire un foible extrême pour ſa femme Antonine, fille d'un cocher du cirque, comparable par ſa naiſſance, par ſes diſſolutions, par ſa méchanceté, à l'impératrice Théodora.

Sa femme indigne de lui.

Il ne manquoit plus à la foibleſſe de Juſtinien, que de tomber dans l'héréſie, après avoir tourmenté ſans ceſſe les hérétiques. Sa vanité dogmatique l'y entraîna. Il devint le partiſan & le promoteur de la ſecte des *Incorruptibles*, qui ſoutenoit que le Corps de Jéſus-Chriſt, dès le moment de l'incarnation, étoit incapable d'altération & de ſouffrance. Il publia un édit pour établir cette chimère; il exila le patriarche Eutychius & d'autres prélats, contraires à ſon ſentiment; il alloit violenter plus que jamais les conſciences, lorſqu'il mourut dans la quatre-vingt-quatrième année de ſon âge, & la trente-neuvième de ſon règne.

565. L'empereur devient hérétique.

Sa mort.

Une foule d'écrivains l'appellent grand homme, éblouis peut-être par l'éclat des événemens qui

Jugemens qu'on a portés de lui.

l'ont illuſtré. Un patriarche de Conſtantinople le canoniſa au bout de ſix cents ans. Mais Évagre, hiſtorien contemporain, dit qu'*ayant rempli tout l'empire de troubles & de déſordres, il alla recevoir ſon jugement dans les enfers*. Ce n'eſt ni à cet auteur ni à ce patriarche, qu'on doit s'en rapporter ſur ſon état dans l'autre monde. C'eſt à la ſaine raiſon à juger de l'eſtime ou du blâme qu'il mérite en celui-ci.



CHAPITRE VII.

Observations sur la vie & sur les lois de Justinien.

L'HISTORIEN Procope, secrétaire de Bélisaire, élève quelquefois Justinien jusqu'aux nues. Il le diffame, au contraire, par son livre des *Anecdotes*. C'est une satire sanglante, que d'habiles écrivains croient faussement attribuée à Procope. » Mais, selon M. le Beau, quiconque » entend la langue dans laquelle il a écrit, & » connoît sa manière fort supérieure à celle de » tous les historiens grecs, postérieurs à Constantin, ne peut le méconnoître dans cet ouvrage. « Sans examiner ce point de critique, je ne puis mieux instruire le lecteur qu'en citant le célèbre Montesquieu, qui ne révoque point en doute l'authenticité du livre. *Anecdotes de Procope.*

» J'avoue, dit-il, que deux choses font que » je suis pour l'histoire secrète, (les Anecdotes). » La première, c'est qu'elle est mieux liée avec » l'étonnante foiblesse, où se trouva l'empire à » la fin de ce règne & dans les suivans. L'autre » est un monument qui existe encore parmi » nous : ce sont les lois de cet empereur, où Pourquoi Montesquieu les croit véritables.

» l'on voit, dans le cours de quelques années,
» la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a
» fait dans les trois cents dernières années de
» notre monarchie. Ces variations sont la plu-
» part sur des choses de si petite importance,
» qu'on ne voit aucune raison qui eût dû
» porter un législateur à les faire; à moins qu'on
» n'explique ceci par l'histoire secrète, & qu'on
» ne dise que ce prince vendoit également ses
» jugemens & ses lois. * «

Si la législation de Justinien est bonne.

La législation de Justinien, malgré les éloges de ses admirateurs, est donc essentiellement défectueuse en plusieurs points; car des lois mobiles, variables d'un jour à l'autre, capricieuses par conséquent, si j'ose le dire, règlent moins qu'elles ne troublent la société. C'est en simplifiant les lois, en les rendant claires & précises, en les réduisant aux vrais principes de l'équité, qu'on établit l'ordre & qu'on corrige les abus. Si celles de Justinien, en général, avoient ces caractères précieux, pourquoi seroient-elles multipliées à l'infini? pourquoi auroient-elles produit des bibliothèques de commentaires?

Le code.

Ce prince, voulant publier un corps de droit, confia l'exécution de cette entreprise à Tri-

* *Grandeur & décadence des Romains.*

bonien, courtisan jurisconsulte, qui faisoit trafic de la justice, en qui d'ailleurs, on ne trouve point cette étendue de génie qu'exige un pareil ouvrage. Le *code* fut composé rapidement, & parut en 529. Il renferme les lois impériales depuis le commencement d'Adrien. Plus de deux cents institutions nouvelles de l'empereur, outre les défauts qu'on remarqua dans le premier recueil, firent publier en 534 une seconde édition du code, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Le digeste.

Le *digeste* (ou les *pandectes*) rédigé dans l'espace de trois ans, parut en 533; ouvrage immense où devoit être recueilli, réformé, arrangé avec méthode, tout ce qu'il y avoit d'utile dans plus de deux mille volumes des anciens jurisconsultes. L'empereur, en lui donnant force de loi, interdit tout commentaire. En cas de doute, il veut qu'on s'adresse au prince, qui seul a le droit de suppléer & d'interpréter les lois. Il ordonne aux juges de se conformer à celles du digeste, abrogeant toutes les autres, avec défense même de les citer. Tribonien, & les autres rédacteurs, ayant eu la liberté entière de changer, d'étendre, d'abréger les textes, soit dans le digeste, soit dans le code, on ne peut douter de l'altération de plusieurs lois ou décisions anciennes, rapportées sous le nom des anciens princes ou des anciens jurisconsultes.

Les instituts. Les *instituts*, publiés un peu avant le digeste, avoient aussi force de loi : ils renferment les premiers élémens de la jurisprudence. On les estime beaucoup plus que les deux autres ouvrages.

Les novelles. Vinrent ensuite les *novelles* de Justinien, quelquefois directement opposées à son code. Il sembla souvent ne faire des lois que pour les changer.

Ce corps de lois tomba par-tout. En Orient ce grand corps de droit ne subsista que jusqu'au neuvième siècle : l'empereur Basile y substitua les *Basiliques*. En Occident, il fut d'abord anéanti par les lois Lombardes, & demeura ignoré jusques au douzième siècle, qu'on découvrit à Amalfi un exemplaire du Digeste. Ainsi le vrai triomphe de la législation de Justinien a été sur les peuples modernes, qui malheureusement l'ont connue trop tôt & trop tard; trop tard, en ce qu'elle auroit dissipé beaucoup d'erreurs, nées de la barbarie & de l'ignorance; trop tôt, parce que, faute de lumières, on y a pris indifféremment le bon & le mauvais. Cet empereur fournit lui-même une preuve bien forte contre ses lois, puisque le désordre règna par-tout sous son régne. Il faut avouer néanmoins qu'au milieu des troubles & des périls, les lois devenoient trop impuissantes.

Jurisprudence à rectifier. Ne seroit-il pas temps que la jurisprudence, devenue si nécessaire & si pénible faute de bonne

législation, ne se perdît plus dans un chaos de ténèbres & d'incertitudes ? qu'elle bannît de ses écoles la métaphysique pointilleuse & le vain étalage d'érudition, qu'une mauvaise routine y a malheureusement introduits ? qu'au lieu de s'appesantir sur des minuties surannées du droit antique, elle éclaircît davantage & tâchât de perfectionner le droit moderne ? que sa théorie enfin se rapportât toujours à la pratique, puisque c'est le but essentiel où elle doit tendre ? Si d'autres études ne produisent guère que des ronces, on peut s'en consoler lorsque ces études intéressent peu l'état civil. Mais il s'agit ici de former les juges ou les défenseurs des citoyens.

Loi bizarre concernant les maris.

Je finis par quelques observations de Montesquieu, parce qu'elles apprennent à raisonner sur des matières si essentielles. » Justinien ordonna » qu'un mari pourroit être répudié, sans que la » femme perdît sa dot, si pendant deux ans, il » n'avoit pu consommer le mariage. Il changea » sa loi, & donna trois ans. Mais dans un cas » pareil, deux ans en valent trois, & trois n'en » valent pas plus que deux *. » Voilà un exemple sensible des bizarreries de cette législation.

Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastère.

» La loi de Justinien, qui mit parmi les

* Esprit des Lois, *liv.* 29, *c.* 16.

» causes du divorce le consentement du mari & » de la femme d'entrer dans le monastère, s'éloi- » gnoit entièrement du principe des lois civiles. » Il est naturel que des causes de divorce tirent » leur origine de certains empêchemens, qu'on » ne devoit pas prévoir avant le mariage; mais » ce désir de garder la chasteté pouvoit être » prévu, puisqu'il est en nous. Cette loi favorise » l'inconstance dans un état qui de sa nature est » perpétuel ; elle choque le principe fonda- » mental du divorce, qui ne souffre la disso- » lution d'un mariage, que dans l'espérance d'un » autre ; enfin, à suivre même les idées reli- » gieuses, elle ne fait que donner des victimes » à Dieu, sans sacrifice *. Les idées religieuses, quoi qu'en dise l'auteur, peuvent présenter un sacrifice réel. Le raisonnement n'en est pas moins juste pour ce qui regarde le principe des lois civiles sur le divorce.

Les rescrits ne devoient pas faire loi.

» Les empereurs romains manifestoient, comme » nos princes, leurs volontés par des décrets » & des édits ; mais, ce que nos princes ne font » pas, ils permirent que les juges ou les parti- » culiers, dans leurs différends, les interro- » geassent par lettres ; & leurs réponses étoient

* *Ibid. liv. 26, c. 9.*

» appelées des rescrits .... On sent que c'est une » mauvaise sorte de législation. Ceux qui deman- » dent ainsi des lois sont de mauvais guides pour » le législateur ; les faits sont toujours mal ex- » posés.... Macrin avoit résolu d'abolir tous » ces rescrits ; il ne pouvoit souffrir qu'on » regardât comme des lois les réponses de Com- » mode, de Caracalla, & de tous ces autres » princes pleins d'impéritie. Justinien pensa au- » trement, & il en remplit sa compilation *. » Souvent les rescrits contenoient d'excellens principes, dignes de servir de lois ; mais combien n'importoit-il pas d'en faire un choix judicieux ?

Une loi qui auroit pu exercer la critique de Montesquieu porte : » Que la condition d'avoir » des enfans, apposée à un legs ou à quelqu'autre » donation, est censée accomplie par l'entrée » dans la cléricature ou dans un monastère. » Les anciens législateurs avoient mieux senti la nécessité de favoriser le mariage ; & le bien réel de l'église ne demandoit point une nouveauté si étrange. Loi pour enrichir l'église.

Justinien abolit en 541, le consulat, devenu depuis long-temps un titre sans fonctions ; il Abolition du consulat.

* *Ibid. liv.* 29, *c.* 17.

l'abolit, dis-je, en ne nommant plus à cette dignité. Sept fois l'année, les consuls marchoient en cérémonie, jetant de l'argent au peuple. Ces dépenses de vanité montoient à deux mille livres d'or, dont l'épargne étoit souvent chargée en partie, peu de consuls pouvant y fournir. Quelques empereurs ne laissèrent pas de prendre encore ce titre, autrefois si respectable, alors si indifférent.

L'empire toujours plus foible.

Quand on voit un vaste empire attaqué de toutes parts, payant des pensions à ses ennemis mêmes, épuisé d'argent & encore dévoré de luxe, manquant de défenseurs & se livrant aux dissensions; il est évident que sa ruine approche, & que ses derniers succès sont de nouveaux symptômes de décadence. Les victoires, les conquêtes ne peuvent que l'affoiblir ; un ou deux grands hommes, à qui on les doit, vont disparoître : alors ce qu'ils ont acquis à l'état, deviendra un poids de plus pour l'accabler.



SUCCESSEURS

DE JUSTINIEN, jusqu'aux conquêtes des Sarasins.

AVANT de terminer cette partie de l'histoire, parcourons rapidement quelques faits qui conduisent à la décadence fatale de l'empire, & qui répandront du jour sur l'histoire moderne.

JUSTIN II, neveu & successeur de Justinien, imbécille voluptueux, précipite la ruine de l'état par un orgueil insensé & par des imprudences absurdes. Narsès gouvernoit depuis treize ans l'Italie, avec assez de vigueur pour contenir les barbares ; mais peut-être avec trop de dureté pour faire aimer son gouvernement. Les Italiens, toujours disposés aux murmures, se plaignoient d'être asservis à un eunuque, & regrettoient la domination des Goths, dont ils avoient désiré de s'affranchir. L'impératrice Sophie haïssoit Narsès. Elle donne du poids aux calomnies des envieux. Non contente de le perdre dans l'esprit du prince, elle l'insulte, lui envoie une quenouille & un fuseau, lui mande de venir filer avec ses femmes. Le vieux général répond, transporté de colère : *Je lui file une fusée qu'elle*

Justin II, mauvais empereur.

Narsès outragé, & rappelé d'Italie.

ne devidera jamais; & il appelle en Italie les Lombards. Paul, diacre, hiſtorien de cette nation, rapporte ainſi le fait. M. le Beau préfère ſon autorité aux objections de pluſieurs critiques, fondées ſur de ſimples conjectures. Narsès mourut bientôt de repentir. Longin, ſon ſucceſſeur, le premier exarque de Ravenne, étoit incapable de réſiſter au torrent qui venoit fondre ſur l'empire.

568. Conquête d'Alboin, roi des Lombards.

Les Lombards, un de ces peuples germaniques dont la Scandinavie a été vraiſemblablement le berceau, avoient obtenu de Juſtinien la Pannonie & le Norique. Leur roi Alboin méditoit la conquête de l'Italie. Voulant d'abord ſe délivrer des Gépides, voiſins redoutables, il fit alliance avec le khan ou prince des Abares. Il battit & tua Cunimond, roi des Gépides, dont il épouſa la fille. Enſuite il pénétra par les Alpes Juliennes, s'empara aiſément de la Vénétie, qui s'étendoit juſques à l'Adda, & pouſſa rapidement ſes conquêtes de tous côtés. Il en forma trois grands duchés, celui de Frioul, celui de Spolète & celui de Bénévent. Pavie, ſoumiſe après un ſiège de trois ans, devint la capitale de ſon royaume.

Ce qui reſte aux empereurs en Italie.

Jamais les Lombards ne ſe rendirent maîtres de Rome, parce qu'on les en éloigna toujours

à

à force d'argent. L'empire ne conserva que Ravenne, les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre (où étoient Brindes, Tarente, Otrantes) & la Sicile. Les *exarques*, tels que les satrapes de Perse, gouvernèrent ce pays avec le droit de souverains; mais amovibles au gré des empereurs, & obligés de leur payer une somme annuelle. On peut déja prévoir que l'exarcat, ne pouvant se soutenir qu'avec le secours de Constantinople, tombera en des mains étrangères. Exarques.

Alboin, par sa justice & sa clémence, se rendoit également cher & respectable. Les vaincus aimoient sa domination, ce qui fait le plus bel éloge d'un conquérant; mais une mort tragique lui enleva les fruits de sa valeur & de sa sagesse. Du crâne de Cunimond, ce roi des Gépides tué de sa propre main, il avoit fait une coupe, selon la coutume des barbares du nord, pour boire dans les festins solennels. Un jour, échauffé par le vin, il présente cette coupe à la reine Rosmonde, fille de Cunimond, en l'invitant à *boire avec son père*. Saisie d'horreur & de rage, elle médite une cruelle vengeance. Elle propose à Péridée, brave officier, d'en être l'instrument, & d'assassiner le roi. Il refuse d'abord; elle employa pour l'y résoudre, le plus étrange Mort tragique d'Alboin.

artifice. Péridée avoit un commerce de galanterie avec une des femmes de la reine. Rosmonde prend une nuit la place de cette femme; & se faisant connoître après qu'il eut satisfait ses désirs: *Choisis*, lui dit-elle, *il faut tuer Alboin, ou mourir victime de sa colère.* La menace décida le guerrier: il assassina le roi en présence de Rosmonde.

Clef assassiné.

Clef, successeur d'Alboin, se rendit odieux par son avarice & sa cruauté. Il fut égorgé par un de ses domestiques, après un règne de dix-huit mois. Les seigneurs Lombards s'affranchirent alors de l'autorité royale. Trente-six ducs gouvernèrent en tyrans, chacun leurs sujets, pendant l'espace de dix années. Ils élurent ensuite Autharic, fils de Clef, qui augmenta les conquêtes de sa nation. Si les ducs ne s'étoient pas donné un roi, l'anarchie eût bientôt entraîné la ruine des Lombards.

Les trente-six ducs.

Justin se brouille avec les Perses.

En même temps que l'empereur Justin perdoit l'Italie, sa folle présomption provoquoit les armes des Perses, malgré la paix de cinquante ans, que Justinien avoit jugée si nécessaire. Il envoya des ambassadeurs au kan des Turcs, résidant au mont Altaï, près de la source de l'Irtis, pour conclure avec lui une alliance. Il jura de défendre des peuples qui, par zèle de

religion, s'étoient révoltés contre Chosroès. Ce prince redoutable ayant fait demander les pensions qu'on lui devoit, il répondit arrogamment qu'il ne les payeroit point; que si le roi de Perse vouloit être son ami, l'amitié ne permettoit pas d'exiger ainsi de l'argent; qu'il comptoit rabattre son orgueil, & délivrer la Perse d'un tyran persécuteur des chrétiens.

La guerre se rallume donc en 573. Les troupes romaines assiègent Nisibe. Les habitans ne daignent pas fermer les portes; le siège est bientôt levé. Chosroès s'empare de Dara, le boulevard de l'empire dans la Mésopotamie; & la Syrie est ravagée par un de ses généraux. Justin, accablé de tant de malheurs, tombe en démence. Tibère, qu'il avoit créé césar, homme de fortune, mais digne du trône, prend de sages mesures pour arrêter les progrès des Perses. Le fier Chosroès fut vaincu à Mélitine, dans la petite Arménie, en 576. Il vit son royaume dévasté, & mourut malheureux. Son successeur Hormisdas, continua la guerre; elle se prolongea sous plusieurs règnes, jusqu'au temps où les Sarasins commencèrent leurs conquêtes. Ainsi l'empire chancelant recevoit de nouvelles secousses de toutes parts.

Il est malheureux, & tombe en démence.

Fin de Chosroès.

Justin mourut en 578. Il avoit abrogé par la

Mort de Justin.

Novelle 140, les lois de Justinien contre les répudiations faites d'un commun consentement; il avoit permis aux époux de se quitter comme auparavant, quand ils ne se conviendroient pas, & de contracter un second mariage. » Le mariage, dit-il, se contractant par le consentement mutuel, doit aussi se rompre lorsque les volontés sont changées. » Il ajoute qu'il avoit accordé cette loi aux instances d'un grand nombre de personnes, pour prévenir des empoisonnemens, & mettre fin à des haines irréconciliables. Tant les mœurs étoient corrompues ! tant les principes de la religion sur l'indissolubilité du mariage avoient peine à triompher des vices & des coutumes!

Loi sur le divorce.

578. Règne de TIBÈRE.

Après la mort de Justin, TIBÈRE, dont le sage gouvernement faisoit déja respecter le nom romain, se trouva en possession de toute l'autorité. Bienfaisant, juste, laborieux, il s'occupoit uniquement du bonheur de ses sujets. Trop foible cependant contre les barbares, ou plutôt cédant à la nécessité des conjonctures, il fut contraint d'abandonner aux Abares Sirmium, ville importante, la seule que l'on conservât en Pannonie. Leur kan voulut même être payé sur l'heure, de trois années de pension qu'on lui devoit, à quatre-vingt mille pièces d'or par an.

Il fallut le satisfaire pour avoir la paix. Une victoire du général Maurice sur les Perses, qui l'avoient battu auparavant, ne compensoit pas cet affront. Tibère nomma Maurice son successeur, & mourut après un règne trop court. Il faisoit consister, dit Théophilacte, son trésor & sa gloire dans l'abondance & la prospérité de ses sujets; il haïssoit le faste de la royauté, & desiroit d'être appelé le père de ses peuples, plutôt que leur maître.

Règne de MAURICE.

Quoique MAURICE méritât la réputation de grand capitaine, & qu'il eût des vertus de bon prince, son règne (commencé en 582) ne rétablit point les affaires. Les Lombards se soutinrent, sous leurs rois Autharic & Agilulf; les Abares firent augmenter leurs pensions. Après une longue suite d'hostilités, le kan victorieux offrit de rendre les prisonniers pour une pièce d'or par tête, ensuite pour beaucoup moins. Maurice refusa. Les prisonniers, au nombre de douze mille, furent massacrés; ce qui n'empêcha point de faire la paix avec les Abares, & d'ajouter vingt mille pièces d'or au tribut qu'on leur payoit. Les uns accusent ici l'empereur d'une avarice honteuse; les autres disent qu'il ne refusa la rançon que par vengeance, ayant sujet d'être mécontent de ces prisonniers. Quoi

Douze mille Romains massacrés, parce qu'il a refusé leur rançon.

qu'il en soit, les murmures éclatèrent, & la haine devint générale.

PHOCAS le détrône très-cruellement. Deux ans après, un Cappadocien de naissance obscure, Phocas se rendit à Constantinople, à la tête d'une armée de rebelles. Proclamé empereur, il fit trancher la tête aux cinq fils du malheureux Maurice, qui, témoin de l'exécution, s'écrioit à chaque coup : *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables.* Le supplice du père termina cette scène atroce.

603. Saint Grégoire obtient ce qu'il demande. Quoique PHOCAS fût un monstre sans aucune espèce de mérite, le pape saint Grégoire lui écrivit en termes honorables, dictés, sans doute, par la cérémonie ou par l'intérêt du saint siège. Ce fameux pontife, dont le zèle & la charité faisoient honneur au pontificat, étoit brouillé avec Maurice, à l'occasion du titre de patriarche écuménique, qu'affectoient les évêques de Constantinople. Justinien leur avoit donné ce titre. Jean le Jeûneur, vénérable par ses austérités & par ses aumônes, voulut le soutenir, malgré les vives oppositions du pape. Celui-ci obtint de Phocas une déclaration favorable aux droits de l'église romaine, mais à laquelle les Grecs n'eurent point d'égard.

Son autorité. Grégoire prenoit l'humble qualité de *Serviteur des serviteurs de Dieu.* C'étoit en lui l'ex-

pression d'une modestie sincère, qui augmentoit le respect pour sa dignité & sa personne. Il avoit à Rome tant de crédit, qu'avec de l'ambition, il auroit pu s'y rendre indépendant. C'est apparemment la raison pourquoi Phocas le ménageoit; ce fut aussi une des causes du progrès de la puissance pontificale.

Il est singulier que Sabinien, successeur de saint Grégoire, essuyant les murmures du peuple, parce qu'il n'imitoit point sa charité, ait entrepris de faire brûler les productions de sa plume. Une assemblée nombreuse y consentoit, lorsque le diacre Pierre, ancien ami de l'auteur, jura qu'il avoit vu souvent une colombe se reposer sur l'épaule de Grégoire, & s'approcher de son oreille : d'où l'on devoit conclure que le saint Pontife écrivoit par inspiration. Son témoignage sauva ces écrits, & augmenta prodigieusement leur autorité : les critiques modernes conviennent cependant que les *Dialogues* de saint Grégoire sont trop remplis de merveilleux. Il suivoit le goût de son siècle, comme l'observe Fleury, avec une intention pure : c'étoit *de confirmer la foi des foibles sur l'immortalité de l'ame.*

Sabinien veut faire brûler ses ouvrages.

Tous les genres de malheurs accablèrent l'empire sous le règne d'un tyran. Le roi de Perse, Chosroès II, que Maurice avoit soutenu contre

Les Perses prennent la ville d'Edesse & s'avancent jusqu'à Chalcédoine.

un rebelle, devint l'ennemi implacable de Phocas. Les Perses forcèrent toutes les barrières. Ils s'emparèrent d'Édeſſe même, qui prétendoit avoir une promeſſe authentique de Jeſus-Chriſt, de n'être jamais priſe. Ils ravagèrent toute l'Aſie, depuis le Tigre juſqu'au Boſphore. Chalcédoine les vit à ſes portes, & Chalcédoine n'étoit ſéparée de Conſtantinople que par le détroit.

Conſpiration contre le tyran Phocas.

Les cruautés du tyran, plus encore que les déſaſtres publics, faiſoient éclore ſans ceſſe des conſpirations. Une dévotion barbare augmentoit l'horreur de ſes barbaries: il ordonna que tous les Juifs fuſſent baptiſés malgré eux. Enfin Priſcus, ſon gendre, qu'il ſoupçonnoit, invite au nom du ſénat, l'exarque d'Afrique, Héraclius, à venir au ſecours de la patrie.

HÉRACLIUS le fait exécuter & lui ſuccède.

Héraclius envoie ſon fils avec une flotte. Le port de Conſtantinople eſt forcé. On ſaiſit Phocas; on le traîne, les mains liées derrière le dos, devant le vainqueur. Celui-ci s'écrie avec indignation : *Malheureux, voilà donc comme tu as gouverné l'empire ! Gouverne-le mieux*, dit Phocas. A ces mots le jeune Héraclius ſe jette ſur lui, le foule aux pieds, le fait mutiler cruellement. On lui tranche la tête à la vue de tout le peuple. Il avoit règné près de huit ans; i

eut pour fucceffeur ce même HÉRACLIUS, le fils de l'exarque.

Avec de la valeur & des talens militaires, l'empereur s'endormit d'abord dans l'inaction, foit que l'état déplorable de l'empire ne lui permît pas encore de former des entreprifes, foit que le goût des plaifirs, joint à la féduction des grandeurs, étouffât en lui l'amour de la gloire. Les Vifigoths enlevèrent aux Romains le peu qui leur reftoit en Efpagne. Les Lombards firent craindre pour Ravenne, où l'injuftice des exarques devenoit de jour en jour plus odieufe. Les Perfes prirent Jérufalem & dévaftèrent l'Égypte. Les Abares, ayant réparé leurs pertes par plufieurs années de repos, fe remirent en mouvement, & firent de nouveau acheter la paix.

611. Progrès des barbares de tous côtés.

On fe rappelle que Conftantin avoit établi, avec peu de prudence, des diftributions de pain à Conftantinople. Théodofe les avoit confidérablement augmentées. Elles ne pouvoient plus fe faire faute d'argent, quoiqu'Héraclius eût exigé un droit pour chaque pain. La ville éclatant en murmures, il voulut fe retirer en Afrique. On l'empêcha de partir.

Diftributions du pain fufpendues à Conftantinople.

Enfin les infultes de Chofroès II, & les triomphes des Perfes, réveillèrent fon courage. Il tourna toutes fes vues, il porta toutes fes forces

622. Héraclius, vainqueur des Perfes.

de ce côté-là; il se mit à la tête des armées, & pendant six campagnes consécutives il eut les plus grands succès. Le pillage du palais de Dastagerd, où Chosroès avoit transféré sa résidence, procura des sommes prodigieuses. Selon un auteur oriental, exagérateur à la manière des orientaux, le trésor du roi de Perse recevoit tous les ans plus de cinq milliards de notre monnoie. Les pierreries seules remplissoient mille coffres, &c.

Trésor dont il s'empare.

Il fait la paix avec Siroès.

Chosroès, vaincu par les Romains, fut détrôné par son fils Siroès. Cet usurpateur, après avoir eu la barbarie de le faire mourir de faim, conclut la paix avec Héraclius en 628. Les deux états conservèrent leurs anciennes limites; les prisonniers furent rendus de part & d'autre; & l'empereur remporta en triomphe la fameuse croix que les Perses avoient enlevée de Jérusalem.

Il trouble l'état en favorisant le monothélisme.

A peine a-t-il fini cette guerre, qu'on le voit retomber tout-à-coup dans sa première inertie. Ce n'est plus un héros, c'est un prince efféminé, indolent, un petit esprit occupé de subtiles controverses, tandis qu'il va perdre la plus grande partie de ses états. Le monothélisme rouvrit les plaies, que tant d'hérésies avoient faites au monde chrétien. C'étoit toujours la démence des Grecs,

de sophistiquer sur des mystères incompréhensibles; de les rendre plus obscurs en les voulant éclaircir, & de réveiller perpétuellement les disputes les plus dangereuses. L'arianisme avoit rejeté la divinité du Verbe, pour soutenir l'unité de Dieu ; le nestorianisme avoit donné deux personnes à Jesus-Christ, pour maintenir la duplicité de nature; l'eutychianisme pour défendre l'unité de personne , avoit confondu les deux natures en une seule : enfin , le monothélisme supposa une volonté unique, ne pouvant concevoir deux volontés dans une seule personne. Cette hérésie, qu'on croyoit propre à concilier les partis , trouva beaucoup de sectateurs. Héraclius, uni aux patriarches d'Alexandrie & de Constantinople, publia en sa faveur le fameux édit nommé *Ecthèse*, que le pape Jean IV proscrivit en 639. Quelques années auparavant, un autre pape, Honorius I, avoit négligé la nouvelle opinion comme indifférente à la foi ; il l'avoit renvoyée aux grammairiens, en déclarant que l'on devoit *rejeter des mots nouveaux qui scandalisoient les églises* : mais on vit bientôt que cette opinion touchoit à la substance même du dogme, & que loin de concilier les esprits, elle devoit les diviser & les aigrir davantage.

L'ecthèse.

Tandis que l'*ecthèse* excitoit des troubles fu-

Mahomet & sa religion.

neftes, le chriftianifme & l'empire étoient menacés d'une terrible & prochaine révolution. Mahomet, né à la Mecque, en Arabie, d'une famille illuftre parmi les princes Arabes ; orphelin & pauvre dans fa jeuneffe, mais accoutumé aux armes, foit dans les querelles de fa tribu avec des tribus rivales, foit en efcortant les caravanes, ce qui étoit une fonction de guerre encore plus que de commerce; élevé au fein de l'ignorance, mais capable de méditer un grand deffein, & de le fuivre avec une conftance inébranlable; entraîné d'abord par les fentimens religieux; brûlant de rétablir dans fon pays la pureté de l'ancien culte que les fuperftitions de l'idolâtrie avoient corrompu; Mahomet, après de fréquentes retraites dans une caverne, où il fe livroit à la contemplation, s'érigea en apôtre réformateur, & paffa enfuite aux projets d'ambition, que l'on verra changer la face de l'univers. Auffi habile impofteur qu'audacieux enthoufiafte, après avoir préparé adroitement les efprits, il commença en 614, âgé de plus de quarante ans, à fe donner pour prophète. » Dieu » l'envoyoit, difoit-il, rétablir la religion » d'Abraham & d'Ifmaël. « *Abraham*, felon fa doctrine, *n'étoit ni juif ni chrétien; il étoit vrai croyant, & non de ceux qui affocient au vrai Dieu*

de fausses divinités. Les dogmes fondamentaux de Mahomet se réduisoient à cette profession de foi: *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son envoyé.* Sa religion, où l'on croit trouver un mélange de christianisme & de judaïsme, est également ennemie des chrétiens, des juifs & des idolâtres.

Respectable par le dogme de l'unité de Dieu, & par le précepte de l'aumône; asservie d'ailleurs à beaucoup de pratiques superstitieuses, elle devint très-propre à inspirer cet invincible enthousiasme, qui se joue des périls & de la mort.

Deux dogmes favorables à l'enthousiasme.

Deux dogmes du mahométisme tendent à ce but: l'un, que le paradis est la récompense du croyant, victime de la guerre; l'autre, que les décrets de dieu règlent tellement la durée de la vie humaine, qu'il est inutile de prendre des précautions pour la conserver.

Fuite & succès de Mahomet.

Le nouveau prophète eut pour premiers prosélytes sa femme Cadige, Abubeker, Ali, & un esclave zélé; mais il trouva bien-tôt des contradicteurs non moins ardens, même parmi ses proches. On lui demandoit des miracles en preuve de sa mission; il répondoit que l'évidence des anciennes vérités qu'il annonçoit, n'avoit pas besoin d'être soutenue par des prodiges. *Les mi-*

racles sont dans les mains de Dieu, dit-il, *je ne suis chargé que de la prédication.* On refusa de le croire; on le perfécuta. Obligé de s'enfuir de la Mecque, il trouva un asyle à Médine, où la persécution même donna plus de poids à ses paroles. Son fanatisme se communiqua rapidement. Ses talens & ses exploits réunirent enfin sous son obéissance toutes les tribus arabes, jusqu'alors divisées & indépendantes; il devint leur roi & leur pontife.

Hégire des Mahométans.

L'*hégire*, ou la fuite de Mahomet, tombe en 622, époque fameuse des mahométans. Leurs années sont lunaires, de trois cents cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes. On les réduit par approximation au calcul des nôtres. Si l'on en retranche une sur trente-trois des leurs, la différence alors n'est que de six jours, retranchés de trop.

Commencemens de guerre entre les Arabes & les Romains.

Avec son *alcoran* *, prêché le sabre à la main, Mahomet jeta les fondemens d'un vaste empire. Il envoyoit inviter les princes & les peuples à recevoir l'*islamisme*; c'est ainsi qu'il appeloit sa religion. Ses lettres étoient scellées d'un sceau,

* *Al-koran*, signifie en arabe *la lecture*, ou *le livre*. C'est *le livre par excellence*. Il contient les préceptes & les fictions de Mahomet.

fur lequel on lifoit : *Mahomet, l'apôtre de Dieu.* Chofroès reçut avec mépris un des envoyés de l'apôtre. A cette nouvelle, il dit d'un ton prophétique : *Dieu mettra en pièces ton royaume.* Les fuccès d'Héraclius contre les Perfes, préparoient à l'accompliffement de fa prophétie. Le gouverneur de Boftra, farafin, attaché au fervice de l'empereur, ayant fait affaffiner un ambaffadeur de Mahomet, il fe vengea de cette infulte en attaquant les Romains. Caled, le plus fameux de fes guerriers, qu'il appeloit l'*Épée de Dieu*, les défit du côté de Damas. Les mufulmans n'étoient que trois mille contre une armée qu'on fuppofe de cent mille hommes. Trois de leurs généraux avoient péri l'un après l'autre, tenant l'étendard de Mahomet. Zaïd, l'un d'eux, ayant eu les deux mains coupées, le ferroit entre fes bras, lorfqu'il tomba percé de cinquante coups. Caleb releva l'étendard, ranima les courages abattus, mit en fuite les ennemis. Deux ans après la mort du prophète, il remporta la victoire célèbre d'Yarmouk. Tels furent les commencemens d'une guerre de plus de huit cents ans, fi funefte & fi honteufe au nom chrétien.

Mahomet mourut en 632, dans fa foixante-troifième année. Il foutint jufqu'au dernier mo- 632. Mort de Mahomet.

ment, avec une force d'efprit merveilleufe, le rôle d'infpiré qui l'avoit conduit à tant de fuccès & de pouvoir. Il recommanda fur-tout trois chofes à fes amis; de s'adonner à la prière, de chaffer tous les idolâtres de l'Arabie, & de communiquer aux profélytes tous les privilèges des Mufulmans. Ces trois points furent révérés comme des ordres divins. Les moindres verfets de l'alcoran lui avoient été apportés du ciel par l'ange Gabriel : il le difoit, il le perfuada malgré les abfurdités de ce livre. La prudence qu'il eut de ne le donner que par morceau, dans un efpace de plus de vingt ans, entretint l'illufion & l'enthoufiafme. Avoit-il befoin de faire parler Dieu ? Rien ne lui étoit plus facile : quelques verfets nouveaux de l'alcoran defcendoient du ciel, & l'on fe foumettoit à l'oracle. Les théologiens de la fecte ont beaucoup difputé entr'eux, pour favoir fi c'eft un ouvrage *créé* ou *incréé*. L'auteur eut certainement le plus grand fuccès : il forma des héros qui, animés de fon efprit, enthoufiaftes ardens, exécutèrent rapidement des entreprifes prodigieufes.

Son alcoran.

Abubeker lui fuccède.

Il avoit défigné fon gendre Ali, comme digne de la fucceffion. Abubeker, beau-père de Mahomet, fut néanmoins préféré. De-là le fchifme violent & les haines irréconciliables entre les

Occafion de fchifme.

Turcs

Turcs & les Perfans. Ceux-ci foutiennent que les trois premiers califes *, avant Ali, ont été des ufurpateurs : grande controverfe de religion. Si les Arabes ou Sarafins (même peuple fous deux noms différens), s'étoient divifés entr'eux fur ce point, ou fur quelqu'article de l'alcoran, ils auroient eu, fans doute, peu d'avantage fur les Grecs. Mais dans la première ferveur, encore pauvres, accoutumés à une vie dure, fans aucune idée du luxe, ne refspirant que les combats, unis par une religion fanatique ; comme le feu du ciel, ils dévorèrent en quelque forte tous les obftacles : *Nous vous apportons*, difoient-ils, *le paradis ou l'enfer. Il faut ou embraffer l'iflamifme, ou payer tribut, ou paffer fous le tranchant de nos cimeterres.* Ils tenoient parole.

Caractère des Musulmans.

Abubeker conquit en deux ans une grande partie de la Syrie. Il mourut fans biens. Sa dépenfe journalière ne montoit qu'à cinquante fous de notre monnoie. On admire les premières paroles de fon teftament : *Ceci eft le teftament d'Abubeker, qu'il a fait fur le point de paffer en l'autre monde ; dans le temps où les incrédules com-*

Conquêtes & testament d'Abubeker.

* Le mot *calef* fignifie *lieutenant* de Mahomet. C'eft fous ce titre que régnèrent fes fucceffeurs, dont la puiffance royale & facerdotale fit tant de progrès.

mencent à croire, où les impies ne doutent plus, & où les menteurs disent la vérité.

Omar. Omar, son successeur & son émule, acheva bientôt de soumettre la Syrie. Il se rendit plus respectable en pardonnant à un scélérat, que Constantin, fils d'Héraclius, avoit envoyé pour l'assassiner. Il subjugua en une campagne la Mésopotamie entière, tandis qu'Amrou, un de ses généraux, subjuguoit l'Égypte. A sa mort, en 644, presque toute la Perse appartenoit déja aux Sarasins. La conquête fut finie l'année suivante par son successeur Othman; & le puissant empire des Perses, si redoutable aux Romains depuis le temps de Crassus, tomba avec son dernier roi, Isdegerd III, sous les coups d'une nation méprisée avant Mahomet. Elle y trouva le poison du luxe, qui, tôt ou tard, devoit la corrompre. Sous Ali, quatrième calife, & gendre de Mahomet, elle fut déchirée par une guerre civile, qui produisit même des crimes atroces, tels que l'assassinat de cet Ali, révéré presque comme un Dieu. Elle ajouta cependant l'Afrique à tant de conquêtes. Nous la verrons pénétrer en Espagne, en Gaule, en Italie; nous la verrons subjuguée ensuite elle-même par les Tartares. L'univers n'est qu'un théâtre de sanglantes révolutions.

Conquête de la Perse.

Othman.

Mille traits frappans font sentir la supériorité des Musulmans sur ces derniers Romains, qu'ils sembloient fouler aux pieds. J'en citerai quelques-uns. Les Sarasins fuyoient dans une rencontre, après avoir vu leur général fait prisonnier. *Avez-vous donc oublié*, s'écria un capitaine, *que tourner le dos à l'ennemi, c'est offenser Dieu & son prophète? Qu'importe que Dérar soit prisonnier? Dieu est vivant, & vous voit.* Ils revinrent à la charge, & défirent les Romains. Traits du fanatisme terrible des Sarasins.

Dans un combat contre ses compatriotes idolâtres, trop supérieurs en nombre, Mahomet eut recours à la prière : *Seigneur, si tu laisses périr cette armée, tu ne seras plus adoré sur la terre. Accomplis tes promesses.* Tout-à-coup, comme ravi en extase, il s'écria : *Voici le secours du ciel : triomphe, Abubeker ; triomphe!* Les musulmans crurent voir des légions d'anges combattant pour eux, & la victoire fut décidée.

Un des généraux d'Omar lui ayant écrit que les Musulmans apprenoient en Syrie à boire du vin : *Ces prévaricateurs*, répondit le calife, *méritent d'être privés de tous les biens de la vie : au lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils devroient observer les commandemens de Dieu, croire en lui, le servir & lui rendre graces.* Il ordonna que les coupables recevroient quatre-vingts coups de

bâton sur la plante des pieds. On exécuta la sentence, & plusieurs vinrent s'accuser eux-mêmes pour recevoir ce châtiment.

Avant la bataille d'Yarmouk, suivie de la prise de Jérusalem, un des chefs anima les troupes, en s'écriant : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable & l'enfer derrière.* Dans cette bataille terrible, les Sarasins auroient succombé, sans le courage des femmes ; elles combattoient, elles forçoient les fuyards à retourner au combat. La sœur de Dérar fut renversée d'une blessure. Une autre femme, après l'avoir vengée sur le champ, lui demanda comment elle se trouvoit. *Fort bien*, répondit l'héroïne ; *car je vais mourir.* Elle ne mourut point, & dès le lendemain elle pansa les blessés comme si elle n'avoit point eu de mal.

Caled, en attendant un renfort de troupes, entra en négociation avec Manuel, général d'Héraclius. Il le trouva assis dans sa tente sur une estrade. Au-dessous étoient des sièges pour les Sarasins ; mais ils s'assirent à terre : comme on leur en demandoit la raison, Caled répondit : *Dieu a donné la terre aux musulmans pour leur servir de siège, & ce siège est plus riche que les superbes tapis des chrétiens.* Manuel témoigna qu'il commençoit à estimer les Arabes, quoiqu'on

les lui eût dépeints comme des ignorans & des ſtupides. *Nous l'étions*, dit Caled, *avant que Dieu nous eût envoyé Mahomet, ſon prophète, pour nous apprendre à diſcerner la vérité & l'erreur.*

Dans une conférence avec Amrou, Conſtantin lui demanda quel droit il prétendoit avoir ſur la Syrie? *Le droit que donne le créateur*, répondit-il; *la terre appartient à Dieu, il en diſpoſe comme il lui plaît pour ſes ſerviteurs; & le ſuccès des armes manifeſte ſa volonté.*

Mahomet avoit condamné un Muſulman qui chicanoit un Juif. Le Muſulman oſa en appeler à Omar. Celui-ci, quand on lui eut expoſé le fait, tira ſon ſabre, abattit la tête au chicaneur, en diſant : *Voilà ce que mérite la révolte contre une ſentence du prophète.*

Lorſqu'Omar vint prendre Jéruſalem, il portoit ſur ſon chameau ſa proviſion, avec un outre rempli d'eau & un plat de bois. Ayant apperçu des Saraſins habillés de ſoie, (c'étoient des habits gagnés au pillage,) il ordonna de les traîner dans la boue le viſage contre terre, & de mettre en pièces leurs habits.

Après la priſe d'Alexandrie, Amrou vouloit ſauver une partie de la bibliothèque. Omar, dont il demanda la permiſſion, lui écrivit : *Si les livres dont tu me parles ne contiennent que ce*

qui est dans le livre de Dieu, ils sont inutiles : s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont mauvais. Fais les donc brûler.

L'empire romain ne pouvoit leur résister.

Que l'on pense au luxe & aux plaisirs de la cour de Constantinople ; aux factions du cirque toujours séditieuses, toujours protégées l'une ou l'autre par les princes ; aux querelles théologiques, qui agitoient tous les esprits ; à la foiblesse des troupes, à l'épuisement des finances, à la bassesse & à la corruption des mœurs : on ne sera plus étonné de voir l'empire déchiré par les Musulmans. Quels hommes, comparés à leurs ennemis ! C'est le fanatisme armé contre la bigoterie.

Fin du Tome quatrième.

TABLE CHRONOLOGIQUE

De quelques faits principaux de l'Histoire ancienne.

CETTE table ne contiendra qu'un très-petit nombre d'objets. Elle m'a paru nécessaire pour fixer les rapports de temps entre diverses parties de l'Histoire. Je renvoie aux *Tablettes chronologiques* de l'abbé Langlet, ceux qui voudront rechercher les dates particulières, & les petits détails de chronologie. Comme mon but est tout différent du sien, la marche doit être aussi fort différente.

D'après le texte hébreu des Livres saints, la foule des chronologistes fixe l'époque du déluge à l'an 2348 avant Jesus-Christ. Mais plusieurs savans admettent une suite d'observations astronomiques faites à Babylone, qui remonte à 2234 ans avant notre ère, & une observation faite à la Chine 2155 ans avant la même ère.

Il eſt évident que les Chaldéens & les Chinois ne pouvoient être aſtronomes ſi peu de temps après le déluge. D'autres monumens de l'hiſtoire profane, moins conteſtés encore, ne ſont guères plus faciles à concilier avec le texte hébreu. Auſſi les meilleurs critiques préfèrent-ils le ſamaritain, qui leur donne environ 600 ans de plus, ou la verſion des Septante qui leur en donne davantage. Leurs ſyſtêmes néanmoins reſtent ſujets à des difficultés preſque inſolubles. Contentons-nous de ſavoir qu'à la date même de ces obſervations aſtronomiques, l'hiſtoire profane eſt un tiſſu de fables, ou une ſimple liſte de rois. La prodigieuſe antiquité que certains peuples s'attribuent, eſt donc une ſuppoſition ſans fondement.

Je ſuivrai d'ordinaire pour les dates la chronologie de Languet; mais en avertiſſant que par rapport aux temps les plus reculés, on ne peut attendre une parfaite exactitude.

Juſqu'au règne d'AUGUSTE.

Avant J. C. 2965. MÉNÈS, premier roi d'ÉGYPTE. Les inondations du Nil rendroient l'Égypte inhabitable, ſi les

travaux de l'art n'y avoient forcé la nature. Avant J. C.
Les Indiens & d'autres peuples exiſtoient donc vraiſemblablement avant les Égyptiens. Ceux-ci figurent les premiers dans l'hiſtoire, parce que nous ſommes très-mal inſtruits de l'antiquité. FOHI, premier empereur de la CHINE, remonte ſi haut, dans la chronologie chinoiſe, que les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle l'ont pris pour Noé.

BÉLUS, fondateur du royaume de BABYLONE. 2640.
On attribue à un autre Bélus l'établiſſement de l'empire d'Aſſyrie en 2229. NINUS ſuccède à ce Bélus, & SÉMIRAMIS à Ninus. Babylone, ſelon les uns, fut bâtie par cette princeſſe, ou ſeulement embellie, ſelon les autres. Les fables défigurent encore ici les vérités hiſtoriques.

YAO, empereur de la CHINE; époque de la 2300.
première obſervation aſtronomique des Chinois. M. de Mairan ſoutient cette antiquité, comme beaucoup d'autres ſavans. M. Freret place le règne d'YAO environ l'an 2145 avant J. C.

MÈRIS, roi d'ÉGYPTE. Le fameux lac, 2040.

Avant J. C. creusé pour recevoir les eaux du Nil, rend ce règne mémorable, puisque c'est un monument certain de puissance & d'industrie. On ignore quand les pyramides ont commencé. Quelques auteurs prétendent qu'elles existoient même avant le déluge.

2009. OURANUS, père de SATURNE & des autres TITANS. Cette race règna dans la Grèce sur des peuples encore sauvages. JUPITER, fils de Saturne, fut roi de Thessalie. INACHUS, son cousin-germain, fut roi d'ARGOS. On conjecture que les Titans venoient d'Égypte. Les Grecs en ont fait leurs dieux, sur le modèle des divinités égyptiennes.

1722. SÉSOSTRIS, le plus célèbre roi d'Égypte par ses conquêtes, par ses loix & par ses ouvrages. (Le P. Tournemine place le commencement de son règne en 1659.) Joseph étoit alors en Égypte. On ne voit cependant rien dans la Genèse, qui désigne un monarque dont les auteurs profanes parlent tant. Si les Chinois étoient une colonie égyptienne, selon le systême de M. de Guignes, (dont l'idée se trouve aussi dans les Lettres de M. de Mairan au P. Parenin,) c'est à Sésostris qu'il faut attribuer l'établissement de la colonie.

Avant J. C.

Cécrops en Grèce. C'eſt le fondateur d'Athènes, appelée d'abord Cécropie. Il étoit Égyptien. La Grèce doit tout aux étrangers qui s'y établirent. Cadmus, phénicien, y arriva en 1519, fonda Thébes dans la Béotie, & enſeigna l'écriture. 1582.

Minos, roi & légiſlateur en Crète, dont les lois ſervirent de modèle à Lycurgue. Les marbres d'Arundel placent ici la découverte du fer, occaſionnée par un embrâſement du mont Ida. Cette découverte mérite de faire époque, ainſi que la légiſlation. Mais elle étoit ancienne ailleurs, quoique l'on ait ſu travailler les autres métaux avant de ſavoir travailler le fer. Peu de temps après, Cérès & Triptolème apportèrent en Grèce l'agriculture. 1451.

Thésée, roi d'Athènes. Cette ville devient alors conſidérable, par la réunion des douze bourgs de l'Attique, ſous un même gouvernement. 1260.

Priſe de **Troie**. Les mœurs barbares de ces temps héroïques, peintes par Homère, qui vivoit environ trois ſiècles après, forment un tableau très-intéreſſant. 1209.

Avant J. C.
1129. Les HÉRACLIDES, ou descendans d'HERCULE, rentrent dans le Péloponnèse, d'où ils avoient été contraints de s'enfuir. Ils y répandent la terreur. C'est l'époque de l'établissement de plusieurs colonies grecques, sur-tout dans l'Asie-mineure.

1095. ARCHONTES perpétuels à Athènes, après la mort de CODRUS. Les Athéniens furent toujours prêts à changer de gouvernement.

944. HÉSIODE. Ce poëte & HOMÈRE sur-tout, un peu moins ancien, annoncent les progrès étonnans du génie parmi les Grecs. SALOMON avoit presque été leur contemporain, puisqu'il mourut en 980.

888. CARTHAGE, fondée ou augmentée par DIDON, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. L'industrie des Phéniciens, le plus célèbre des anciens peuples par la navigation & le commerce, devint commune aux Carthaginois, & éleva en peu de temps leur puissance.

885. LYCURGUE, ou législation de LACÉDÉMONE. C'est l'époque de plusieurs siècles de prodiges en fait de vertus républicaines.

OLYMPIADES. Les jeux Olympiques avoient été établis depuis long-temps, & renouvelés en 884. Cependant les Olympiades, espace de quatre années, qui fixent la chronologie grecque, ne commencent qu'en 776. Avant J. C. 776.

ROME fondée. Ce n'est d'abord qu'un asyle de brigands, mais d'où sortiront les oppresseurs des empires les plus célèbres. 753.

Ère de NABONASSAR. Là, commencent les observations incontestables des Chaldéens. On dispute sur celles que Callisthène envoya, selon Porphyre, à Aristote, & qui remontoient à 1907 ans. 747.

SOLON, ou législation d'ATHÈNES. Le législateur étoit philosophe. Ses lois eussent été meilleures, si les Athéniens avoient été moins difficiles à gouverner. De son vivant, PISISTRATE se rendit maître de la ville. Il en fut chassé, & ensuite y règna tranquillement. Les lettres, les sciences & les arts, qu'il favorisoit, fleurirent déja sous son règne, & servirent à sa domination. 594.

Règne de CYRUS. On sait que ce conquérant 560.

Avant J. C. s'empara de Babylone, & fonda un empire immense. Les particularités de son histoire n'en sont pas moins incertaines. L'Histoire sainte le célèbre, parce qu'il rendit la liberté aux Juifs captifs depuis 70 ans.

532. PYTHAGORE se fait connoître. Il est probable qu'il avoit puisé le fond de sa philosophie à l'école des Brachmanes. Les Indiens semblent avoir été les précepteurs des nations, quoique peu connus dans l'Histoire ancienne.

Vers le même temps, CONFUCIUS, le plus respectable des philosophes, enseignoit la sagesse aux Chinois. Nul monarque ne mérite autant que lui de faire époque. ZOROASTRE réformoit aussi la religion des Perses.

509. BRUTUS. Rome délivrée de la tyrannie de TARQUIN, auroit passé sous le joug de l'aristocratie, beaucoup plus pesant, si les TRIBUNS du peuple n'avoient été établis quelque temps après, (en 493). Athènes secoua le joug des PISISTRATIDES, une année avant l'expulsion de Tarquin.

490. Bataille de MARATHON. Les Athéniens, com-

mandés par MILTIADE, y triomphent des forces de l'Asie. Leur histoire devient alors un tissu de faits héroïques. Dix ans après, XERXÈS fut défait à SALAMINE. C'est alors qu'ARISTIDE & THÉMISTOCLE se signaloient. Avant J. C.

ANAXAGORE commençoit à enseigner; HÉRODOTE écrivoit; SOPHOCLE se formoit; EURIPIDE naissoit. La philosophie, les belles-lettres, les beaux-arts paroissent suivre les progrès de l'héroïsme.

PÉRICLÈS gouverne ATHÈNES. Malheureusement il la corrompt, autant qu'il l'embellit par les travaux de PHIDIAS ; & ce peuple brillant, mais frivole, va être écrasé par les Spartiates dans la GUERRE DU PÉLOPONNÈSE, qui commence en 431. La rivalité des deux républiques, auparavant unies par l'intérêt commun de la Grèce, fut également fatale à toutes les deux. 443.

Les DÉCEMVIRS, établis à Rome en 451 pour faire des lois, avoient été en chercher dans la Grèce. C'est de-là que les Romains ont tiré toutes leurs lumières, comme les

Avant J. C. Grecs avoient tiré de l'Égypte leurs premières connoissances.

404. LYSANDRE prend ATHÈNES, & y établit les trente tyrans. Tel fut le fruit de la politique ambitieuse de Périclès & de la guerre du Péloponnèse. ALCIBIADE, qui avoit fait entreprendre le malheureux siège de SYRACUSE, étoit exilé. En 403, Athènes fut délivrée par THRASYBULE.

Supplice de SOCRATE, en 400. Son crime fut d'être sage, religieux sans superstition, & zélé pour le bien public. Philosophe modeste, il méprisoit la vaine science, & tournoit la philosophie au profit des mœurs. Sa mort mérite de faire époque dans l'histoire de l'esprit humain, plus intéressante que l'histoire militaire.

390. ROME prise par les GAULOIS, & délivrée par CAMILLE. Si les Gaulois avoient eu la discipline des Romains, ils auroient anéanti cette puissance, qui subjugua bien-tôt après l'Italie.

371. ÉPAMINONDAS défait les Lacédémoniens à LEUCTRES.

LEUCTRES. Thébes, sa patrie, eut quelque temps la supériorité dans la Grèce. Sparte & Athènes s'étoient perdues par leurs dissensions mutuelles. PÉLOPIDAS seconda glorieusement Épaminondas. Après ces grands hommes, Thébes retomba dans l'obscurité. Avant J. C.

PHILIPPE, roi de Macédoine, vainqueur des Thébains & des Athéniens à CHÉRONÉE. 338.
Cette victoire couronna sa politique ambitieuse, & le rendit l'arbitre de la Grèce, malgré les invectives de DÉMOSTHÈNE. La philosophie étoit assez en honneur, pour que Philippe se fît gloire de choisir ARISTOTE pour précepteur de son fils Alexandre.

ALEXANDRE monte sur le trône de Macédoine. 335.
Il passa en Asie l'année suivante, & le grand empire des Perses fut détruit en 331 par la bataille d'ARBELLES. Ce conquérant mourut en 324. Ses états devinrent la proie de ses capitaines. Les royaumes de SYRIE & d'ÉGYPTE furent séparés de la Macédoine. Quelques peuples secouèrent le joug & formèrent d'autres royaumes en Asie.

SÉLEUCUS, un des capitaines d'Alexandre, se 312.

Avant J. C. rend maître de Babylone. Il fonde le grand royaume de Syrie, dont Antioche devient la capitale. PTOLÉMÉE règnoit en Égypte, où les sciences & les arts de la Grèce fleurirent bientôt. Les Égyptiens ne furent que les disciples de ceux dont ils avoient été autrefois les précepteurs.

264. PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. Les Romains toujours en guerre avec leurs voisins, les ayant domptés par la constance, la discipline & la politique; s'étant agrandis peu-à-peu; ayant chassé d'Italie PYRRHUS, roi d'Épire, & devenant plus ambitieux à proportion de leurs succès, font la guerre aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile. Ils se rendent tout-à-coup formidables même sur mer. Ils passent en Afrique. Malgré la défaite de RÉGULUS, & plusieurs autres désastres, ils imposèrent les conditions de paix, en 241.

202. ANNIBAL vaincu par SCIPION. La seconde guerre Punique, commencée en 218, avoit réduit les Romains à l'extrémité, sur-tout par la défaite de CANNES en 216. Fabius & Marcellus les relevèrent. Mais la victoire de Scipion à Zama ouvrit à leur ambition une

carrière immense. Tout le monde connu est menacé de l'esclavage. Avant J. C.

Paix avec PHILIPPE, roi de Macédoine. Les Romains victorieux rendent la liberté à la Grèce: fausse modération, qui ne tend qu'à l'assujettir. 196.

ANTIOCHUS, roi de Syrie, vaincu par Scipion l'Asiatique. Rome, en lui accordant la paix, se fait céder tout le pays en-deçà du mont Taurus. La voilà dominante en Asie: elle en prendra les mœurs efféminées, avec les richesses. 190.

PAUL-ÉMILE défait PERSÉE, roi de Macédoine. Ce royaume devient province romaine. Rome y étoit à peine connue du temps d'Alexandre. 168.

CARTHAGE & CORINTHE détruites. Rome avoit besoin d'une rivale. La ruine de Carthage lui sera funeste : les passions n'auront plus de frein. Avec Corinthe, fut anéantie la liberté de la Grèce, dont la ligue des Achéens étoit un reste précieux. NUMANCE détruite aussi en Espagne douze ans après. 146.

PLAUTE & TÉRENCE avoient déja paru. Le der-

Avant J. C. nier fut lié avec Scipion Émilien ; qui détruisit Carthage. Le goût & l'urbanité se formoient parmi ces destructeurs des nations.

133. TIBÉRIUS GRACCHUS est tué par complot des sénateurs. Son frère, CAÏUS GRACCHUS, le fut de même huit ans après. C'étoient les défenseurs du peuple dans le tribunat, mais avec plus de zèle que de prudence. Les grands, corrompus par les richesses, vont devenir les oppresseurs de la patrie. Jusqu'au meurtre de Tibérius Gracchus, les séditions n'avoient point fait couler de sang : circonstance très-remarquable.

121. La GAULE NARBONNOISE réduite en province. Dès que les Romains pénètrent dans un pays, on doit prévoir qu'ils le subjugueront un jour.

102. Victoire de MARIUS sur les CIMBRES. Ce peuple venoit des bords de la mer Baltique, de ces pays d'où sortiront tant de barbares conquérans. Rome dut son salut à la discipline encore en vigueur, mais que les vices ne pouvoient qu'énerver de jour en jour. Marius s'étoit fait nommer consul pendant la

guerre de JUGURTHA, dont les crimes avoient été souvent impunis, parce que son or lui achetoit l'indulgence des sénateurs. Avant J. C

Guerre civile de SYLLA & MARIUS. Voilà où devoit conduire l'ambition effrénée: des massacres, des proscriptions affreuses. La vertu est presque bannie: la république sera déchirée & détruite par ses propres citoyens. En 82, Sylla est nommé dictateur perpétuel; & les Romains se donnent un maître: il abdiqua. 88.

Défaite de SPARTACUS par CRASSUS. Ce chef d'esclaves révoltés avoit remporté plusieurs victoires sur les Romains. Tel étoit déja l'avilissement de ce peuple; mais il lui restoit de grands généraux. 71.

MITHRIDATE défait par POMPÉE. Ce fameux roi de Pont avoit signalé, dans une longue guerre, la haine qu'inspiroit le joug des Romains. Pompée ne fit qu'achever l'ouvrage de LUCULLUS. Il s'empara aisément de la Cappadoce, de la Phénicie & du royaume de Syrie. 66.

La même année, CONJURATION de CATILINA découverte par CICÉRON. La république n'avoit

Avant J. C. rien tant à craindre que les crimes de ses citoyens.

60. TRIUMVIRAT de POMPÉE, CÉSAR & CRASSUS, qui partagent entre eux le pouvoir suprême. Chacun ne pensoit qu'à sa propre fortune ; on lui sacrifioit les droits de l'état.

53. CRASSUS, vaincu & tué par les PARTHES. Enfin l'Asie trouve des vengeurs. Ces Parthes étoient un peuple assez belliqueux pour ébranler l'empire romain.

49. CÉSAR fait la guerre à POMPÉE. Il venoit de conquérir la Gaule. Il ne vouloit personne au-dessus de lui ; & Pompée ne vouloit point d'égal. La rivalité de ces deux hommes entraîne la ruine de l'état. Vainqueur à PHARSALE en 48, César achève d'abattre le parti républicain. On lui donne la dictature perpétuelle en 45. Il est assassiné l'année suivante. Mais il étoit digne de règner, & Rome ne pouvoit plus se passer de maître.

43. TRIUMVIRAT d'ANTOINE, LÉPIDUS & OCTAVIUS. Ce dernier, petit-neveu & fils adoptif de César, suppléoit à la valeur

par une profonde politique. Les triumvirs, souillés de proscriptions, poursuivent les partisans de la liberté. Elle périt avec BRUTUS & CASSIUS, à la bataille de PHILIPPES en 42. Avant J. C.

Bataille d'ACTIUM. Antoine & Octavius étoient devenus ennemis. Le premier perd la bataille, entraîné par la fuite de Cléopâtre, reine d'Égypte, sa maîtresse. Octavius règne sous le nom d'AUGUSTE, avec le titre d'empereur. La république n'est plus qu'un fantôme. 31.



EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire.

L'ÈRE vulgaire chrétienne commence à l'an de Rome 753, quoique les plus savans chronologistes fassent naître Jésus-Christ quelques années plus tôt. Leur opinion est douteuse; celle des autres l'est davantage. Peu importe. Nous suivrons désormais l'ère chrétienne.

An de J. C. AUGUSTE. Son règne date de la bataille d'Actium, l'an 31 avant Jésus-Christ; & finit l'an 14 de notre ère. Cet habile usurpateur fit oublier ses barbaries & ses crimes, par un gouvernement modéré & pacifique. Les gens de lettres, qu'il favorisa, l'ont immortalisé; mais leurs éloges sont suspects de flatterie.

14. TIBÈRE; tyran habile, fourbe & cruel. Les GERMAINS, vainqueurs de Varus sous le dernier règne, sont réprimés par GERMANICUS. Ce peuple indomptable ne cessera d'inquiéter l'empire. La mort violente de Germanicus fut regardée comme un des crimes

de Tibère, dont les derniers excès, dans sa retraite de Caprée, mirent le comble à la tyrannie; le préfet du prétoire le fit étouffer. An de J. C.

CAÏUS CALIGULA, pire que Tibère; assassiné. 37.

CLAUDE; célèbre par son imbécillité, & par les débauches de sa femme MESSALINE; empoisonné par Agrippine, qu'il avoit épousée en quatrièmes noces. La Mauritanie & la Grande-Bretagne furent mises, sous ce règne, au nombre des provinces romaines. 41.

NÉRON; monstre de vices & de tyrannie; meurtrier de sa mère, de son gouverneur, de son précepteur, &c. condamné à mort par le sénat, après une révolte. 54.

GALBA, OTHON, VITELLIUS; proclamés par différens corps de troupes, parce que l'empire dépend des soldats: ils sont tués ou se tuent. 68, 69.

VESPASIEN; proclamé par les légions d'Orient: il détrôna Vitellius, & se montra digne de l'empire. Son fils Titus prit Jérusalem, l'an 70: les Juifs s'étoient attiré, par leurs ré- 69.

An de J. C. voltes, une vengeance, à laquelle ils mirent le comble par leurs affreuſes diſſenſions.

79. TITUS; les délices de Rome par ſa bonté. Éruption du Véſuve, qui enſevelit Herculane & Pompeïes.

81. DOMITIEN; tyran féroce, aſſaſſiné. Sous ce règne, AGRICOLA ſoumit la Grande-Bretagne.

96. NERVA; bon prince, dont la meilleure action fut d'adopter Trajan.

98. TRAJAN; juſte, vertueux, mais qui n'auroit pas dû reculer les bornes de l'empire par des conquêtes. Il paſſa le golfe Perſique & pénétra juſqu'à l'Océan; mais tout ce qu'il avoit enlevé aux Parthes fut d'abord perdu.

117. ADRIEN; habile empereur, non ſans reproche. Les Juifs furent exterminés & diſperſés, pour prix de leurs ſéditions. L'empire fut tranquille & heureux, parce que le prince ſacrifia les conquêtes aux ſoins du gouvernement.

138. ANTONIN; vrai philoſophe ſur le trône. Son

règne de vingt-deux ans ne fournit presque rien à l'histoire : c'est peut-être une des meilleures preuves de sa sagesse. An de J. C.

MARC-AURÈLE ; parfait modèle des princes, s'il n'avoit été quelquefois trop indulgent. Vainqueur des barbares en Pannonie, il n'eut pas la force d'empêcher les excès de son fils. 161.

COMMODE ; odieux & détestable, quoique fils de Marc-Aurèle ; assassiné. 180.

PERTINAX ; un des plus grands hommes qui soit parvenu à l'empire. Les soldats le tuent d'abord, parce qu'il ne les flatte point ; ils vendent l'empire à DIDIUS, que le sénat fait exécuter deux mois après, Septime-Sévère, son rival, étant maître de Rome. 193.

SÉVÈRE, cruel, mais avec de grandes qualités ; vainqueur des Parthes & des Bretons, sans que ces victoires fussent utiles. 194.

CARACALLA ; meurtrier de son frère GÉTA ; tyran de ses sujets ; massacré par ordre de Macrin, préfet du prétoire. 210.

MACRIN ; tué par les soldats, ainsi qu'HÉLIO- 217,218.

An de J. C. GABALE, son successeur, un des princes les plus insensés & les plus odieux.

222\. ALEXANDRE; prince sage & courageux: assassiné par des soldats mécontens de son économie. Il fit la guerre à Artaxerxès qui avoit détruit l'empire des PARTHES, & relevé sur ses ruines celui des PERSES.

235\. MAXIMIN; de race gothique. Le sénat reconnoît d'autres empereurs: les soldats tuent Maximin & les autres.

238\. GORDIEN; vainqueur des Perses; assassiné par PHILIPPE (245), qui lui succède, & que les soldats tuent bientôt.

249\. DÉCE. Les soldats le firent empereur. Il fut tué par les Goths, qui avoient passé le Danube.

252\. GALLUS; assassiné en combattant ÉMILIEN, que les soldats assassinèrent de même.

254\. VALÉRIEN. Les incursions des barbares deviennent plus terribles. Trébizonde, Chalcédoine, & d'autres villes tombent entre les mains des Scythes ou Goths. Valérien meurt prisonnier de Sapor, roi de Perse.

GALLIEN; mauvais prince & sans ame. L'empire est déchiré plus que jamais. On voit des usurpateurs en Pannonie, en Égypte, dans la Gaule: on en compte jusqu'à trente. Aussi la Grèce est-elle ravagée par les Goths, ainsi que l'Asie. Gallien est assassiné avec son frère près de Milan. An de J. C. 260.

CLAUDE II. Il défait les Goths dans une grande bataille, vers le Danube. Son règne fut malheureusement trop court. 268.

AURÉLIEN, soldat de fortune; célèbre par sa victoire sur ZÉNOBIE, veuve d'Odénat, roi de Palmyre, laquelle affectoit l'empire d'Orient. Il avoit chassé d'Italie les barbares, qui la ravageoient. Des conspirateurs l'assassinèrent, malgré ses grandes actions. 270.

TACITE; élu par le sénat & digne du trône; assassiné cependant. 275.

PROBUS; originaire de Pannonie, élu par les troupes. Ses expéditions dans la Gaule, en Illyrie contre les Gètes, en Asie contre les Perses, en Égypte, en Thrace, relevoient la gloire du nom romain. Les soldats qu'il fai- 276.

An. de J. C. foit fagement travailler pendant la paix, le tuèrent.

282. CARUS, CARIN & NUMÉRIEN : règnes d'un moment.

284. DIOCLÉTIEN, Dalmate, affranchi d'un fénateur; mais ayant des qualités de grand prince. Pour faire face aux barbares qui attaquoient l'empire de tous côtés, il s'affocie MAXIMIEN; & les deux auguftes nomment chacun un céfar. Ils abdiquent l'un & l'autre en 304. Les céfars, CONSTANCE-CHLORE & GALÉRIUS leur fuccèdent. Dioclétien, heureux dans fa retraite, ne voulut jamais reprendre l'empire. Maximien ne l'imita point.

306. CONSTANTIN; fils de Conftance-Chlore, qui avoit gouverné la Gaule avec fageffe. Il vainquit l'ufurpateur MAXENCE en 312. Il dépouilla & fit périr l'empereur LICINIUS. Il transféra le fiége de l'empire à BYZANCE, qu'il nomma CONSTANTINOPLE. Il favorifa & embraffa le chriftianifme; mais les chrétiens commencèrent alors à fe divifer avec éclat. Le fchifme des Donatiftes, les querelles de l'arianifme, causèrent des maux infinis, aux-

quels Conſtantin ne ſut pas trouver le remède. Premier concile général tenu à Nicée en 325. La divinité de Jéſus-Chriſt y fut reconnue; les ariens qui la combattoient ſe multiplièrent tous les jours. An de J. C.

CONSTANTIN II, CONSTANCE ou CONSTANTIUS & CONSTANT, fils de Conſtantin, partagent l'empire. Conſtantius règne ſeul en 350. En favoriſant les ariens, il rendit les diſputes de religion plus dangereuſes. Les Germains fondoient ſur la Gaule. JULIEN, créé céſar, les repouſſe & gouverne ce pays avec ſageſſe. Les ſoldats le proclament auguſte. Conſtantius meurt en venant lui faire la guerre. 337.

JULIEN. Sa haine contre le chriſtianiſme a obſcurci la gloire de ſes talens & de ſes vertus : une philoſophie outrée l'égara. Il mourut en héros dans une malheureuſe expédition contre les Perſes. 361.

JOVIEN. Il releva le chriſtianiſme avec prudence. 363.

VALENTINIEN I, élu par les ſoldats, s'aſſocia ſon frère VALENS. Celui-ci fut le perſécuteur des 364.

An de J. C. catholiques. GRATIEN succéda en 367 à Valentinien, son père. Les Goths s'établissent dans la Thrace, & menacent bientôt Constantinople. Valens, défait par ces barbares, meurt en 378.

379. THÉODOSE. Gratien, l'ayant fait auguste, lui donna l'Orient à gouverner. Son zèle pour la religion éclata bientôt. Les barbares sont réprimés sous ce règne. Après la mort de VALENTINIEN II, empereur d'Occident, assassiné en 393, Théodose réunit tout l'empire.

395. ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident. Sous ces deux fils de Théodose, princes foibles & sans génie, tout tombe en décadence. Les disputes de religion font oublier la patrie, & les barbares en profitent. Mêmes malheurs sous THÉODOSE II, VALENTINIEN III, &c.

Établissement des barbares dans l'empire.

Les VANDALES, les ALAINS & les SUÈVES, après avoir dévasté la Gaule, s'emparent de l'Espagne en 409.

Rome

Rome eſt priſe l'année ſuivante, par ALARIC, roi des GOTHS, grand homme, qui auroit pu règner en Italie, s'il avoit voulu.

Les BOURGUIGNONS s'établiſſent dans la Gaule en 413; les FRANCS quelques années après.

ATTILA, roi des HUNS, ravage l'Orient & l'Occident, tandis que GENSÉRIC, roi des Vandales, jouit de la conquête de l'Afrique.

Les SAXONS & les ANGLOIS ſubjuguent la Grande-Bretagne, vers le milieu du cinquième ſiècle.

ODOACRE, roi des HÉRULES, détruit l'empire d'Occident en 476, ſous le règne d'AUGUSTULE.

THÉODORIC, roi des OSTROGOTHS, détrône Odoacre, & règne glorieuſement en Italie.

Les VISIGOTHS poſſédoient l'Eſpagne & une partie de la Gaule, où ils s'étoient établis peu de temps après Alaric.

En 485, CLOVIS pose & affermit les fondemens de la monarchie françoise.

Les généraux de Justinien reprirent L'Italie & l'Afrique ; mais déja, sous Justin II, son successeur, ALBOIN, roi des LOMBARDS, fit la conquête de l'Italie en 568.

Les conquêtes des ARABES, subjugués par MAHOMET, démembrèrent encore l'empire romain, avec une rapidité incroyable, depuis sa mort en 632.

Fin de la Table chronologique.



ÉVALUATION
DES MONNOIES GRECQUES.

M. Goguet, dont j'emprunte cette évaluation, a porté l'exactitude jusqu'à des fractions de deniers, que je supprime.

Le talent attique,	4256 liv.	4 f.	8 d.
La mine,	70	18	8
La drachme,		14	2
L'obole *,		2	4

* Dans la double édition *in*-4°. & *in*-12. de M. Goguet, l'obole est évaluée 2 livres. C'est une faute énorme d'impression, qu'il est nécessaire de corriger. L'obole étoit la sixième partie de la drachme.

ÉVALUATION
DES MONNOIES ROMAINES.

M. le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*, art. SESTERCE, fait des observations sur cet objet, dont voici le résultat.

Le sesterce (*sestertius*) étoit le quart du denier, & vaudroit aujourd'hui un peu moins de 4 sols.

On comptoit quelquefois par grand sesterce (*sestertium*), qui en valoit mille petits, environ 187 livres.

Le denier romain valoit quatre ſeſterces, ou dix as.

Ainſi il y avoit deux as & demi dans le ſeſterce; & l'as valoit moins de deux ſous de notre monnoie, & moins que l'obole, ſelon l'évaluation de M. Goguet.



TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.
CONSTANTIN.

LE SIÈGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.

CONSTANTIN fait mourir, sans examen, son fils & sa femme. Il quitte Rome étant détesté. Il se fixe à Byzance, & lui donne son nom. Privilèges funestes accordés à cette ville. Vanité de son fondateur. Impôts odieux. Rome dépeuplée & appauvrie. Constantinople ruina l'empire. Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement. Deux empires ainsi que deux capitales ; quatre préfectures & leurs *diocèses*. Ducs & comtes. Bénéfices. Maîtres de la milice. Patrices. Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit sujet à mille abus. Troupes des frontières, mises en garnison dans les villes. Titres multipliés à l'infini. Petitesse d'esprit qui en résulte. Faste de Constantin. Les Goths vaincus, & admis aux dignités. Fer imprudemment fourni aux Perses. Sopater, philosophe, injustement mis à mort. Ariens protégés. Constantin meurt en Asie. Jugement sur ce prince. Eusèbe son panégyriste, est fort suspect. Les satyres des païens le sont aussi. On suppose qu'il établit les évêques juges sans appel.



CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.



VALENS en Orient ; GRATIEN en Occident. 111

GRATIEN succède à Valentinien. Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme. Maximin puni justement. Valens n'est plus qu'un tyran. Conspiration de Théodore cruellement punie. Supplice de Maxime, & d'autres philosophes. Les Huns vont causer une révolution. Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siècles. Mœurs de ce peuple féroce. Les Huns fondent sur l'Europe. Ils chassent les Alains, ensuite les Goths. Les Visigoths demandent le passage du Danube. Valens les reçoit. Les Ostrogoths passent malgré lui. Ces barbares maltraités pillent la Thrace. Valens marche contr'eux avec de mauvaises troupes. Il néglige le secours de Gratien, & perd la bataille d'Andrinople. Circonstances incertaines de sa mort. Les Goths échouent dans les sièges par ignorance. Mais ils portent le ravage depuis la Grèce jusqu'à la Pannonie. Principe des barbares.



GRATIEN & VALENTINIEN II en Occident; & THÉODOSE en Orient.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.

Valentinien II s'accommode avec Maxime. Loi de Théodose sur les mariages entre cousins-germains. Mort de Prétextat. Symmaque, son successeur, fait une remontrance à Valentinien. Réponse despotique. Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie. Saint Ambroise la fait rejeter. Valentinien favorable à l'arianisme. Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens. Zèle affecté de Maxime. Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques. Saint Martin s'y oppose inutilement. Effet de la persécution. Maxime veut dépouiller Valentinien. Il est vaincu par Théodose, & tué. Les chrétiens étoient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie. Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir. Ces violences sont enfin défendues par une loi. Théodose gouverne pour le jeune Valentinien. Il veut détruire l'idolâtrie. Les temples fermés ou abattus. Violences à Alexandrie & ailleurs. Sacrifices particuliers rigoureusement défendus. Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques. Manichéens poursuivis. Inconvéniens de ces lois pénales. Trop peu de sagesse dans la législation.



CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Théodose, 142

MASSACRE de Thessalonique, ordonné par Théodose. Saint Ambroise le soumet à la pénitence. Théodose avoit pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche. Les moines, devenus dangereux en Orient. Théodose les réprime trop foiblement. Arbogaste fait périr Valentinien II. Eugène, nouvel empereur. Théodose dissimule. Il défait Eugène, & le condamne à mort. Il meurt l'année suivante. Tout annonçoit de fatales révolutions. Auteurs profanes. Auteurs ecclésiastiques. L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent. Invention des vitres. Horloges à roues, moulins à vent & à eau.



DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

THÉODOSE II en Orient, & VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.



SUCCESSEURS
DE VALENTINIEN III & de MARCIEN, jusqu'à ANASTASE.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

ANASTASE.

JUSTIN.

Fin du règne du grand Théodoric.

JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

SUCCESSEURS
DE JUSTINIEN, jusqu'aux conquêtes des Sarasins.

Fin de la Table des Matières du quatrième Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Élémens de l'Histoire de France & d'Angleterre*, les *Élémens d'Histoire générale*, & l'*Histoire Littéraire des Troubadours*, par M. l'abbé MILLOT. Ces ouvrages sont déja si avantageusement connus du Public, que la réimpression doit en être reçue très-favorablement. A Paris ce 29 Août 1777.

DE SANCY, *Censeur Royal.*

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur PRAULT père, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Élémens d'Histoire générale*, par M. l'abbé MILLOT; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit

Ouvrage autant de fois que bon lui femblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de fix années confécutives, à compter du jour de la date des Préfentes: Faifons défenfes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perfonnes, de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangère dans aucun lieu de notre obéiffance; comme auffi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, fous quelque prétexte que ce puiffe être; fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confifcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préfent Privilège; qu'avant de l'expofer en vente, le Manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France le fieur DE MAUPEOU; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique,

un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trentième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-douze, & de notre règne le cinquante-huitième. Par le Roi en son Conseil. *Signé* LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1881. fol. 233. *conformément au Reglement de* 1723. *A Paris ce* 11 *Octobre* 1772.

C. A. JOMBERT père, *Syndic.*

De l'Imprimerie de N. H. NYON, Imprimeur du Parlement.



583594

SBS



Digitized by Google



Digitized by Google

